This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

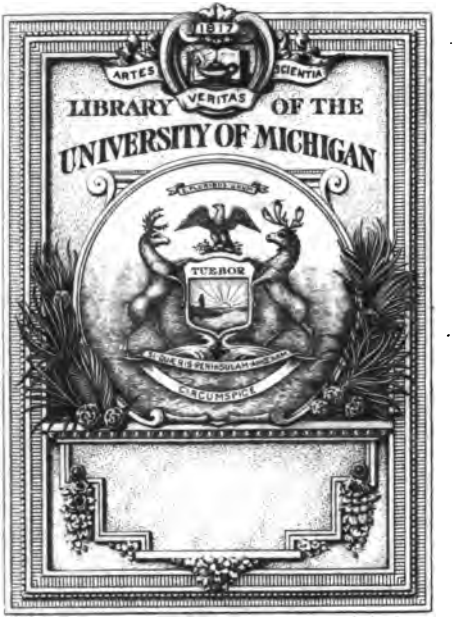
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,027,793

HUGO'S

Quatre-vingt-treize

FIRST LAND



THE GIFT OF
Mrs. Henry C. Adams

Helen Ramsay c-H

H9
1906

31-151-Oct 21.

Heath's Modern Language Series

QUATRE-VINGT-TREIZE

PAR

VICTOR HUGO,

ABRIDGED AND EDITED WITH NOTES AND GLOSSARY

BY

C. FONTAINE, B.L., L.D.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO

COPYRIGHT, 1906,
BY D. C. HEATH & CO.

1 B 9

Gift
Mrs. Henry C. Adams
12-12-33

INTRODUCTION

In a brief introduction to one of Victor Hugo's novels, it would be unwise to attempt any adequate account of his life and work. He was one of the most powerful and most versatile creators of characters in the nineteenth century. As a poet it may perhaps be said that he renovated the art of writing poetry in France, and by the inexhaustible fecundity of his talent, by the immense breadth of his genius, he added much to the priceless treasures of French literature.

Victor Hugo was born at Besançon, in the eastern part of France, in 1802, and died in Paris in 1885. His father, Sigisbert Hugo, was a general in the army, and his mother a devoted royalist; two facts that explain Hugo's leaning at first towards the Bourbon dynasty and later on towards the Empire.

In his twentieth year the publication of his first volume of *Odes* raised him at once to high literary repute. In 1830 he threw the gauntlet to the classical traditions of the drama in the preface of his first play, *Cromwell*, and became the acknowledged leader of the Romantic School with the success of his drama *Hernani*. While writing for the stage, he neglected neither poetry nor the novel. His second volume of *Odes* (1824), and his third volume, to which he added his *Ballades* (1825), further increased his fame. In 1831 he gave to the public his first great novel, *Notre Dame de Paris*. In 1824 he published the collection of poems, *Les Orientales*, while *Les Feuilles d'Automne* and *Les Chants du Crépuscule* came out respectively in 1831 and 1835. Later collections of poems were: *Les Voix Intérieures* (1837), *Les Rayons et les Ombres* (1840), *Les Châtiments* (1853), and *Les Contemplations* (1856).

His drama *Hernani* was followed by *Marion Delorme* in the same year, *Le Roi s'amuse* (1832), and *Ruy Blas* (1838). *Les Burgraves* was represented for the first time in 1843, but proved a failure.

In 1841 the poet was elected a member of the French Academy, and four years later Louis Philippe made him a peer of France. By this time his political opinions had undergone a decided change. In 1848 he was elected a member of the National Assembly and four years afterwards, when Louis Napoleon became emperor of the French, he was banished from his country. He lived eighteen years in exile, at first in Belgium, and then in the island of Guernesey, where he wrote the first volume of his *Légende des Siècles* (1859), as well as his great novel, *Les Misérables* (1862). A further collection of poems, *Chansons des Rues et des Bois*, appeared in 1865, and the novel, *Les Travailleurs de la Mer*, in 1866. He returned to France in 1870, after the fall of the imperial government, and in 1872 wrote *L'Année Terrible*. In 1877 the second volume of his *Légende des Siècles* came out, and the last one in 1883. Among other works may be mentioned, *L'Art d'Être Grand-père* (1877), *Le Pape* (1878), *La Pitié Suprême* (1879), *L'Âne* (1880), *Religion et Religions* (1880), *Les Quatre Vents de l'Esprit* (1881), and *Torquemada* (1882), a drama.

When the "States-general" met at Versailles in May 1789, the French nation had been without a representation for 175 years; the last States-general having met in 1614. This assembly was divided into three groups: the Nobility, the Clergy, and the "Third Estate," the latter representing the middle class or *bourgeoisie*. In rank, the Clergy had precedence over the two other delegations. One of the first causes of dispute was brought about by the question, as to whether the representatives should vote individually or in groups; i. e. whether there should be three ballots cast, one by each division

of the Assembly, or one by each individual member of it. On June 20th, 1789, the members of the Third Estate resolved that they would not separate until a new Constitution had been given to France. Henceforth, they practically ruled over the Clergy and the Nobility, and this marked the beginning of the Revolution.

To thoroughly understand the events related in *Quatre-vingt-treize*, one must bear in mind that the Western Provinces of France, and especially Brittany and Vendée, were deeply religious and monarchical. Therefore when the Assembly voted the *Constitution Civile du Clergé*, i. e. a law by which the French clergy was organized on a basis that made it independent of the Holy See, the feeling of antagonism that existed in those provinces against revolutionary principles was enhanced and their inhabitants more and more estranged from the Central Government. The States-general adjourned in 1791 and were replaced by the *Assemblée législative* which went further in the way of reforms. The climax, however, was not reached until 1792, when the third Assembly, called the *Convention Nationale*, had deposed the King, proclaimed a republic, and condemned the King to death. It must be further said that Rome had taken a decided stand against the *Constitution Civile du Clergé* and excommunicated all the priests and bishops who took the oath of allegiance to the Government.

In 1792 the European nations formed a coalition to give back to the King his lost power, and the Duke of Brunswick, who commanded the Allied Armies, issued a manifesto threatening France with invasion if the deposed King were not replaced on his throne. This enraged the French, who, instead of complying with the demands of Brunswick, raised several armies which defeated the enemy in Northern France, at Valmy, and in Saxony, at Auerstädt. In this latter battle the Duke of Brunswick himself was mortally wounded. At the same time an insurrectionary outbreak of the Breton and Vendéen Royalists took place and France had to face both a civil and foreign

war. To cope with the situation the *Convention Nationale* established a committee of "Public Safety," which was entrusted with dictatorial powers, and was nothing but a tool in the hands of Robespierre. The war was carried on against the Royalists and the latter were almost exterminated in 1793.

During that war the Royalists were called the *Blancs* on account of the color of their flag, which was that of the King; and the Republicans were called the *Bleus* because of the color of their uniforms. These two expressions soon took the place of Royalist and Republican among the people.

Quatre-vingt-treize was published in 1873, when the poet was already seventy-one years old. In spite of his advanced years the writer's strong powers of character delineation and description were still unimpaired, and the pathetic figures of "La Flécharde" and Gauvain appeal to our tenderest sentiments, while the stern and unwavering principles of Lantenac and Cimourdain cannot but command our admiration.

In this edition of *Quatre-vingt-treize*, while many details have been omitted, the substance of the novel is retained and all in the words of the author. The thread of this thrilling tale will be found unbroken, and it is hoped that it will prove attractive and useful to students of French Literature.

C. F.

NEW YORK, October 1906.

QUATRE-VINGT-TREIZE

QUATRE-VINGT-TREIZE

DANS LES BOIS

Dans les derniers jours de mai 1793, un des bataillons parisiens amenés en Bretagne[1] par Santerre[2] fouillait le redoutable bois de la Saudraie.[3] On n'était pas plus de trois cents, car le bataillon était décimé par cette rude guerre. C'était l'époque où, après l'Argonne,[4] Jemmapes et Valmy, du premier bataillon de Paris, qui était de six cents volontaires, il restait vingt-sept hommes, du deuxième trente-trois, et du troisième cinquante-sept. Temps des luttes épiques.

Le bataillon engagé dans le bois de la Saudraie se tenait sur ses gardes. On ne se hâtait point. On regardait à la fois à droite et à gauche, devant soi et derrière soi; Kléber[5] a dit: *Le soldat a un œil dans le dos.* Il y avait longtemps qu'on marchait. Quelle heure pouvait-il être? à quel moment du jour en était-on? Il eût été difficile de le dire, car il y a toujours une sorte de soir dans de si sauvages halliers, et il ne fait jamais clair dans ce bois-là.

De temps en temps on rencontrait des traces de campements, des places brûlées, des herbes foulées, des bâtons en croix, des branches sanglantes. Là on avait fait la soupe, là on avait dit la messe, là on avait pansé des blessés. Mais ceux qui avaient passé avaient disparu. Où étaient-ils? Bien loin peut-être. Peut-être là tout

près, cachés, l'espingole au poing. Le bois semblait désert. Le bataillon redoublait de prudence. Solitude, donc défiance. On ne voyait personne ; raison de plus pour redouter quelqu'un. On avait affaire à une forêt mal famée.

Tout à coup les soldats de cette petite troupe d'avant-garde eurent ce tressaillement bien connu des chasseurs qui indique qu'on touche au gîte. On avait entendu comme un souffle au centre d'un fourré, et il semblait qu'on venait de voir un mouvement dans les feuilles. Les soldats se firent signe.

Dans l'espèce de guet et de quête confiée aux éclaireurs, les officiers n'ont pas besoin de s'en mêler ; ce qui doit être fait se fait de soi-même.

En moins d'une minute le point où l'on avait remué fut cerné ; un cercle de fusils braqués l'entoura ; le centre obscur du hallier fut couché en joue de tous les côtés à la fois, et les soldats, le doigt sur la détente, l'œil sur le lieu suspect, n'attendirent plus pour le mitrailler que le commandement du sergent.

Cependant la vivandière s'était hasardée à regarder à travers les broussailles, et au moment où le sergent allait crier : Feu ! cette femme cria : Halte !

Et se tournant vers les soldats : — Ne tirez pas, camarades !

Et elle se précipita dans le taillis. On l'y suivit.

Il y avait quelqu'un là en effet.

Au plus épais du fourré, dans une sorte de trou de branches, espèce de chambre de feuillage, entr'ouverte comme une alcôve, une femme était assise sur la mousse, ayant au sein un enfant qui tétait et sur ses genoux les deux têtes blondes de deux enfants endormis.

C'était là l'embuscade.

— Qu'est-ce que vous faites ici, vous ? cria la vivandière.

La femme stupéfaite, effarée, pétrifiée, regardait autour d'elle, comme à travers un rêve, ces fusils, ces sabres, ces bayonnettes, ces faces farouches. 5

Les deux enfants s'éveillèrent et crièrent.

— J'ai faim, dit l'un.

— J'ai peur, dit l'autre.

Le petit continuait de téter.

La vivandière lui adressa la parole. 10

— C'est toi qui as raison, lui dit-elle.

La mère était muette d'effroi.

Le sergent lui cria :

— N'ayez pas peur, nous sommes le bataillon du Bonnet-Rouge. 15

La femme trembla de la tête aux pieds. Elle regarda le sergent, rude visage dont on ne voyait que les sourcils, les moustaches et deux braises qui étaient les deux yeux.

Et le sergent continua :

— Qui es-tu,[1] madame ? 20

La femme le considérait, terrifiée. Elle était maigre, jeune, pâle, en haillons ; elle avait le gros capuchon des paysannes bretonnes et la couverture de laine rattachée au cou avec une ficelle. Ses pieds, sans bas ni souliers, saignaient. 25

— C'est une pauvre, dit le sergent.

Et la vivandière reprit de sa voix soldatesque et féminine, douce en dessous :

— Comment vous appelez-vous ?

La femme murmura dans un bégaiement presque indistinct : 30

— Michelle Fléchard.

Cependant la vivandière caressait avec sa grosse main la petite tête du nourrisson.

— Quel âge a ce môme ?[1] demanda-t-elle.

La mère ne comprit pas. La vivandière insista.

5 — Je vous demande l'âge de ça.

— Ah ! dit la mère, dix-huit mois.

Elle commençait à se rassurer. Les deux petits qui s'étaient réveillés étaient plus curieux qu'effrayés. Ils admiraient les plumets.

10 — Ah ! dit la mère, ils ont bien faim.

Et elle ajouta :

— Je n'ai plus de lait.

— On leur donnera à manger, cria le sergent et à toi aussi. Mais ce n'est pas tout ça.[2] Quelles sont tes opi-
15 nions politiques ?

La femme regarda le sergent et ne répondit pas.

— Entends-tu ma question ?

Elle balbutia :

— J'ai été mise au couvent toute jeune, mais je me suis
20 mariée, je ne suis pas religieuse. Les sœurs m'ont appris à parler français.[3] On a mis le feu au village. Nous nous sommes sauvés si vite que je n'ai pas eu le temps de mettre des souliers.

— Je te demande quelles sont tes opinions politiques.

25 — Je ne sais pas ça.

Le sergent poursuivit :

— C'est qu'il y a des espionnes. Ça se fusille, les espionnes. Voyons. Parle. Tu n'es pas bohémienne ? Quel est ton pays ?

30 La femme répondit :

— C'est la métairie de Siscoignard, dans la paroisse d'Azé.

—Va pour[1] Siscoignard, reprit le sergent. C'est de là qu'est ta famille ?

—Oui.

—Que fait-elle ?

—Elle est toute morte. Je n'ai plus personne. 5

Cependant le sergent insistait.

—Parle-donc, madame. As-tu une maison ?

—J'en avais une.

—Où ça ?

—A Azé. 10

—Pourquoi n'es-tu pas dans ta maison ?

—Parce qu'on l'a brûlée.

—Qui ça ?

—Je ne sais pas. Une bataille.

—D'où viens-tu ? 15

—De là.

—Où vas-tu ?

—Je ne sais pas.

—Arrive au fait.[2] Qui es-tu ?

—Je ne sais pas. 20

—Tu ne sais pas qui tu es ?

—Nous sommes des gens qui nous sauvons.

—De quel parti es-tu ?

—Je ne sais pas.

—Es-tu des bleus ? Es-tu des blancs ?[3] Avec qui es-tu ? 25

—Je suis avec mes enfants.

Le sergent recommença.

—Mais tes parents ! Voyons, madame, mets-nous au fait[4] de tes parents. Moi, je m'appelle Radoub ; je suis sergent, je suis de la rue du Cherche-Midi,[5] mon père et 30 ma mère en étaient, je peux parler de mes parents. Parle-nous des tiens. Dis-nous ce que c'était que tes parents.

— C'étaient les Fléchard. Voilà tout.

— Oui, les Fléchard sont les Fléchard, comme les Radoub sont les Radoub. Mais on a un état. Quel était l'état de tes parents? Qu'est-ce qu'ils faisaient? Qu'est-ce qu'ils font?

— C'étaient des laboureurs. Mon père était infirme et ne pouvait travailler à cause qu'il avait reçu des coups de bâton que le seigneur, son seigneur, notre seigneur, lui avait fait donner, ce qui était une bonté, parce que mon père avait pris un lapin, pour le fait de quoi on était jugé à mort; mais le seigneur avait fait grâce et avait dit: Donnez-lui seulement cent coups de bâton; et mon père était demeuré estropié.

— Et puis?

— Mon grand-père était huguenot. Monsieur le curé l'a fait envoyer aux galères. J'étais toute petite.

— Et puis?

— Le père de mon mari était un faux-saulnier.[1] Le roi l'a fait pendre.

— Et ton mari, qu'est-ce qu'il fait?

— Ces jours-ci, il se battait.

— Pour qui?

— Pour le roi.

— Et puis?

— Dame,[2] pour son seigneur.

— Et puis?

— Dame, pour monsieur le curé.

La vivandière s'assit à côté de la femme et attira entre ses genoux l'aîné des enfants, qui se laissa faire. Les enfants sont rassurés comme ils sont effarouchés, sans qu'on sache pourquoi. Ils ont on ne sait quels[3] avertissements intérieurs.

— Ma pauvre bonne femme de ce pays-ci, vous avez de jolis mioches, c'est toujours ça.[1] On devine leur âge. Le grand a quatre ans, son frère a trois ans. Par exemple, la momignarde[2] qui tette est fameusement gouliafre.[3] Voyez-vous, madame, ne craignez rien. Vous devriez entrer dans le bataillon. Vous feriez comme moi. Je m'appelle Houzarde; c'est un sobriquet. Je suis la cantinière, comme qui dirait[4] celle qui donne à boire quand on se mitraille et qu'on s'assassine. Nous avons à peu près le même pied; je vous donnerai des souliers à moi. Voyez-vous, venez avec nous, on est des bons garçons dans le bataillon; vous serez la cantinière numéro deux; je vous montrerai l'état. Oh! c'est bien simple! on a son bidon et sa clochette, on s'en va dans le vacarme, dans les feux de peloton, dans les coups de canon, en criant: Qui est-ce qui veut boire un coup, les enfants? Ce n'est pas plus malaisé que ça. Moi, je verse à boire à tout le monde. Ma foi oui. Aux blancs comme aux bleus, quoique je sois une bleue. Et même une bonne bleue. Mais je donne à boire à tous. Les blessés, ça a soif. On meurt sans distinction d'opinion. Les gens qui meurent, ça devrait se serrer la main. Comme c'est godiche de se battre! Venez avec nous. Si je suis tuée, vous aurez ma survivance. Voyez-vous, j'ai l'air comme ça;[5] mais je suis une bonne femme et un brave homme. Ne craignez rien.

Le sergent se tourna vers la femme.

— Et ton mari, madame? que fait-il? Qu'est-ce qu'il est devenu?

— Il est devenu rien, puisqu'on l'a tué.

— Où ça?

— Dans la haie.

— Quand ça ?

— Il y a trois jours.

— Qui ça ?

— Je ne sais pas.

5 — Comment, tu ne sais pas qui a tué ton mari ?

— Non.

— Est-ce un bleu ? Est-ce un blanc ?

— C'est un coup de fusil.

— Et il y a trois jours ?

10 — Oui.

— De quel côté ?

— Du côté d'Ernée. Mon mari est tombé. Voilà.

— Et depuis que ton mari est mort, qu'est-ce que tu fais ?

15 — J'emporte mes petits.

— Où les emportes-tu ?

— Devant moi.

— Où couches-tu ?

— Par terre.

20 — Qu'est-ce que tu manges ?

— Rien.

Le sergent eut cette moue militaire qui fait toucher le nez par les moustaches.

— Rien.

25 — C'est-à-dire des prunelles, des mûres dans les ronces, quand il y en a de reste de l'an passé, des graines de myrtille, des pousses de fougère.

— Oui. Autant dire rien.

L'aîné des enfants, qui semblait comprendre, dit :

30 — J'ai faim.

Le sergent tira de sa poche un morceau de pain de munition et le tendit à la mère. La mère rompit

le pain en deux morceaux et les donna aux enfants. Les petits mordirent avidement.

— Elle n'en a pas gardé pour elle, grommela le sergent.

— C'est qu'elle n'a pas faim, dit un soldat.

— C'est qu'elle est la mère, dit le sergent. 5

Il reprit :

— Et comme ça, madame, tu te sauves?

— Il faut bien.

— A travers champs, va comme je te pousse![1]

— Je cours de toutes mes forces, et puis je marche, et 10 puis je tombe. La nuit passée, nous avons couché dans une émousse.

— Tous les quatre?

— Tous les quatre.

— Couché? 15

— Couché.

— Alors, dit le sergent, couché debout.

Et il se tourna vers les soldats :

— Camarades, un gros vieux arbre creux et mort où un homme peut se fourrer comme dans une gaîne, ces 20 sauvages appellent ça une émousse. Qu'est-ce que vous voulez? Ils ne sont pas forcés d'être de Paris.[2]

— Heureusement c'est l'été, soupira la femme.

Elle regardait la terre, résignée, ayant dans les yeux l'étonnement des catastrophes. 25

Les soldats silencieux faisaient cercle autour de cette misère.

Une veuve, trois orphelins, la fuite, l'abandon, la solitude, la guerre grondant tout autour de l'horizon, la faim, la soif, pas d'autre nourriture que l'herbe, pas 30 d'autre toit que le ciel.

Le sergent s'approcha de la femme et fixa ses yeux

sur l'enfant qui tétait. La petite quitta le sein, tourna doucement la tête, regarda avec ses belles prunelles bleues l'effrayante face velue, hérissée et fauve qui se penchait sur elle, et se mit à sourire.

Le sergent se redressa et l'on vit une grosse larme couler sur sa joue et s'arrêter au bout de sa moustache comme une perle.

Il éleva la voix.

— Camarades, de tout ça je conclus que le bataillon va devenir père. Est-ce convenu ? Nous adoptons ces trois enfants-là.

— Vive la République ! crièrent les grenadiers.

— C'est dit, fit le sergent.

Et il étendit les deux mains au-dessus de la mère et des enfants.

— Voilà, dit-il, les enfants du bataillon du Bonnet-Rouge.

La vivandière sauta de joie.

Puis elle éclata en sanglots, embrassa éperdument la pauvre veuve et lui dit :

— Comme la petite a déjà l'air gamine !

— Vive la République ! répétèrent les soldats.

Et le sergent dit à la mère :

— Venez, citoyenne.

EN MER

Au printemps de 1793, au moment où la France, attaquée à la fois à toutes ses frontières, avait la pathétique distraction de la chute des Girondins,[1] voici ce qui se passait dans l'archipel de la Manche.

Un soir, le 1er juin, à Jersey,[2] dans la petite baie déserte de Bonnenuit, une heure environ avant le coucher du soleil, par un de ces temps brumeux qui sont commodes pour s'enfuir parce qu'ils sont dangereux pour naviguer, une corvette mettait à la voile. Ce bâtiment était monté par un équipage français, mais faisait partie de la flottille anglaise placée en station et comme en sentinelle à la pointe orientale de l'île. Le prince de la Tour-d'Auvergne, qui était de la maison de Bouillon, commandait la flottille anglaise, et c'était par ses ordres, et pour un service urgent et spécial, que la corvette en avait été détachée.

Cette corvette, immatriculée à la Trinity-House sous le nom de *the Claymore*, était en apparence une corvette de charge, mais en réalité une corvette de guerre. Elle avait dans l'entre-pont trente caronades de fort calibre.

L'équipage, tout français, était composé d'officiers émigrés et de matelots déserteurs. Ces hommes étaient triés; pas un qui ne fût bon marin, bon soldat et bon royaliste. Ils avaient le triple fanatisme du navire, de l'épée et du roi.

La corvette *Claymore* avait pour capitaine un chevalier de Saint-Louis,[3] le comte de Boisberthelot, un des meilleurs officiers de l'ancienne marine royale, pour second le chevalier de La Vieuville, et pour pilote le plus sagace patron de Jersey, Philippe Gacquoil.

On devinait que ce navire avait à faire quelque chose d'extraordinaire. Un homme, en effet, venait de s'y embarquer, qui avait tout l'air d'entrer dans une aventure. C'était un haut vieillard, droit et robuste, à figure sévère, dont il eût été difficile de préciser l'âge, parce qu'il semblait à la fois vieux et jeune; un de ces hommes qui sont pleins d'années et de force, qui ont des cheveux blancs sur le front et un éclair dans le regard; quarante ans pour la vigueur et quatre-vingts ans pour l'autorité. Au moment où il était monté sur la corvette, son manteau de mer s'était entr'ouvert, et on avait pu le voir vêtu, sous ce manteau, de large braies, de bottes-jambières, et d'une veste en peau de chèvre montrant en dessus le cuir passementé de soie, et en dessous le poil hérissé et sauvage, costume complet du paysan breton. Ce vieillard avait sur la tête le chapeau rond du temps, à haute forme et à large bord, qui, rabattu, a l'aspect campagnard, et relevé d'un côté par une ganse à cocarde, a l'aspect militaire. Il portait ce chapeau rabaissé à la paysanne, sans ganse ni cocarde.

Lord Balcarras, gouverneur de l'île, et le prince de la Tour-d'Auvergne, l'avaient en personne conduit et installé à bord. L'agent secret des princes, Gélambre, avait lui-même veillé à l'aménagement de sa cabine, poussant le soin et le respect, quoique fort bon gentilhomme, jusqu'à porter derrière ce vieillard sa valise. En le quittant pour retourner à terre, M. de Gélambre avait fait à ce paysan un profond salut; lord Balcarras lui avait dit: *Bonne chance, général*, et le prince de la Tour-d'Auvergne lui avait dit: *Au revoir, mon cousin.*

Une heure après, Gélambre, rentré chez lui à Saint-Hélier,[1] expédia par l'exprès de Southampton, à M. le

comte d'Artois,[1] au quartier général du duc d'York, les trois lignes qui suivent:

«Monseigneur, le départ vient d'avoir lieu. Succès certain. Dans huit jours toute la côte sera en feu,[2] de Granville à Saint-Malo.»[3]

Quatre jours auparavant, par émissaire secret, le représentant Prieur, de la Marne,[4] en mission près de l'armée des côtes de Cherbourg,[5] et momentanément en résidence à Granville, avait reçu, écrit de la même écriture que la dépêche précédente, le message qu'on va lire:

«Citoyen représentant, le 1er juin, à l'heure de la marée, la corvette de guerre *La Claymore*, à batterie masquée, appareillera pour déposer sur les côtes de France un homme dont voici le signalement: haute taille, vieux, cheveux blancs, habits de paysan, mains d'aristocrate. Je vous enverrai demain plus de détails. Il débarquera le 2 au matin. Avertissez la croisière, capturez la corvette, faites guillotiner l'homme.»

* * * * * * * * * * * *

La corvette, au lieu de prendre par le sud avait mis le cap au nord, puis avait tourné à l'ouest et s'était résolûment engagée entre Serk[6] et Jersey dans le bras de mer qu'on appelle Passage de la Déroute. Il n'y avait alors de phare sur aucun point de ces deux côtes.

Toute cette obscurité était favorable.

L'intention du pilote Gacquoil était de laisser Jersey à gauche et Guernesey[7] à droite, et de gagner une baie quelconque du littoral de Saint-Malo.

Si le vent s'y prêtait, si rien ne survenait, et en couvrant la corvette de toile,[8] Gacquoil espérait toucher la côte de France au point du jour.

Tout allait bien; la corvette venait de dépasser Gros-

Nez;[1] vers neuf heures, le temps fit mine de bouder, comme disent les marins, et il y eut du vent et de la mer; mais ce vent était bon, et cette mer était forte sans être violente. Pourtant, à de certains coups de lame, l'avant de la corvette embarquait.[2]

Le «paysan» que lord Balcarras avait appelé *général*, et auquel le prince de la Tour-d'Auvergne avait dit: *Mon cousin*, avait le pied marin et se promenait avec une gravité tranquille sur le pont de la corvette. Il n'avait pas l'air de s'apercevoir qu'elle était fort secouée. De temps en temps il tirait de la poche de sa veste une tablette de chocolat dont il cassait et mâchait un morceau; ses cheveux blancs n'empêchaient pas qu'il eût toutes ses dents.

Il ne parlait à personne, si ce n'est, par instants, bas et brièvement, au capitaine, qui l'écoutait avec déférence et semblait considérer ce passager comme plus commandant que lui-même.

Un peu après dix heures, le comte de Boisberthelot et le chevalier de La Vieuville reconduisirent l'homme aux habits de paysan jusqu'à sa cabine, qui était la propre chambre du capitaine. Au moment d'y entrer, il leur dit en baissant la voix:

— Vous le savez, messieurs, le secret importe. Silence jusqu'au moment de l'explosion. Vous seuls connaissez ici mon nom.

— Nous l'emporterons au tombeau, répondit Boisberthelot.

—Quant à moi, repartit le vieillard, fussé-je devant la mort, je ne le dirai pas.

Et il entra dans sa chambre.

Le commandant et le second remontèrent sur le pont

et se mirent à marcher côte à côte en causant. Ils parlaient évidemment de leur passager, quand La Vieuville eut la parole brusquement coupée par un cri désespéré, et en même temps on entendit un bruit qui ne ressemblait à aucun des bruits qu'on entend. Ce cri et ces bruits venaient du dedans du navire.

Le capitaine et le lieutenant se précipitèrent vers l'entre-pont, mais ne purent y entrer. Tous les canonniers remontaient éperdus.

Une chose effrayante venait d'arriver.

Une des caronades de la batterie, une pièce de vingt-quatre, s'était détachée.

Ceci est le plus redoutable peut-être des événements de mer. Rien de plus terrible ne peut arriver à un navire de guerre au large et en pleine marche.

Un canon qui casse son amarre devient brusquement on ne sait quelle bête surnaturelle. C'est une machine qui se transforme en un monstre. Cette masse court sur ses roues, a des mouvements de bille de billard, penche avec le roulis, plonge avec le tangage, va, vient, s'arrête, paraît méditer, reprend sa course, traverse comme une flèche le navire d'un bout à l'autre, pirouette, se dérobe, s'évade, se cabre, heurte, ébrèche, tue, extermine. C'est un bélier qui bat à sa fantaisie une muraille. Ajoutez ceci: le bélier est de fer, la muraille est de bois. C'est l'entrée en liberté de la matière; on dirait que cet esclave éternel se venge; il semble que la méchanceté qui est dans ce que nous appelons les objets inertes sorte et éclate tout à coup; cela a l'air de perdre patience et de prendre une étrange revanche obscure; rien de plus inexorable que la colère de l'inanimé. Ce bloc forcené a les sauts de la panthère, la lourdeur de l'élé-

phant, l'agilité de la souris, l'opiniâtreté de la cognée, l'inattendu de la houle, la surdité du sépulcre. Il pèse dix mille et ricoche comme une balle d'enfant. Ce sont des tournoiements brusquement coupés d'angles droits. Et que faire? Comment en venir à bout?

Le capitaine Boisberthelot et le lieutenant La Vieuville, deux intrépides pourtant, s'étaient arrêtés en haut de l'escalier, et muets, pâles, hésitants, regardaient dans l'entre-pont. Quelqu'un les écarta du coude et descendit.

C'était leur passager, le paysan, l'homme dont ils venaient de parler le moment d'auparavant.

Arrivé au bas de l'escalier-échelle, il s'arrêta.

Le canon allait et venait dans l'entre-pont.

Il continuait l'exécution du navire. Il avait déjà fracassé quatre autres pièces et fait dans la muraille deux crevasses, heureusement au-dessus de la flottaison, mais par où l'eau entrerait, s'il survenait une bourrasque.

Le capitaine avait promptement repris son sang-froid, et sur son ordre on avait jeté par le carré,[1] dans l'entre-pont, tout ce qui pouvait amortir et entraver la course effrénée du canon, les matelas, les hamacs, les rechanges de voiles,[2] les rouleaux de cordages, les sacs d'équipage, et les ballots de faux assignats dont la corvette avait tout un chargement, cette infamie anglaise étant regardée comme de bonne guerre.

Mais que pouvaient faire ces chiffons? Personne n'osant descendre pour les disposer comme il eût fallu, en quelques minutes ce fut de la charpie.

Du dehors, le flot battant le navire répondait aux chocs du canon par des coups de mer. On eût dit deux marteaux alternant.

Tout à coup, dans cette espèce de cirque inabordable où bondissait le canon échappé, on vit un homme apparaître, une barre de fer à la main. C'était l'auteur de la catastrophe, le chef de pièce[1] coupable de négligence et cause de l'accident, le maître de la caronade. Ayant fait le mal, il voulait le réparer. Il avait empoigné une barre d'anspect d'une main, une drosse à nœud coulant de l'autre main, et il avait sauté par le carré dans l'entre-pont.

Alors une chose farouche commença ; spectacle titanique ; le combat du canon contre le canonnier ; la bataille de la matière et de l'intelligence, le duel de la chose contre l'homme.

L'homme s'était posté dans un angle, et, sa barre et sa corde dans ses deux poings, adossé à une porque, affermi sur ses jarrets qui semblaient deux piliers d'acier, livide, calme, tragique, comme enraciné dans le plancher, il attendait.

Il attendait que le canon passât près de lui.

Le canon sembla se dire tout à coup : Allons ! il faut en finir ! et il s'arrêta. On sentit l'approche du dénoûment. Le canon, comme en suspens, semblait avoir ou avait, car pour tous c'était un être, une préméditation féroce. Brusquement il se précipita sur le canonnier. Le canonnier se rangea de côté, le laissa passer, et lui cria en riant : « A refaire ! » Le canon, comme furieux, brisa une caronade à bâbord ; il s'élança à tribord sur l'homme, qui échappa. Trois caronades s'effondrèrent sous la poussée du canon ; alors, comme aveugle et ne sachant plus ce qu'il faisait, il tourna le dos à l'homme, roula de l'arrière à l'avant, détraqua l'étrave et alla faire une brèche à la muraille de proue. L'homme s'était réfugié au pied de

l'escalier, à quelques pas du vieillard témoin. Le canonnier tenait sa barre d'anspect en arrêt. Le canon parut l'apercevoir, et, sans prendre la peine de se retourner, recula sur l'homme avec une promptitude de coup de hache. L'homme acculé au bordage était perdu. Tout l'équipage poussa un cri.

Mais le vieux passager jusqu'alors immobile s'était élancé lui-même plus rapide que toutes ces rapidités farouches. Il avait saisi un ballot de faux assignats, et, au risque d'être écrasé, il avait réussi à le jeter entre les roues de la caronade.

Le ballot fit l'effet d'un tampon. La caronade trébucha. Le canonnier à son tour, saisissant ce joint redoutable, plongea sa barre de fer entre les rayons d'une des roues d'arrière. Le canon s'arrêta.

Il penchait. L'homme, d'un mouvement de levier imprimé à la barre, le fit basculer. La lourde masse se renversa, avec le bruit d'une cloche qui s'écroule, et l'homme se ruant à corps perdu, ruisselant de sueur, passa le nœud coulant de la drosse au cou de bronze du monstre terrassé.

C'était fini. L'homme avait vaincu. La fourmi avait eu raison du mastodonte ; le pygmée avait fait le tonnerre prisonnier.

Les soldats et les marins battirent des mains.

Tout l'équipage se précipita avec des câbles et des chaînes, et en un instant le canon fut amarré.

Le canonnier salua le passager.

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez sauvé la vie.

Le vieillard avait repris son attitude impassible, et ne répondit pas.

Pendant que les hommes d'équipage réparaient en hâte et sommairement les ravages de l'entre-pont, aveu-

glaient les voies d'eau et remettaient en batterie les pièces échappées au désastre, le vieux passager était remonté sur le pont.

Il s'était adossé au grand mât. .

Il n'avait point pris garde à un mouvement qui avait eu lieu dans le navire. Le chevalier de La Vieuville avait fait mettre en bataille des deux côtés du grand mât les soldats d'infanterie de marine, et, sur un coup de sifflet du maître d'équipage, les matelots occupés à la manœuvre s'étaient rangés debout sur les vergues.

Le comte du Boisberthelot s'avança vers le passager.

Derrière le capitaine marchait un homme hagard, haletant, les habits en désordre, l'air satisfait pourtant.

C'était le canonnier qui venait de se montrer si à propos dompteur de monstres, et qui avait eu raison du canon.

Le comte fit au vieillard vêtu en paysan le salut militaire, et lui dit :

— Mon général, voilà l'homme.

Le canonnier se tenait debout, les yeux baissés.

Le comte du Boisberthelot reprit :

— Mon général, en présence de ce qu'a fait cet homme, ne pensez-vous pas qu'il y a pour ses chefs quelque chose à faire ?

— Je le pense, dit le vieillard.

— Veuillez donner des ordres, repartit Boisberthelot.

— C'est à vous à les donner. Vous êtes le capitaine.

— Mais vous êtes le général, reprit Boisberthelot.

Le vieillard regarda le canonnier.

— Approche, dit-il.

Le canonnier fit un pas.

Le vieillard se tourna vers le comte du Boisberthelot,

détacha la croix de Saint-Louis[1] du capitaine, et la noua à la vareuse du canonnier.

—Hurrah ! crièrent les matelots.

Les soldats de marine présentèrent les armes.

Et le vieux passager, montrant du doigt le canonnier ébloui, ajouta :

— Maintenant, qu'on fusille cet homme.

La stupeur succéda à l'acclamation.

Alors, au milieu d'un silence de tombe, le vieillard éleva la voix. Il dit :

— Une négligence a compromis ce navire. A cette heure il est peut-être perdu. Être en mer,[2] c'est être devant l'ennemi. Un navire qui fait une traversée est une armée qui livre une bataille. La tempête se cache, mais ne s'absente pas. Toute la mer est une embuscade. Peine de mort à toute faute commise en présence de l'ennemi. Il n'y a pas de faute réparable. Le courage doit être récompensé, et la négligence doit être punie.

Ces paroles tombaient l'une après l'autre lentement, gravement, avec une sorte de mesure inexorable, comme des coups de cognée sur un chêne.

Et le vieillard, regardant les soldats, ajouta :

— Faites.

L'homme à la veste duquel brillait la croix de Saint-Louis courba la tête.

Sur un signe du comte du Boisberthelot, deux matelots descendirent dans l'entre-pont, puis revinrent apportant le hamac-suaire ; l'aumônier du bord, qui depuis le départ était en prière dans le carré[3] des officiers, accompagnait les deux matelots ; un sergent détacha de la ligne de bataille douze soldats qu'il plaça sur deux rangs, six par six ; le canonnier, sans dire un mot, se

plaça entre les deux files. L'aumônier, le crucifix en main, s'avança et se mit près de lui. « Marche, » dit le sergent.— Le peloton se dirigea à pas lents vers l'avant. Les deux matelots portant le suaire, suivaient.

Un morne silence se fit sur la corvette. Un ouragan lointain soufflait.

Quelques instants après, une détonation éclata dans les ténèbres, une lueur passa, puis tout se tut, et l'on entendit le bruit que fait un corps en tombant dans la mer.

Le vieux passager, toujours adossé au grand mât, avait croisé les bras et songeait.

Boisberthelot, dirigeant vers lui l'index de sa main gauche, dit bas à La Vieuville :

— La Vendée a une tête.

* * * * * * * * * * * *

Mais qu'allait devenir la corvette ?

Les nuages qui toute la nuit s'étaient mêlés aux vagues, avaient fini par s'abaisser tellement qu'il n'y avait plus d'horizon et que toute la mer était comme sous un manteau. Rien que le brouillard. Situation toujours périlleuse, même pour un navire bien portant.

A la brume s'ajoutait la houle.

On avait mis le temps à profit ; on avait allégé la corvette en jetant à la mer tout ce qu'on avait pu déblayer du dégât fait par la caronade, les canons démontés, les affûts brisés, les membrures tordues ou déclouées, les pièces de bois et de fer fracassées.

La mer commençait à n'être plus tenable.[1] Non que la tempête devînt précisément imminente ; il semblait au contraire qu'on entendît décroître l'ouragan qui bruissait derrière l'horizon, et la rafale s'en allait au nord ; mais les lames restaient très hautes, ce qui indiquait un

mauvais fond de mer,[1] et, malade comme était la corvette, elle était peu résistante aux secousses, et les grandes vagues pouvaient lui être funestes.

La mer se découvrit tout à coup.

Les brumes qui traînaient sur les vagues se déchirèrent, tout l'obscur bouleversement des flots s'étala à perte de vue dans un demi-jour crépusculaire, et voici ce qu'on vit.

Au couchant, sur le ciel éclairé par la lune, se découpaient trois hautes roches, debout comme des peulvens celtiques.

Au levant, sur l'horizon pâle du matin, se dressaient huit voiles rangées en ordre et espacées d'une façon redoutable.

Les trois roches étaient un écueil; les huit voiles étaient une escadre.

La situation était critique.

Quand même la corvette eût pu naviguer et faire voile, les rochers lui barraient le retour vers Jersey et la croisière lui barrait l'arrivée.

Et à la perte sur les brisants s'ajoutait l'extermination par le combat. Un ennemi complétant l'autre.

La Vieuville s'écria à travers son vaillant rire:

— Naufrage ici, bataille là. Des deux côtés nous avons le quine.

Cependant le capitaine avait compté les voiles.

Il y avait bien en effet huit navires correctement disposés et dressant sur l'eau leur profil de guerre. On apercevait au centre la haute stature d'un vaisseau à trois ponts.

Boisberthelot braqua sa longue-vue sur l'horizon. L'escadre avançait lentement.

Le capitaine donna ses ordres à voix basse. Le silence se fit dans le navire. On ne sonna point le branle-bas, mais on l'exécuta. La corvette était aussi hors de combat contre les hommes que contre les flots. On tira tout le parti possible de ce reste de navire de guerre.

Les neuf caronades qui restaient vivantes furent mises en batterie toutes les neuf d'un seul côté, du côté de l'ennemi.

L'escadre, non moins silencieuse, avait, elle aussi, complété sa manœuvre. Les huit bâtiments formaient maintenant un demi-cercle.

La Claymore, enfermée dans ce demi-cercle, et d'ailleurs garrottée par ses propres ancres, était adossée à l'écueil, c'est-à-dire au naufrage.

C'était comme une meute autour d'un sanglier, ne donnant pas de voix, mais montrant les dents.

Il semblait de part et d'autre qu'on s'attendait.

Les canonniers de *la Claymore* étaient à leurs pièces.

Boisberthelot dit à La Vieuville:

—Je tiendrais à commencer le feu.

—Plaisir de coquette, dit La Vieuville.

Le passager n'avait pas quitté le pont, il observait tout, impassible.

Boisberthelot s'approcha de lui.

—Monsieur, lui dit-il, les préparatifs sont faits. Nous voilà maintenant cramponnés à notre tombeau, nous ne lâcherons pas prise. Nous sommes prisonniers de l'escadre ou de l'écueil. Nous rendre à l'ennemi ou sombrer dans les brisants, nous n'avons pas d'autre choix. Il nous reste une ressource, mourir. Combattre vaut mieux que naufrager. Mais mourir c'est notre affaire à nous autres, ce n'est pas la vôtre, à vous. Vous

êtes l'homme choisi par les princes,[1] vous avez une grande mission, diriger la guerre de Vendée. Vous de moins,[2] c'est peut-être la monarchie perdue; vous devez donc vivre. Notre honneur à nous est de rester ici, le vôtre est d'en sortir. Vous allez, mon général, quitter le navire. Je vais vous donner un homme et un canot. Gagner la côte par un détour n'est pas impossible. Il n'est pas encore jour, les lames sont hautes, la mer obscure; vous échapperez. Il y a des cas où fuir, c'est vaincre.

Le vieillard fit, de sa tête sévère, un grave signe d'acquiescement.

Le comte du Boisberthelot éleva la voix:

—Soldats et matelots, cria-t-il.

Tous les mouvements s'arrêtèrent, et de tous les points du navire, tous les visages se tournèrent vers le capitaine.

Il poursuivit:

—L'homme qui est parmi nous représente le roi. Il nous est confié, nous devons le conserver. Il est nécessaire au trône de France; à défaut d'un prince, il sera, c'est du moins notre attente, le chef de la Vendée. C'est un grand officier de guerre. Il devait aborder en France avec nous, il faut qu'il y aborde sans nous. Sauver la tête, c'est tout sauver. Il n'y a pas d'issue pour nous; il y en a pour lui. Le canot s'éloignera à force de rames;[3] les navires ennemis ne le verront pas; et d'ailleurs, pendant ce temps-là, nous ici, nous allons les amuser.[4] Est-ce dit?

—Oui! oui! oui! cria l'équipage.

—Il n'y a pas une minute à perdre, reprit le capitaine. Y a-t-il un homme de bonne volonté?

Un matelot dans l'obscurité sortit des rangs et dit:

— Moi.

Quelques instants après, un de ces petits canots qu'on appelle you-yous et qui sont spécialement affectés au service des capitaines s'éloignait du navire. Dans ce canot, il y avait deux hommes, le vieux passager qui était à l'arrière, et le matelot de bonne volonté qui était à l'avant. La nuit était encore très obscure.

On avait jeté au fond du canot quelques provisions, un sac de biscuit, une langue de bœuf fumée et un baril d'eau.

Le vent et le flot étaient d'accord avec le rameur, et la petite barque fuyait rapidement, ondulant dans le crépuscule et cachée par les grands plis des vagues.

Il y avait sur la mer on ne sait quelle sombre attente.

Tout à coup, dans ce vaste et tumultueux silence de l'océan, il s'éleva une voix qui, grossie par le porte-voix comme le masque d'airain de la tragédie antique, semblait presque surhumaine.

C'était le capitaine Boisberthelot qui prenait la parole.

— Marins du roi, cria-t-il, clouez le pavillon blanc au grand mât. Nous allons voir se lever notre dernier soleil.

Et un coup de canon partit de la corvette.

— Vive le roi! cria l'équipage.

Alors on entendit au fond de l'horizon un autre cri, immense, lointain, confus, distinct pourtant:

— Vive la République!

Et un bruit pareil au bruit de trois cents foudres éclata dans les profondeurs de l'espace.

La lutte commençait.

La mer se couvrit de fumée et de feu.

La Claymore se mit à cracher de la flamme sur les huit navires. En même temps toute l'escadre groupée en demi-lune autour de *la Claymore* faisait feu de toutes ses batteries. L'horizon s'incendia. On eût dit un volcan qui sort de la mer. Le vent tordait cette immense pourpre de la bataille où les navires apparaissaient et disparaissaient comme des spectres. Au premier plan, le squelette noir de la corvette se dessinait sur ce fond rouge.

On distinguait à la pointe du grand mât le pavillon fleurdelysé.

* * * * * * * * * * * *

Les deux hommes qui étaient dans le canot se taisaient.

La lueur de l'horizon et le fracas furieux de la canonnade commençaient à décroître, à cause de la distance qui augmentait; mais, à la continuité des détonations, on pouvait comprendre que la corvette tenait bon. Bientôt le canot se trouva hors de la bataille, hors de la portée des projectiles.

Peu à peu le modelé de la mer devenait moins sombre, les luisants brusquement noyés de noirceurs s'élargissaient, les écumes compliquées se brisaient en jets de lumière, des blancheurs flottaient sur les méplats des vagues. Le jour parut.

Le canot était hors de l'atteinte de l'ennemi; mais le plus difficile restait à faire. Le canot était sauvé de la mitraille, mais non du naufrage. Il était en haute mer, coque imperceptible, sans pont, sans voile, sans mât, sans boussole, n'ayant de ressource que la rame, en présence de l'océan et de l'ouragan, atome à la merci des colosses.

Alors, dans cette immensité, dans cette solitude, levant sa face que blêmissait le matin, l'homme qui était à l'avant du canot regarda fixement l'homme qui était à l'arrière et lui dit:

—Je suis le frère de celui que vous avez fait fusiller. 5

Le vieillard redressa lentement la tête.

L'homme qui lui parlait avait environ trente ans. Il avait sur le front le hâle de la mer; ses yeux étaient étranges; c'était le regard sagace du matelot dans la prunelle candide du paysan. Il tenait puissamment les 10 rames dans ses deux poings. Il avait l'air doux.

On voyait à sa ceinture un poignard, deux pistolets et un rosaire.

—Qui êtes-vous? dit le vieillard.

—Je viens de vous le dire. 15

—Qu'est-ce que vous me voulez?

L'homme quitta ses avirons, croisa les bras et répondit:

—Vous tuer.

—Comme vous voudrez, dit le vieillard. 20

L'homme haussa la voix.

—Préparez-vous.

—A quoi?

—A mourir.

—Pourquoi? demanda le vieillard. 25

Il y eut un silence. L'homme sembla un moment comme interdit de la question. Il reprit:

—Je dis que je veux vous tuer.

—Et je vous demande pourquoi?

Un éclair passa dans les yeux du matelot. 30

—Parce que vous avez tué mon frère.

Le vieillard repartit avec calme:

— J'ai commencé par lui sauver la vie.

— C'est vrai. Vous l'avez sauvé d'abord et tué ensuite.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Qui donc l'a tué?

— Sa faute.

Le matelot, béant, regarda le vieillard; puis ses sourcils reprirent leur froncement farouche.

— Comment vous appelez-vous? dit le vieillard.

— Je m'appelle Halmalo, mais vous n'avez pas besoin de savoir mon nom pour être tué par moi.

En ce moment le soleil se leva. Un rayon frappa le matelot en plein visage et éclaira vivement cette figure sauvage. Le vieillard le considérait attentivement.

La canonnade, qui se prolongeait toujours, avait maintenant des interruptions et des saccades d'agonie. Une vaste fumée s'affaissait sur l'horizon. Le canot, que ne maniait plus le rameur, allait à la dérive.

Le matelot saisit de sa main droite un des pistolets de sa ceinture et de sa main gauche son chapelet.

Le vieillard se dressa debout.

— Tu crois en Dieu? dit-il.

— Notre Père qui est au ciel, répondit le matelot.

Et il fit le signe de la croix.

— As-tu ta mère ?

— Oui.

Et il fit un deuxième signe de croix. Puis il reprit:

— C'est dit. Je vous donne une minute, monseigneur

— Pourquoi m'appelles-tu monseigneur?

— Parce que vous êtes un seigneur. Cela se voit.

— As-tu un seigneur, toi?

— Oui, et un grand. Est-ce qu'on[1] vit sans seigneur?

LE VIEILLARD SE DRESSA DEBOUT

— Où est-il?

— Je ne le connais pas. Il a quitté le pays. Il s'appelle monsieur le marquis de Lantenac, vicomte de Fontenay, prince en Bretagne; il est le seigneur des Sept-Forêts. Je ne l'ai jamais vu, ce qui ne l'empêche pas d'être mon maître.

— Et si tu le voyais, lui obéirais-tu?

— Certes. Je serais donc un païen, si je ne lui obéissais pas! on doit obéissance à Dieu, et puis au roi qui est comme Dieu, et puis au seigneur qui est comme le roi. Mais ce n'est pas tout ça,[1] vous avez tué mon frère, il faut que je vous tue.

Le vieillard répondit:

— D'abord, j'ai tué ton frère, j'ai bien fait.

Le matelot crispa son poing sur son pistolet.

— Allons, dit-il.

— Soit, dit le vieillard.

Et, tranquille, il ajouta:

— Où est le prêtre?

Le matelot le regarda.

— Le prêtre?

— Oui, le prêtre. J'ai donné un prêtre à ton frère, tu me dois un prêtre.

— Je n'en ai pas, dit le matelot.

Et il continua:

— Est-ce qu'on a des prêtres en pleine mer?

On entendait les détonations convulsives du combat de plus en plus lointain.

— Ceux qui meurent là-bas ont le leur, dit le vieillard.

— C'est vrai, murmura le matelot. Ils ont monsieur l'aumônier.

Le vieillard poursuivit:

— Tu perds mon âme, ce qui est grave.

Le matelot baissa la tête, pensif.

— Et en perdant mon âme, reprit le vieillard, tu perds la tienne. Écoute. J'ai pitié de toi. Tu feras tout ce que tu voudras. Moi, j'ai fait mon devoir tout à l'heure, d'abord en sauvant la vie à ton frère et ensuite en la lui ôtant, et je fais mon devoir à présent en tâchant de sauver ton âme. Réfléchis. Cela te regarde. Entends-tu les coups de canon dans ce moment-ci ? Il y a là des hommes qui périssent, il y a là des désespérés qui agonisent, il y a là des maris qui ne reverront plus leurs femmes, des pères qui ne reverront plus leur enfant, des frères qui, comme toi, ne reverront plus leur frère. Et par la faute de qui ? par la faute de ton frère à toi. Tu crois en Dieu, n'est-ce pas ? Eh bien, tu sais que Dieu souffre en ce moment ; Dieu souffre dans son fils très chrétien le roi de France qui est enfant comme l'enfant Jésus et qui est en prison dans la tour du Temple ;[1] Dieu souffre dans son église de Bretagne ; Dieu souffre dans ses cathédrales insultées, dans ses évangiles déchirés, dans ses maisons de prière violées ; Dieu souffre dans ses prêtres assassinés. Qu'est-ce que nous venions faire, nous, dans ce navire qui périt en ce moment ? Nous venions secourir Dieu. Si ton frère avait été un bon serviteur, s'il avait fidèlement fait son office d'homme sage et utile, le malheur de la caronade ne serait pas arrivé, la corvette n'eût pas été désemparée, elle n'eût pas manqué sa route, elle ne fût pas tombée dans cette flotte de perdition, et nous débarquerions à cette heure en France, tous en vaillants hommes de guerre et de mer que nous sommes, sabre au poing, drapeau blanc déployé, nombreux, contents, joyeux, et nous viendrions

aider les braves paysans de la Vendée à sauver la France, à sauver le roi, à sauver Dieu. Voilà ce que nous venions faire, voilà ce que nous ferions, voilà ce que, moi, le seul qui reste, je viens faire. Mais tu t'y opposes. Dans cette lutte des impies contre les prêtres, dans cette lutte des régicides contre le roi, dans cette lutte de Satan contre Dieu, tu es pour Satan. Ton frère a été le premier auxiliaire du démon, tu es le second. Il a commencé, tu achèves. Tu es pour les régicides contre le trône, tu es pour les impies contre l'Église. Tu ôtes à Dieu sa dernière ressource. Parce que je ne serai point là, moi qui représente le roi, les hameaux vont continuer de brûler, les familles de pleurer, les prêtres de saigner, la Bretagne de souffrir, et le roi d'être en prison, et Jésus-Christ d'être en détresse. Et qui aura fait cela ? Toi. Va, c'est ton affaire. Je comptais sur toi pour tout le contraire. Je me suis trompé. Ah oui, c'est vrai, tu as raison, j'ai tué ton frère. Ton frère avait été courageux, je l'ai récompensé ; il avait été coupable, je l'ai puni. Il avait manqué à son devoir, je n'ai pas manqué au mien. Ce que j'ai fait, je le ferais encore. Et je le jure par la grande sainte Anne d'Auray[1] qui nous regarde, en pareil cas, de même que j'ai fait fusiller ton frère, je ferais fusiller mon fils. Maintenant, tu es le maître. Oui, je te plains. Tu as menti à ton capitaine. Toi, chrétien, tu es sans foi ; toi, Breton, tu es sans honneur ; j'ai été confié à ta loyauté et accepté par ta trahison ; tu donnes ma mort à ceux à qui tu as promis ma vie. Sais-tu qui tu perds ici ? C'est toi. Tu prends ma vie au roi et tu donnes ton éternité au démon. Va, commets ton crime, c'est bien. Tu fais bon marché[2] de ta part de paradis. Grâce à toi, le diable

vaincra, grâce à toi, les églises tomberont, grâce à toi, les païens continueront de fondre les cloches et d'en faire des canons; on mitraillera les hommes avec ce qui sauvait les âmes. En ce moment où je parle, la cloche qui a sonné ton baptême, tue peut-être ta mère. Va, aide le démon. Ne t'arrête pas. Oui, j'ai condamné ton frère, mais sache cela, je suis un instrument de Dieu. Ah! tu juges les moyens de Dieu! tu vas donc te mettre à juger la foudre qui est dans le ciel? Malheureux, tu seras jugé par elle. Prends garde à ce que tu vas faire. Sais-tu seulement si je suis en état de grâce?[1] Non. Va tout de même. Fais ce que tu voudras. Tu es libre de me jeter en enfer et de t'y jeter avec moi. Nos deux damnations sont dans ta main. Le responsable devant Dieu, ce sera toi. Nous sommes seuls et face à face dans l'abîme. Continue, termine, achève. Je suis vieux et tu es jeune; je suis sans armes et tu es armé; tue-moi.

Pendant que le vieillard, debout, d'une voix plus haute que le bruit de la mer, disait ces paroles, les ondulations de la vague le faisaient apparaître tantôt dans l'ombre, tantôt dans la lumière; le matelot était devenu livide; de grosses gouttes de sueur lui tombaient du front; il tremblait comme la feuille; par moments il baisait son rosaire; quand le vieillard eut fini, il jeta son pistolet et tomba à genoux.

— Grâce, monseigneur! pardonnez-moi, cria-t-il; vous parlez comme le bon Dieu. J'ai tort. Mon frère a eu tort. Je ferai tout pour réparer son crime. Disposez de moi. Ordonnez. J'obéirai.

— Je te fais grâce, dit le vieillard.

* * * * * * * * * * * *

Les provisions qui étaient dans le canot ne furent pas inutiles.

Les deux fugitifs, obligés à de longs détours, mirent trente-six heures à atteindre la côte.

Ils entendirent la suprême canonnade de la corvette foudroyée, comme on entend le dernier rugissement du lion que les chasseurs tuent dans les bois. Puis le silence se fit sur la mer.

Le soir du second jour, environ une heure avant le coucher du soleil, le pilote laissa derrière lui le mont Saint-Michel,[1] et vint atterrir à une grève qui est toujours déserte, parce qu'elle est dangereuse; on s'y enlise.

Heureusement la marée était haute.

Halmalo poussa l'embarcation le plus avant qu'il put, tâta le sable, le trouva solide, y échoua le canot et sauta à terre.

Le vieillard après lui enjamba le bord et examina l'horizon.

— Monseigneur, dit Halmalo, nous sommes ici à l'embouchure du Couesnon.[2] Voilà Beauvoir à tribord et Huisnes à bâbord. Le clocher devant nous, c'est Ardevon.

Le vieillard se pencha dans le canot, y prit un biscuit qu'il mit dans sa poche, et dit à Halmalo:

— Prends le reste.

Halmalo mit dans le sac ce qui restait de viande avec ce qui restait de biscuit, et chargea le sac sur son épaule. Cela fait, il dit:

— Monseigneur, faut-il vous conduire ou vous suivre?

— Ni l'un ni l'autre.

Halmalo stupéfait regarda le vieillard.

Le vieillard continua:

— Halmalo, nous allons nous séparer. Être deux ne vaut rien. Il faut être mille ou seul.

Il s'interrompit et tira d'une de ses poches un nœud de soie verte assez pareil à une cocarde, au centre duquel était brodée une fleur de lys en or. Il reprit.

—Sais-tu lire?

5 —Non.

—C'est bien. Un homme qui lit, ça gêne. As-tu bonne mémoire?

—Oui.

—C'est bien. Écoute, Halmalo. Tu vas prendre à 10 droite et moi à gauche. Garde ton sac qui te donne l'air d'un paysan. Cache tes armes. Coupe-toi un bâton dans les haies. Rampe dans les seigles qui sont hauts. Glisse-toi derrière les clôtures. Enjambe les échaliers pour aller à travers champs. Laisse à distance les pas- 15 sants. Évite les chemins et les ponts. N'entre pas à Pontorson.[1] Maintenant, écoute. Tu connais les bois?

—Tous.

—Combien peux-tu faire de lieues par jour?

—Dix, quinze, dix-huit, vingt, s'il le faut.

20 —Il le faudra. Ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Tu iras au bois de Saint-Aubin.

—Près de Lamballe?[2]

—Oui. Sur la lisière du ravin qui est entre Saint-Rieul et Plédéliac il y a un gros châtaignier. Tu t'arrê- 25 teras là. Tu ne verras personne.

—Ce qui n'empêche pas qu'il y aura quelqu'un. Je sais.

—Tu feras l'appel. Sais-tu faire l'appel?

Halmalo enfla ses joues, se tourna du côté de la mer, 30 et l'on entendit le hou-hou[3] de la chouette.

On eût dit que cela venait des profondeurs nocturnes; c'était ressemblant et sinistre.

— Bien, dit le vieillard. Tu en es.[1]

Il tendit à Halmalo le nœud de soie verte.

— Voici mon nœud de commandement. Prends-le. Il importe que personne encore ne sache mon nom. La fleur de lys a été brodée par Madame Royale[2] dans la prison du Temple.

Le vieillard poursuivit:

— Écoute bien ceci. Voici l'ordre: *Insurgez-vous. Pas de quartier.* Donc, sur la lisière du bois de Saint-Aubin tu feras l'appel. Tu le feras trois fois. A la troisième fois tu verras un homme sortir de terre.

— D'un trou sous les arbres. Je sais.

— Cet homme, c'est Planchenault, qu'on appelle aussi Cœur-de-Roi. Tu lui montreras ce nœud. Il comprendra. Tu iras ensuite, par des chemins que tu inventeras, au bois d'Astillé; tu y trouveras un homme cagneux qui est surnommé Mousqueton, et qui ne fait miséricorde à personne. Tu iras ensuite à Saint-Guen-les-Toits, et tu parleras à Jean Chouan,[3] qui est à mes yeux le vrai chef. Continuons. Connais-tu la Tourgue?

— Si je connais la Tourgue! j'en suis.

— Comment?

— Oui, puisque je suis de Parigné.

— En effet, la Tourgue est voisine de Parigné.

— Si je connais la Tourgue! Le gros château rond qui est le château de famille de mes seigneurs! Il y a une grosse porte de fer qui sépare le bâtiment neuf du bâtiment vieux et qu'on n'enfoncerait pas avec du canon. Et la passe souterraine! je la connais. Il n'y a peut-être plus que moi qui la connaisse.

— Quelle passe souterraine? Je ne sais pas ce que tu veux dire.

—C'était pour autrefois, dans les temps quand la Tourgue était assiégée. Les gens du dedans pouvaient se sauver dehors en passant par un passage sous terre qui va aboutir à la forêt.

—Il n'y a rien de pareil à la Tourgue.

—Si fait, monseigneur. Et il n'y a guère que moi qui sache cette passe-là. Mon père savait le secret et il me l'a montré. Je connais le secret pour entrer et le secret pour sortir. Si je suis dans la forêt, je puis aller dans la tour, et si je suis dans la tour, je puis aller dans la forêt, sans qu'on me voie. Et quand les ennemis entrent, il n'y a plus personne. Voilà ce que c'est que la Tourgue. Ah! je la connais.

Le vieillard demeura un instant silencieux.

—Tu te trompes évidemment; s'il y avait un tel secret, je le saurais.

—Monseigneur, j'en suis sûr. Il y a une pierre qui tourne.

Le vieillard haussa les épaules.

—Ne perdons pas de temps, parlons de nos affaires.

Ce ton péremptoire coupa court à l'insistance de Halmalo.

Le vieillard reprit:

—Tout le monde te recevra bien en voyant cette fleur de Lys de Madame. Tu verras M M. d'Elbée, de Lescure, de La Rochejaquelein,[1] ceux des chefs qui vivront alors. Tu leur montreras mon nœud de commandement. Ils savent ce que c'est. Tu n'es qu'un matelot, mais Cathelineau n'est qu'un charretier. Tu leur diras de ma part ceci: Il est temps de faire les deux guerres ensemble; la grande et la petite. La grande fait plus de tapage, la petite plus de besogne. La Vendée est

bonne, la Chouannerie[1] est pire; et en guerre civile, c'est la pire qui est la meilleure. La bonté d'une guerre se juge à la quantité de mal qu'elle fait. Pas de quartier ! et des embuscades partout ! Tu ajouteras que les Anglais sont avec nous. Prenons la République entre deux feux. L'Europe nous aide. Finissons-en avec la révolution. As-tu compris ?

— Oui. Il faut tout mettre à feu et à sang.

— C'est ça.

— Pas de quartier.

— A personne. C'est ça.

— J'irai partout.

— Pars maintenant. Que Dieu te conduise. Va.

— Je ferai tout ce que vous m'avez dit. J'irai. Je parlerai. J'obéirai. Je commanderai.

Le vieillard baissa la tête et sembla tomber dans une sévère rêverie. Quand il releva les yeux, il était seul. Halmalo n'était plus qu'un point noir s'enfonçant dans l'horizon.

LE CHEF

Le vieillard laissa disparaître Halmalo, puis serra son manteau de mer autour de lui, et se mit en marche. Il cheminait à pas lents, pensif. Il se dirigeait vers Huisnes, pendant que Halmalo s'en allait vers Beauvoir.

Le vieillard marcha vers une dune et y monta.

Quand il fut sur le sommet, il se mit à examiner l'espèce de carte de géographie qu'il avait sous les pieds. Il semblait chercher une route dans un pays d'ailleurs connu.

Au bout de quelques instants, il sembla avoir trouvé dans ce clair-obscur[2] ce qu'il cherchait; son regard

s'arrêta sur un enclos d'arbres, de murs et de toitures, à peu près visible au milieu de la plaine et des bois, et qui était une métairie ; il eut ce hochement de tête satisfait d'un homme qui se dit mentalement : C'est là.

Il y a une heure du jour qu'on pourrait appeler l'absence du bruit, c'est l'heure sereine, l'heure du soir. On était dans cette heure-là. Subitement, cette tranquillité fut, non troublée, mais accentuée par des voix qui passaient ; c'étaient des voix de femmes et d'enfants. On ne voyait point, à cause des broussailles, le groupe d'où sortaient les voix, mais ce groupe cheminait au pied de la dune et s'en allait vers la plaine et la forêt. Ces voix montaient claires et fraîches jusqu'au vieillard pensif ; elles étaient si près qu'il n'en perdait rien.

Une voix de femme disait :

— Dépêchons-nous, la Flécharde. Est-ce par ici ?

— Non, c'est par là.

Et le dialogue continuait entre les deux voix, l'une haute, l'autre timide.

— Comment appelez-vous cette métairie que nous habitons en ce moment ?

— L'Herbe-en-Pail.

— En sommes-nous encore loin ?

— A un bon quart d'heure.

— Dépêchons-nous d'aller manger la soupe.

— C'est vrai que nous sommes en retard.

— Il faudrait courir. Mais vos mômes[1] sont fatigués. Ah ! tant pis la soupe sera froide.

Les voix s'éloignèrent. Tout bruit cessa.

Le vieillard restait immobile. Il ne pensait pas ; à peine songeait-il. Autour de lui tout était sérénité, assoupissement, confiance, solitude. Il sentait on ne

sait quel apaisement suprême. Un peu plus il se serait endormi.

Tout à coup, il se dressa debout.

Son attention venait d'être brusquement réveillée; il considéra l'horizon. Quelque chose donnait à son regard une fixité particulière.

Ce qu'il regardait, c'était un clocher qu'il avait devant lui au fond de la plaine. On ne sait quoi d'extraordinaire se passait en effet dans ce clocher.

La silhouette de ce clocher se découpait nettement; on voyait la tour surmontée de la pyramide, et, entre la tour et la pyramide, la cage[1] de la cloche, carrée, à jour,[2] et ouverte aux regards des quatre côtés.

Or cette cage apparaissait alternativement ouverte et fermée, à intervalles égaux; sa haute fenêtre se dessinait toute blanche, puis toute noire; on voyait le ciel à travers, puis on ne le voyait plus; il y avait clarté, puis occultation, et l'ouverture et la fermeture se succédaient d'une seconde à l'autre avec la régularité du marteau sur l'enclume.

Le vieillard avait ce clocher devant lui, à une distance d'environ deux lieues; il regarda à sa droite un autre clocher également droit sur l'horizon; la cage de ce clocher s'ouvrait et se fermait aussi.

Il regarda tous les clochers de l'horizon l'un après l'autre. La cage de tous ces clochers était alternativement noire et blanche.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Cela signifiait que toutes les cloches étaient en branle.

Il fallait, pour apparaître et disparaître ainsi, qu'elles fussent furieusement secouées.

Qu'était-ce donc? évidemment le tocsin.

On sonnait le tocsin, on le sonnait frénétiquement, on le sonnait partout, dans tous les clochers, dans toutes les paroisses, dans tous les villages, et l'on n'entendait rien.

Cela tenait à la distance qui empêchait les sons d'arriver et au vent de mer qui soufflait du côté opposé et qui emportait tous les bruits de la terre hors de l'horizon.

Toutes ces cloches forcenées appelant de toutes parts, et en même temps ce silence, rien de plus sinistre.

Le vieillard regardait et écoutait.

Il n'entendait pas le tocsin, et il le voyait. Voir le tocsin, sensation étrange.

A qui en voulaient ces cloches?[1]

Contre qui ce tocsin ?

Certainement quelqu'un était traqué.

Qui?

Cet homme d'acier eut un frémissement.

Ce ne pouvait être lui. On n'avait pu deviner son arrivée; il était impossible que les représentants en mission[2] fussent déjà informés; il venait à peine de débarquer. La corvette avait évidemment sombré sans qu'un homme échappât. Et dans la corvette même, excepté Boisberthelot et La Vieuville, personne ne savait son nom.

Depuis quelques instant il se faisait un léger bruit au-dessus de lui et derrière lui. Ce bruit ressemblait au froissement d'une feuille d'arbre agitée. Il n'y prit d'abord pas garde; puis, comme le bruit persistait, on pourrait dire insistait, il finit par se retourner. C'était une feuille en effet, mais une feuille de papier. Le vent était en train de décoller au-dessus de sa tête une large affiche appliquée sur une pierre milliaire.

Le vieillard avait gravi la dune du côté opposé et n'avait pas vu cette affiche en arrivant.

Il monta sur la borne où il était assis, et posa sa main sur le coin du placard que le vent soulevait; une partie de l'affiche était imprimée en grosses lettres, et il faisait assez de jour pour qu'on pût les lire. Il lut ceci:

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE

« Nous, Prieur, de la Marne, représentant du peuple en mission près de l'armée des Côtes-de-Cherbourg,— ordonnons: — Le ci-devant marquis de Lantenac, vicomte de Fontenay, soi-disant prince breton, furtivement débarqué sur la côte de Granville, est mis hors la loi.[1] — Sa tête est mise à prix. — Il sera payé à qui le livrera, mort ou vivant, la somme de soixante mille livres. — Cette somme ne sera pas payée en assignats, mais en or. — Un bataillon de l'armée des Côtes-de Cherbourg sera immédiatement envoyé à la rencontre et à la recherche du ci-devant marquis de Lantenac.— Les communes sont requises de prêter main-forte. — Fait en la maison commune[2] de Granville, le 2 Juin 1793. — Signé:

« PRIEUR, DE LA MARNE. »

Au-dessous de ce nom il y avait une autre signature, qui était en beaucoup plus petit caractère, et qu'on ne pouvait lire à cause du peu de jour qui restait.

Le vieillard rabaissa son chapeau sur ses yeux, croisa sa cape de mer jusque sous son menton, et descendit rapidement la dune. Il était évidemment inutile de s'arrêter sur ce sommet éclairé.

Il y avait été peut-être trop longtemps déjà; le haut

de la dune était le seul point du paysage qui fût resté visible.

Quand il fut en bas et dans l'obscurité, il ralentit le pas.

Il se dirigeait dans le sens de l'itinéraire qu'il s'était
5 tracé vers la métairie, ayant probablement ses raisons de sécurité de ce côté-là.

Il arriva à un embranchement de deux chemins où se dressait une vieille croix de pierre. Sur le piédestal de la croix on distinguait un carré blanc qui était vraisem-
10 blablement une affiche pareille à celle qu'il venait de lire. Il s'en approcha.

— Où allez-vous? lui dit une voix.

Il se retourna.

Un homme était là dans les haies, de haute taille
15 comme lui, comme lui en cheveux blancs. Presque son pareil.

Cet homme s'appuyait sur un long bâton.

L'homme reprit :

— Je vous demande où vous allez?

20 — D'abord où suis-je? dit-il avec un calme presque hautain.

L'homme reprit :

— Vous êtes dans la seigneurie de Tanis, et j'en suis le mendiant, et vous en êtes le seigneur.

25 — Moi?

— Oui, vous, monsieur le marquis de Lantenac.

Le marquis de Lantenac, nous le nommerons par son nom désormais, répondit gravement :

— Soit. Livrez-moi.

30 L'homme continua :

— Vous alliez à la métairie d'Herbe-en-Pail, n'est-ce pas?

— Oui.

— N'y allez point.
— Pourquoi ?
— Parce que les bleus y sont.
— Depuis quand ?
— Depuis trois jours. 5
— Ne sonne-t-on pas le tocsin ? demanda le marquis.
— Oui.
— A cause de quoi ?
— Évidemment à cause de vous.
— Mais on ne l'entend pas ? 10
— C'est le vent qui empêche.
L'homme continua :
— Vous avez vu votre affiche ?
— Oui.
— On vous cherche. 15
Et, jetant un regard du côté de la métairie, il ajouta :
— Il y a là un demi-bataillon.
— De républicains ?
— Parisiens.
— Eh bien, dit le marquis, marchons. 20
Et il fit un pas vers la métairie.
L'homme lui saisit le bras.
— N'y allez pas.
— Et où voulez-vous que j'aille ?
— Chez moi. 25
Le marquis suivit le pauvre.

Ils entrèrent dans un fourré. La tanière du mendiant était là. C'était une sorte de chambre qu'un grand vieux chêne avait laissé prendre chez lui à cet homme ;[1] elle était creusée sous ses racines et couverte de ses 30 branches. C'était obscur, bas, caché, invisible. Il y avait place pour deux.

— J'ai prévu que je pouvais avoir un hôte, dit le mendiant.

Ce trou était meublé de quelques pots, d'un grabat de paille ou de goëmon lavé et séché, d'une grosse couverture de créseau et de quelques mèches de suif avec un briquet et des tiges creuses pour allumettes.

Ils se courbèrent, rampèrent un peu, pénétrèrent dans la chambre où les grosses racines de l'arbre découpaient des compartiments bizarres, et s'assirent sur un tas de varech sec qui était le lit. L'intervalle de deux racines par où l'on entrait et qui servait de porte donnait quelque clarté. La nuit était venue, mais le regard se proportionne à la lumière, et l'on finit par trouver toujours un peu de jour dans l'ombre. Un reflet du clair de lune blanchissait vaguement l'entrée. Il y avait dans un coin une cruche d'eau, une galette de sarrasin et des châtaignes.

— Soupons, dit le pauvre.

Ils se partagèrent les châtaignes; le marquis donna son morceau de biscuit; ils mordirent à la même miche de blé noir et burent à la cruche l'un après l'autre.

Ils causèrent.

— Vous êtes du pays? dit le marquis.

— Je n'en suis jamais sorti.

— Vous me connaissez ?

— Sans doute. La dernière fois que je vous ai vu, c'est à votre dernier passage, il y a deux ans. Vous êtes allé d'ici en Angleterre. Tout à l'heure j'ai aperçu un homme au haut de la dune. Un homme de grande taille. Les hommes grands sont rares; c'est un pays d'hommes petits, la Bretagne. J'ai bien regardé, et quand vous êtes descendu, il y avait de la lune, je vous ai reconnu.

— Pourtant, moi, je ne vous connais pas.

— Vous m'avez vu, mais vous ne m'avez pas vu.

Et Tellmarch le Caimand ajouta:

— Je vous voyais, moi. De mendiant à passant, le regard n'est pas le même. 5

— Est-ce que je vous avais rencontré autrefois?

— Souvent, puisque je suis votre mendiant. J'étais le pauvre du bas du chemin de votre château. Vous m'avez dans l'occasion fait l'aumône; mais celui qui donne ne regarde pas, celui qui reçoit examine et 10 observe. On est des fois des vingt-quatre heures sans manger. Quelquefois un sou c'est la vie. Je vous dois la vie, je vous la rends.

— C'est vrai, vous me sauvez.

— Oui, je vous sauve, monseigneur. 15

Et la voix de Tellmarch devint grave.

— A une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous ne venez pas ici pour faire le mal.

— Je viens ici pour faire le bien, dit le marquis. 20

— Dormons, dit le mendiant.

Ils se couchèrent côte à côte sur le lit de varech. Le mendiant fut tout de suite endormi. Le marquis, bien que très las, resta un moment rêveur, puis, dans cette ombre, il regarda le pauvre, et se coucha. Se coucher sur ce lit, 25 c'était se coucher sur le sol; il en profita pour coller son oreille à terre, et il écouta. Il y avait sous la terre un sombre bourdonnement; on sait que le son se propage dans les profondeurs du sol; on entendait le bruit des cloches.

Le tocsin continuait. 30

Le marquis s'endormit.

Quand il se réveilla, il faisait jour.

Le mendiant était debout, non dans la tanière, car on ne pouvait s'y tenir droit, mais dehors et sur le seuil. Il était appuyé sur son bâton. Il y avait du soleil sur son visage.

5 — Monseigneur, dit Tellmarch, quatre heures du matin viennent de sonner. J'ai entendu les quatre coups. Donc le vent a changé ; c'est le vent de terre ; je n'entends aucun autre bruit ; donc le tocsin a cessé. Tout est tranquille dans la métairie et dans le hameau d'Herbe-en-
10 Pail. Les bleus dorment ou sont partis. Le plus fort du danger est passé ; il est sage de nous séparer. C'est mon heure de m'en aller.

Il désigna un point de l'horizon.

— Je m'en vais par là.

15 Et il désigna un point opposé.

— Vous, allez-vous-en par ici.

Le mendiant fit au marquis un grave salut de la main.

Il ajouta en montrant ce qui restait du souper :

— Emportez des châtaignes, si vous avez faim.

20 Un moment après, il avait disparu sous les arbres.

Le marquis se leva, et s'en alla du côté que lui avait indiqué Tellmarch.

Le marquis suivit le sentier par où ils étaient venus la veille. Il sortit du fourré et se retrouva à l'embranche-
25 ment de routes marqué par la croix de pierre. L'affiche y était, blanche et comme gaie au soleil levant. Il se rappela qu'il y avait au bas de l'affiche quelque chose qu'il n'avait pu lire la veille à cause de la finesse des lettres et du peu de jour qu'il faisait. Il alla au
30 piédestal de la croix. L'affiche se terminait en effet, au-dessous de la signature, PRIEUR, DE LA MARNE, par ces deux lignes en petits caractères :

« L'identité du ci-devant marquis de Lantenac constatée, il sera immédiatement passé par les armes.[1]— Signé : *le chef de bataillon, commandant la colonne d'expédition*, GAUVAIN. »

— Gauvain ! dit le marquis.

Il s'arrêta profondément pensif, l'œil fixé sur l'affiche.

— Gauvain ! répéta-t-il.

Il se remit en marche, se retourna, regarda la croix, revint sur ses pas, et lut l'affiche encore une fois.

Puis il s'éloigna à pas lents. Quelqu'un qui eût été près de lui l'eût entendu murmurer à demi-voix; « Gauvain ! »

Du fond des chemins creux où il se glissait, on ne voyait pas les toits de la métairie qu'il avait laissée à sa gauche. Il côtoyait une éminence abrupte, toute couverte d'ajoncs en fleur, de l'espèce dite longue-épine. Cette éminence avait pour sommet une pointe de terre qu'on appelle dans le pays une « hure ».[2] Au pied de l'éminence, le regard se perdait tout de suite sous les arbres. Les feuilles étaient comme trempées de lumière. Toute la nature avait la joie profonde du matin.

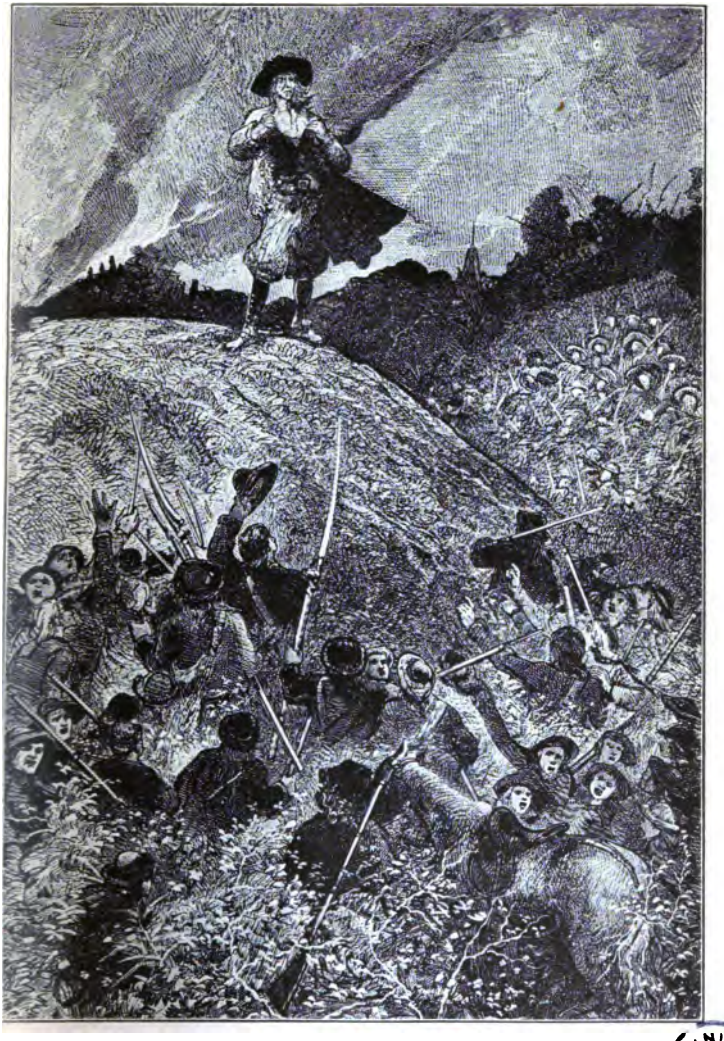
Tout à coup ce paysage fut terrible. Ce fut comme une embuscade qui éclate. On ne sait quelle trombe faite de cris sauvages et de coups de fusil s'abattit sur ces champs et ces bois pleins de rayons, et l'on vit s'élever du côté où était la métairie, une grande fumée coupée de flammes claires, comme si le hameau et la ferme n'étaient plus qu'une botte de paille qui brûlait. Ce fut subit et lugubre, le passage brusque du calme à la furie, une explosion de l'enfer en pleine aurore, l'horreur sans transition. On se battait du côté d'Herbe-en-Pail. Le marquis s'arrêta.

Il n'est personne qui, en pareil cas, ne l'ait éprouvé, la curiosité est plus forte que le danger ; on veut savoir, dût-on périr. Il monta sur l'éminence au bas de laquelle passait le chemin creux. De là on était vu, mais on voyait. Il regarda.

En effet, il y avait une fusillade et un incendie. On entendait des clameurs, on voyait du feu. La métairie était comme le centre d'on ne sait quelle catastrophe. Qu'était-ce ? La métairie d'Herbe-en-Pail était-elle attaquée ? Mais par qui ? Était-ce un combat ? N'était-ce pas plutôt une exécution militaire ?

Un fourré très hérissé et très fauve entourait de toutes parts l'éminence au sommet de laquelle le marquis s'était placé en observation. Ce fourré, qu'on appelait le bocage d'Herbe-en-Pail, mais qui avait les proportions d'un bois, s'étendait jusqu'à la métairie, et cachait, comme tous les halliers bretons, un réseau de ravins, de sentiers et de chemins creux, labyrinthes où les armées républicaines se perdaient.

L'exécution, si c'était une exécution, avait dû être féroce, car elle fut courte. Ce fut, comme toutes les choses brutales, tout de suite fait. Pendant que le marquis, multipliant les conjectures, hésitant à descendre, hésitant à rester, écoutait et épiait, ce fracas d'extermination cessa, ou pour mieux dire se dispersa. Le marquis constata dans le hallier comme l'éparpillement d'une troupe furieuse et joyeuse. Un effrayant fourmillement se fit sous les arbres. De la métairie on se jetait dans le bois. Il y avait des tambours qui battaient la charge. On ne tirait plus de coups de fusil. Cela ressemblait maintenant à une battue ; on semblait fouiller, poursuivre, traquer ; il était évident qu'on cherchait quelqu'un ; le



JE SUIS L'HOMME QUE VOUS CHERCHEZ

UNIV. OF MICH.

bruit était diffus et profond; c'était une confusion de paroles de colère et de triomphe, une rumeur composée de clameurs; on n'y distinguait rien; brusquement, comme un linéament se dessine dans une fumée, quelque chose devint articulé et précis dans ce tumulte. C'était un nom, un nom répété par mille voix, et le marquis de Lantenac entendit nettement ce cri:

— Lantenac! Lantenac! le marquis de Lantenac!

C'était lui qu'on cherchait.

Et subitement, autour de lui, et de tous les côtés à la fois, le fourré se remplit de fusils, de bayonnettes et de sabres, un drapeau tricolore se dressa dans la pénombre, le cri *Lantenac!* éclata à son oreille, et, à ses pieds, à travers les ronces et les branches, des faces violentes apparurent.

Le marquis était seul, debout sur un sommet visible de tous les points du bois. Il voyait à peine ceux qui criaient son nom, mais il était vu de tous. S'il y avait mille fusils dans le bois, il était là comme une cible. Il ne distinguait rien dans le taillis que des prunelles ardentes fixées sur lui.

Il ôta son chapeau, en retroussa le bord, arracha une longue épine sèche à un ajonc, tira de sa poche une cocarde blanche, fixa avec l'épine le bord retroussé et la cocarde à la forme du chapeau, et, remettant sur la tête le chapeau dont le bord relevé laissait voir son front et sa cocarde, il dit d'une voix haute, parlant à toute la forêt à la fois:

— Je suis l'homme que vous cherchez. Je suis le marquis de Lantenac, vicomte de Fontenay, prince breton, lieutenant général des armées du roi. Finissez-en. En joue! Feu!

Et, écartant de ses deux mains sa veste de peau de chèvre, il laissa voir sa poitrine nue.

Il baissa les yeux, cherchant du regard les fusils braqués, et se vit entouré d'hommes à genoux.

Un immense cri s'éleva : — Vive Lantenac ! Vive monseigneur ! Vive le général !

En même temps des chapeaux sautaient en l'air, des sabres tournoyaient joyeusement, et l'on voyait dans tout le taillis se dresser des bâtons au bout desquels s'agitaient des bonnets de laine brune.

Ce qu'il y avait autour de lui, c'était une bande vendéenne.

Cette bande s'était agenouillée en le voyant.

Le marquis éprouva quelque chose de pareil à ce que devait ressentir un de ces êtres quand, s'attendant à être traité comme un monstre, il était brusquement traité comme un dieu.

Tous ces yeux pleins d'éclairs redoutables se fixaient sur le marquis avec une sorte de sauvage amour.

Cette cohue était armée de fusils, de sabres, de faux, de perches, de bâtons; tous avaient de grands feutres ou des bonnets bruns, avec des cocardes blanches, une profusion de rosaires et d'amulettes, de larges culottes ouvertes au genou, des casaques de poil, des guêtres en cuir, le jarret nu, les cheveux longs, quelques-uns l'air féroce, tous l'air naïf.

Un homme jeune et de belle mine traversa les gens agenouillés et monta à grands pas vers le marquis. Cet homme était, comme les paysans, coiffé d'un feutre à bord relevé et à cocarde blanche, et vêtu d'une casaque de poil, mais il avait les mains blanches et une chemise fine, et il portait par-dessus sa veste une

écharpe de soie blanche à laquelle pendait une épée à poignée dorée.

Parvenu sur la hure, il jeta son chapeau, détacha son écharpe, mit un genou en terre, présenta au marquis l'écharpe et l'épée, et dit: 5

—Nous vous cherchions en effet, nous vous avons trouvé. Voici l'épée de commandement. Ces hommes sont maintenant à vous. J'étais leur commandant, je monte en grade, je suis votre soldat. Acceptez notre hommage, monseigneur. Donnez vos ordres, mon 10 général.

Puis il fit un signe, et des hommes qui portaient un drapeau tricolore sortirent du bois. Ces hommes montèrent jusqu'au marquis et déposèrent le drapeau à ses pieds. C'était le drapeau qu'il venait d'entrevoir à 15 travers les arbres.

—Mon général, dit le jeune homme qui lui avait présenté l'épée et l'écharpe, ceci est le drapeau que nous venons de prendre aux bleus qui étaient dans la ferme de l'Herbe-en-Pail. Monseigneur, je m'appelle Gavard. 20 J'ai été au[1] marquis de la Rouarie.

—C'est bien, dit le marquis.

Et calme et grave, il ceignit l'écharpe.

Puis il tira l'épée, et l'agitant nue au-dessus de sa tête:

—Debout, dit-il, et vive le roi! 25

Tous se levèrent.

Et l'on entendit dans les profondeurs du bois une clameur éperdue et triomphante: *Vive le roi! Vive notre marquis! Vive Lantenac!*

Le Marquis se tourna vers Gavard. 30

—Combien donc êtes-vous?

—Sept mille.

Et tout en descendant de l'éminence, pendant que les paysans écartaient les ajoncs devant les pas du marquis de Lantenac, Gavard continua :

— Monseigneur, rien de plus simple. Tout s'explique d'un mot. On n'attendait qu'une étincelle. L'affiche de la république, en révélant votre présence, a insurgé le pays pour le roi. Nous avions en outre été avertis sous main par le maire de Granville qui est un homme à nous. Nous pensions bien que vous deviez être quelque part dans cette forêt, et nous vous cherchions.

— Et vous avez attaqué les bleus dans la ferme d'Herbe-en-Pail ?

— Ils ne se défiaient pas ; les gens du hameau les avaient bien reçus. Ce matin, nous avons investi la ferme, les bleus dormaient, et en un tour de main[1] la chose a été faite. J'ai un cheval. Daignez-vous l'accepter, mon général ?

— Oui.

Un paysan amena un cheval blanc militairement harnaché. Le marquis, sans user de l'aide que lui offrit Gavard, monta à cheval.

Gavard fit le salut militaire et demanda :

— Quel sera votre quartier général, monseigneur ?

— D'abord la forêt de Fougères.

— Mon général, j'attends vos commandements.

— Qu'on se disperse et qu'on y aille.

— L'ordre est donné.

— Ne m'avez-vous pas dit que les gens d'Herbe-en-Pail avaient bien reçu les bleus ?

— Oui, mon général.

— Avez-vous brûlé la ferme ?

— Oui.

— Avez-vous brûlé le hameau ?

— Non.

— Brûlez-le.

— Les bleus ont essayé de se défendre; mais ils étaient cent cinquante et nous étions sept mille.

— Qu'est-ce que c'est que ces bleus là? 5

— Des bleus de Santerre.[1]

— Qui a commandé le roulement de tambours pendant qu'on coupait la tête au roi. Alors c'est un bataillon de Paris?

— Un demi-bataillon. 10

— Comment s'appelle ce bataillon?

— Mon général, il y a sur le drapeau: Bataillon du Bonnet-Rouge.

— Des bêtes féroces.

— Que faut-il faire des blessés? 15

— Achevez-les.

— Que faut-il faire des prisonniers?

— Fusillez-les.

— Il y en a environ quatre-vingts.

— Fusillez tout. 20

— Il y a deux femmes.

— Aussi.

— Il y a trois enfants.

— Emmenez-les. On verra ce qu'on en fera.

Et le marquis poussa son cheval. 25

* * * * * * * * * * * *

Pendant que ceci se passait près de Tanis, le mendiant s'en était allé. Le sentier qu'il suivait le conduisit sur une sorte de point culminant dégagé d'arbres, d'où l'on voit de très loin et d'où l'on découvre tout l'horizon de 30 l'ouest jusqu'à la mer.

Une fumée appela son attention.

Elle était noire avec des rougeurs subites comme si le brasier d'où elle sortait avait des intermittences et achevait de s'éteindre, et elle s'élevait au-dessus d'Herbe-en-Pail.

5 Tellmarch hâta le pas et se dirigea vers cette fumée. Il était bien las, mais voulait savoir ce que c'était.

Il arriva au sommet d'un coteau auquel étaient adossés le hameau et la métairie.

Il n'y avait plus ni métairie ni hameau.

10 Un tas de masures brûlait, et c'était là Herbe-en-Pail.

Quelques arbres d'une châtaigneraie contiguë aux maisons avaient pris feu et flambaient.

Il écoutait, tâchant d'entendre une voix, un appel, une clameur; rien ne remuait, excepté les flammes;

15 tout se taisait, excepté l'incendie. Est-ce donc que tous avaient fui ?

Où était ce groupe vivant et travaillant d'Herbe-en-Pail ? Qu'était devenu tout ce petit peuple ?

Tellmarch descendit du coteau.

20 Il arriva à ce qui avait été la porte de la métairie, et il regarda dans la cour qui, maintenant, n'avait plus de murailles et se confondait avec le hameau groupé autour d'elle.

Ce qu'il avait vu n'était rien. Il n'avait encore

25 aperçu que le terrible, l'horrible lui apparut.

Au milieu de la cour il y avait un monceau noir, vaguement modelé d'un côté par les flammes, de l'autre par la lune; ce monceau était un tas d'hommes; ces hommes étaient morts.

30 Il y avait autour de ce tas une grande mare qui fumait un peu; l'incendie se reflétait dans cette mare; mais elle n'avait pas besoin de feu pour être rouge; c'était du sang.

Tellmarch s'approcha. Il se mit à examiner, l'un après l'autre, ces corps gisants; tous étaient des cadavres.

La lune éclairait, l'incendie aussi.

Ces cadavres étaient des soldats. 5

Comme il allait se retirer, ses yeux tombèrent sur un mur bas qui était dans la cour, et il vit quatre pieds qui passaient de derrière l'angle du mur.

Ces pieds avaient des souliers; ils étaient plus petits que les autres; Tellmarch approcha. C'étaient des pieds 10 de femme.

Deux femmes étaient gisantes côte à côte derrière le mur, fusillées aussi.

Tellmarch se pencha sur elles. L'une de ces femmes avait une sorte d'uniforme; à côté d'elle était un bidon 15 brisé et vidé; c'était une vivandière. Elle avait quatre balles dans la tête. Elle était morte.

Tellmarch examina l'autre. C'était une paysanne. Elle était blême et béante. Ses yeux étaient fermés.

Elle n'avait aucune plaie à la tête. Ses vêtements, 20 dont les fatigues, sans doute, avaient fait des haillons, s'étaient ouverts dans sa chute, et laissait voir son torse à demi nu. Tellmarch acheva de les écarter, et vit à une épaule la plaie ronde que fait une balle; la clavicule était cassée. 25

Il la toucha. Elle n'était pas froide.

Elle n'avait pas d'autre blessure que la clavicule cassée et la plaie à l'épaule.

Il posa la main sur le cœur et sentit un faible battement. Elle n'était pas morte. 30

Tellmarch se redressa debout et cria d'une voix terrible:

— Il n'y a donc personne ici?

— C'est toi, le caimand! répondit une voix, si basse qu'on l'entendait à peine.

Et en même temps une tête sortit d'un trou de ruine.

5 Puis une autre face apparut dans une autre masure.

C'étaient deux paysans qui s'étaient cachés; les seuls qui survécussent.

La voix connue du caimand les avait rassurés et les avait fait sortir des recoins où ils se blottissaient.

10 Ils avancèrent vers Tellmarch, fort tremblants encore.

Tellmarch avait pu crier, mais ne pouvait parler; les émotions profondes sont ainsi.

Il leur montra du doigt la femme étendue à ses pieds.

— Est-ce qu'elle est encore en vie? dit l'un des 15 paysans.

Tellmarch fit de la tête signe que oui.

— L'autre femme est-elle vivante? demanda l'autre paysan.

Tellmarch fit signe que non.

20 Le paysan qui s'était montré le premier, reprit:

— Tous les autres sont morts, n'est-ce pas? J'ai vu cela. J'étais dans ma cave. Comme on remercie Dieu dans ces moments-là de n'avoir pas de famille! Ma maison brûlait. Seigneur Jésus! on a tout tué. Cette femme-25 ci avait des enfants. Trois enfants, tout petits! Les enfants criaient: Mère! La mère criait: Mes enfants! On a tué la mère et on a emmené les enfants. J'ai vu cela, mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! Ceux qui ont tout massacré sont partis. Ils étaient contents. Ils ont 30 emmené les petits et tué la mère. Mais elle n'est pas morte, n'est-ce pas, elle n'est pas morte? Dis donc, le caimand, est-ce que tu crois que tu pourrais la sauver?

veux-tu que nous t'aidions à la porter dans ton carnichot?[1]

Tellmarch fit signe que oui.

Le bois touchait à la ferme. Ils eurent vite fait un brancard avec des feuillages et des fougères. Ils placèrent sur le brancard la femme toujours immobile et se mirent en marche dans le hallier, les deux paysans portant le brancard, l'un à la tête, l'autre aux pieds, Tellmarch soutenant le bras de la femme, et lui tâtant le pouls.

Tout en cheminant, les deux paysans causaient, et, par-dessus la femme sanglante dont la lune éclairait la face pâle, ils échangeaient des exclamations effarées.

— Tout tuer!

— Tout brûler!

— Ah! monseigneur Dieu! est-ce qu'on va être comme ça à présent?

— C'est ce grand homme vieux qui l'a voulu?

— Oui, c'est lui qui commandait.

— Je ne l'ai pas vu quand on a fusillé. Est-ce qu'il était là?

— Non, il était parti. Mais c'est égal, tout s'est fait par son commandement.

— Alors, c'est lui qui a tout fait.

— Il avait dit: Tuez! brûlez! pas de quartier!

— Comment s'appelle-t-il donc déjà?

— C'est M. de Lantenac.

Tellmarch leva les yeux au ciel et murmura entre ses dents:

— Si j'avais su!

CIMOURDAIN

Cimourdain était une conscience pure, mais sombre. Il avait en lui l'absolu. Il avait été prêtre, ce qui est grave.

Son histoire était courte à faire. Il avait été curé de village et précepteur dans une grande maison: puis un petit héritage lui était venu, et il s'était fait libre.

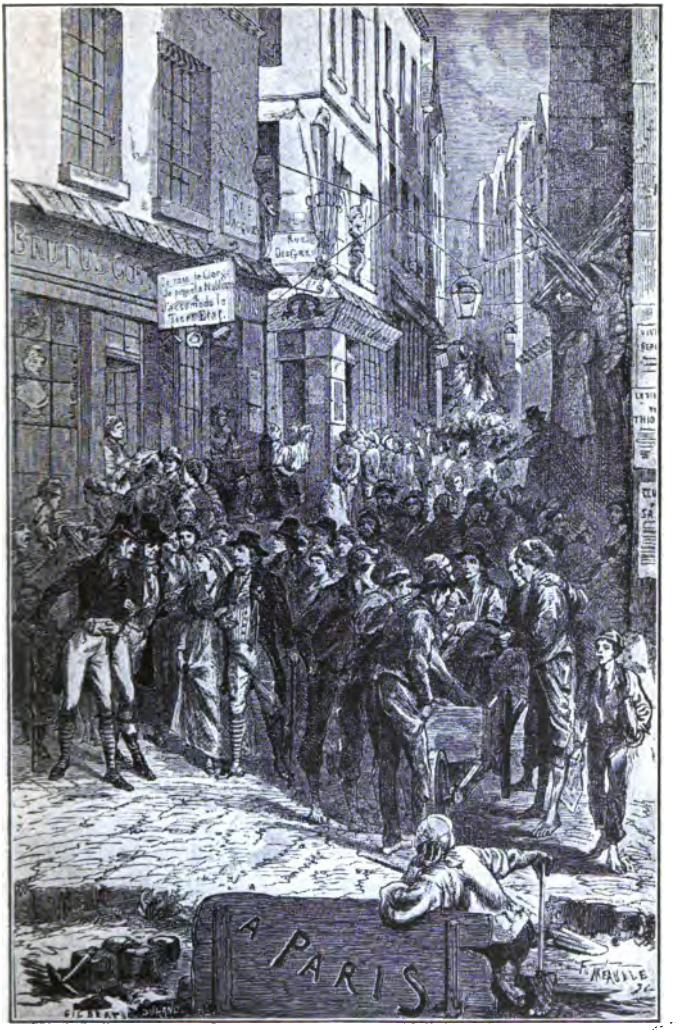
C'était par dessus tout un opiniâtre. Il se servait de la méditation comme on se sert d'une tenaille; il ne se croyait le droit de quitter une idée que lorsqu'il était arrivé au bout; il pensait avec acharnement. Il savait toutes les langues de l'Europe et un peu les autres.

La science avait démoli sa foi; le dogme s'était évanoui en lui. Alors, il avait travaillé à se refaire homme, mais d'une façon austère; on lui avait ôté la famille, il avait adopté la patrie; on lui avait refusé une femme, il avait épousé l'humanité.

Ses parents, paysans, en le faisant prêtre, avaient voulu le faire sortir du peuple; il était rentré dans le peuple.

Et il y était rentré passionnément. Il regardait les souffrants avec une tendresse redoutable. De prêtre il était devenu philosophe, et de philosophe athlète.[1] Louis XV[2] vivait encore que déjà Cimourdain se sentait vaguement républicain. De quelle république? De la république de Platon[3] peut-être, et peut-être aussi de la république de Dracon.

En 1789, la catastrophe était arrivée, et l'avait trouvé prêt. Cimourdain s'était jeté dans ce vaste renouvellement humain avec logique, c'est à dire, pour un esprit de sa trempe, inexorablement; la logique ne s'attendrit pas



PARIS EN 1793

Il avait vécu les grandes années révclutionnaires, et avait eu le tressaillement de tous ces souffles : 89, la chute de la Bastille, la fin du supplice des peuples; 90, le 19 juin, la fin de la féodalité; 91, Varennes, la fin de la royauté; 92, l'avénement de la République. Il avait vu se lever la Révolution; il n'était pas homme à avoir peur de cette géante; loin de là, cette croissance de tout l'avait vivifié. D'année en année, il avait regardé les événements grandir, et il avait grandi comme eux.

Il était arrivé ainsi à 93.

93 est la guerre de l'Europe contre la France et de la France contre Paris. Et qu'est-ce que la Révolution? C'est la victoire de la France sur l'Europe et de Paris sur la France. De là, l'immensité de cette minute épouvantable, 93, plus grande que tout le reste du siècle.

Rien de plus tragique, l'Europe attaquant la France et la France attaquant Paris. Drame qui a la stature de l'épopée.

93 est une année intense. L'orage est là dans toute sa colère et dans toute sa grandeur. Cimourdain s'y sentait à l'aise. Ce milieu éperdu, sauvage et splendide convenait à son envergure. Cet homme avait, comme l'aigle de mer, un profond calme intérieur, avec le goût du risque au dehors. Certaines natures ailées, farouches et tranquilles sont faites pour les grands vents. Les âmes de tempête, cela existe.

Un tel homme était-il un homme? Le serviteur du genre humain, pouvait-il avoir une affection? N'était-il pas trop une âme pour être un cœur? Cet embrassement énorme qui admet tout et tous, pouvait-il se réserver à quelqu'un? Cimourdain pouvait-il aimer? Disons-le. Oui.

Étant jeune et précepteur dans une maison presque princière, il avait eu un élève, fils et héritier de la maison, et il l'aimait. Aimer un enfant est si facile.

Cimourdain avait pris en passion son élève.

5 Tout ce qui pouvait aimer dans Cimourdain s'était abattu, pour ainsi dire, sur cet enfant; ce doux être innocent était devenu une sorte de proie pour ce cœur condamné à la solitude. Il l'aimait de toutes les tendresses à la fois, comme père, comme frère, comme ami, 10 comme créateur. C'était son fils; le fils, non de sa chair, mais de son esprit.

De ce petit seigneur, il avait fait un homme. Qui sait? un grand homme peut-être. Car tels sont les rêves. A l'insu de la famille,—a-t-on besoin de permis- 15 sion pour créer une intelligence, une volonté et une droiture?—il avait communiqué au jeune vicomte, son élève, tout le progrès qui'il avait en lui; il lui avait inoculé le virus redoutable de sa vertu; il lui avait infusé dans les veines sa conviction, sa conscience, son idéal; dans ce 20 cerveau d'aristocrate, il avait versé l'âme du peuple.

Cette profonde paternité spirituelle liait Cimourdain à son élève. La seule vue de cet enfant l'attendrissait. Ajoutons ceci: remplacer le père était facile, l'enfant n'en avait plus; il était orphelin; son père était mort, sa 25 mère était morte; il n'avait pour veiller sur lui qu'une grand'mère aveugle et un grand-oncle absent. La grand'mère mourut; le grand-oncle, chef de la famille, homme d'épée et de grande seigneurie, pourvu de charges à la cour, fuyait le vieux donjon de famille, vivait à Ver- 30 sailles, allait aux armées, et laissait l'orphelin seul dans le château solitaire. Le précepteur était donc le maître, dans toute l'acception du mot.

Ajoutons ceci encore: Cimourdain avait vu naître l'enfant qui avait été son élève. L'enfant, orphelin tout petit, avait eu une maladie grave, Cimourdain, en ce danger de mort, l'avait veillé jour et nuit; c'est le médecin qui soigne, c'est le garde-malade qui sauve, et Cimourdain avait sauvé l'enfant. Non seulement son élève lui avait dû l'éducation, l'instruction, la science; mais il lui avait dû la convalescence et la santé; non seulement son élève lui devait de penser; mais il lui devait de vivre. Ceux qui nous doivent tout, on les adore; Cimourdain adorait cet enfant.

L'écart naturel de la vie s'était fait. L'éducation finie, Cimourdain avait dû quitter l'enfant devenu jeune homme.

La Révolution était venue; le souvenir de cet être dont il avait fait un homme, avait continué de couver en lui, caché, mais non éteint, par l'immensité des choses publiques.

Modeler une statue et lui donner la vie, c'est beau; modeler une intelligence et lui donner la vérité, c'est plus beau encore. Cimourdain était le Pygmalion[1] d'une âme.

Un esprit peut avoir un enfant.

Cet élève, cet enfant, cet orphelin, était le seul être qu'il aimât sur la terre.

Mais, même dans une telle affection, un tel homme était-il vulnérable?

On va le voir.

A PARIS

Il y avait rue du Paon un cabaret qu'on appelait café. Ce café avait une arrière-chambre aujourd'hui historique. C'était là que se rencontraient parfois, à peu près secrè-

tement, des hommes tellement puissants et tellement surveillés qu'ils hésitaient à se parler en public.

Le 28 juin 1793, trois hommes étaient réunis autour d'une table dans cette arrière-chambre. Leurs chaises ne se touchaient pas; ils étaient assis chacun à un des côtés de la table, laissant vide le quatrième. Il était environ huit heures du soir; il faisait jour encore dans la rue, mais il faisait nuit dans l'arrière-chambre, et un quinquet accroché au plafond, luxe d'alors, éclairait la table.

Le premier de ces trois hommes était pâle, jeune, grave, avec les lèvres minces et le regard froid. Il avait dans la joue un tic nerveux qui devait le gêner pour sourire. Il était poudré, ganté, brossé, boutonné: son habit bleu clair ne faisait pas un pli. Il avait une culotte de nankin, des bas blancs, une haute cravate, un jabot plissé, des souliers à boucles d'argent. Les deux autres hommes étaient, l'un, une espèce de géant, l'autre, une espèce de nain. Le grand, débraillé dans un vaste habit de drap écarlate, le col nu dans une cravate dénouée tombant plus bas que le jabot, la veste ouverte avec des boutons arrachés, était botté de bottes à revers et avait les cheveux tout hérissés, quoiqu'on y vît un reste de coiffure et d'apprêt; il y avait de la crinière dans sa perruque.[1] Il avait la petite vérole sur la face, une ride de colère entre les sourcils, le pli de la bonté au coin de la bouche, les lèvres épaisses, les dents grandes, un poing de portefaix, l'œil éclatant. Le petit était un homme jaune, qui, assis, semblait difforme; il avait la tête renversée en arrière, les yeux injectés de sang, des plaques livides sur le visage, un mouchoir noué sur ses cheveux gras et plats, pas de front, une bouche énorme et terrible. Il avait un pantalon à pied,[2] des pantoufles, un gilet qui semblait avoir

DANTON MARAT ROBESPIERRE

été de satin blanc, et par-dessus ce gilet une rouppe[1] dans les plis de laquelle une ligne dure et droite laissait deviner un poignard.

Le premier de ces hommes s'appelait Robespierre, le second, Danton, le troisième Marat. 5

Ils causaient des moyens à prendre pour en finir avec la guerre de Vendée.

Tout à coup une voix s'éleva au fond de la salle et dit:

— Tu as tort, Marat.

Tous se retournèrent. Pendant la discussion, et sans 10 qu'ils s'en fussent aperçus, quelqu'un était entré par la porte du fond.

— C'est toi, citoyen Cimourdain, dit Marat. Bonjour.

C'était Cimourdain en effet.

— Parbleu, dit Danton, expliquons la situation au cito- 15 yen Cimourdain. Il vient à propos.

— Soit, dit Cimourdain, grave et simple. De quoi s'agit-il?

— De la Vendée, répondit Robespierre.

— La Vendée! dit Cimourdain. 20

Et il reprit:

— C'est la grande menace. Si la Révolution meurt elle mourra par la Vendée. Une Vendée est plus redoutable que dix Allemagnes. Pour que la France vive, il faut tuer la Vendée. 25

Ces quelques mots lui gagnèrent Robespierre.

— Eh bien, demanda encore Cimourdain, qu'y a-t-il? qu'est-ce qu'elle fait, cette Vendée?

Robespierre répondit:

— Ceci: Elle a un chef. Elle va devenir épouvan- 30 table.

— Qui est ce chef, citoyen Robespierre?

— C'est un ci-devant marquis de Lantenac, qui s'intitule prince breton.

Cimourdain fit un mouvement.

Je le connais, dit-il. J'ai été prêtre chez lui.

5 Et Cimourdain, pensif, ajouta:

— Oui, c'est un ancien homme de plaisir. Il doit être terrible.

— Affreux, dit Robespierre. Il brûle les villages, achève les blessés, massacre les prisonniers, fusille les 10 femmes.

— Les femmes?

— Oui. Il a fait fusiller entre autres une mère de trois enfants. On ne sait pas ce que les trois enfants sont devenus. En outre, c'est un capitaine. Il sait la guerre.

15 — En effet, répondit Cimourdain. Il a fait la guerre de Hanovre.[1]

Robespierre resta un moment pensif, puis le dialogue reprit entre lui et Cimourdain.

— Eh bien, citoyen Cimourdain, cet homme-là est en 20 Vendée.

— Depuis quand?

— Depuis trois semaines.

— Il faut le mettre hors la loi.

— C'est fait.

25 — Il faut mettre sa tête à prix.

— C'est fait.

— Il faut offrir, à qui le prendra, beaucoup d'argent.

— C'est fait.

— Pas en assignats.

30 — C'est fait.

— En or.

— C'est fait.

— Et il faut le guillotiner.

— Ce sera fait.

— Par qui?

— Par vous.

— Par moi? 5

— Oui, vous serez délégué du Comité de salut public,[1] avec pleins pouvoirs.

— J'accepte, dit Cimourdain.

Robespierre était rapide dans ses choix: qualité d'homme d'État. Il prit dans le dossier qui était devant lui une 10 feuille de papier blanc sur laquelle on lisait cet en-tête imprimé: RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE. COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Cimourdain continua:

— Oui, j'accepte. Terrible contre terrible. Lantenac 15 est féroce, je le serai. Guerre à mort avec cet homme. J'en délivrerai la République.

Il s'arrêta, puis reprit:

— Près de qui serai-je délégué?

Robespierre répondit: 20

— Près du commandant de la colonne expéditionnaire envoyée contre Lantenac. Vous aurez affaire à un jeune homme. Vous aurez de l'ascendant sur lui, ayant le double de son âge. Il faut le diriger, mais le ménager. Il paraît qu'il a des talents militaires, tous les rapports sont una- 25 nimes là-dessus. Il fait partie d'un corps qu'on a détaché de l'armée du Rhin[2] pour aller en Vendée. Il arrive de la frontière où il a été admirable d'intelligence et de bravoure. Il mène supérieurement la colonne expédi- 30 tionnaire. Depuis quinze jours, il tient en échec ce vieux marquis de Lantenac. Il le réprime et le chasse devant lui. Il finira par l'acculer à la mer et par l'y culbuter.

Lantenac a la ruse d'un vieux général et lui a l'audace d'un jeune capitaine.

— Ce jeune homme, dit Cimourdain, me semble avoir de grandes qualités.

5 — Mais il a un défaut.

L'interruption était de Marat.

— Lequel? demanda Cimourdain.

— La clémence, dit Marat.

Et Marat poursuivit:

10 — C'est[1] ferme au combat, et mou après. Ça donne dans l'indulgence, ça pardonne, ça fait grâce, ça protège les nonnes, ça sauve les femmes et les filles des aristocrates, ça relâche les prisonniers, ça met en liberté les prêtres.

15 — Grave faute, murmura Cimourdain.

— Crime, dit Marat.

— Quelquefois, dit Danton.

— Souvent, dit Robespierre.

— Presque toujours, reprit Marat.

20 — Quand on a affaire aux ennemis de la patrie, toujours, dit Cimourdain.

Marat se tourna vers Cimourdain.

— Et que ferais-tu donc d'un chef républicain qui mettrait en liberté un chef royaliste?

25 — Je le ferais fusiller.

— Ou guillotiner, dit Marat.

— Au choix, dit Cimourdain.

— Ainsi, citoyen Cimourdain, si un chef républicain bronchait, tu lui ferais couper la tête?

30 — Dans les vingt-quatre heures.

— Eh bien, repartit Marat, je suis de l'avis de Robespierre, il faut envoyer le citoyen Cimourdain comme com-

missaire délégué du Comité de salut public près du commandant de la colonne expéditionnaire de l'armée des côtes. Comment s'appelle-t-il déjà, ce commandant?

Robespierre répondit:

— C'est un ci-devant,[1] un noble. 5

Et il se mit à feuilleter le dossier.

Robespierre, les yeux sur le dossier, dit:

— Voici le nom. Citoyen Cimourdain, le commandant sur qui vous aurez pleins pouvoirs est un ci-devant vicomte, il s'appelle Gauvain. 10

Cimourdain pâlit.

— Gauvain! s'écria-t-il.

Marat vit la pâleur de Cimourdain.

— Le vicomte Gauvain! répéta Cimourdain.

— Oui, dit Robespierre. 15

— Eh bien? dit Marat, l'œil fixé sur Cimourdain.

Il y eut un temps d'arrêt. Marat reprit:

— Citoyen Cimourdain, aux conditions indiquées par vous-même, acceptez-vous la mission de commissaire délégué près le commandant Gauvain? Est-ce dit? 20

— C'est dit, répondit Cimourdain.

Il était de plus en plus pâle.

Robespierre prit la plume qui était près de lui, écrivit de son écriture lente et correcte quatre lignes sur la feuille de papier portant en tête: COMITÉ DE SALUT PUBLIC, signa, 25 et passa la feuille et la plume à Danton; Danton signa, et Marat, qui ne quittait pas des yeux la face livide de Cimourdain, signa après Danton.

Robespierre, reprenant la feuille, la data et la remit à Cimourdain qui lut 30

AN II DE LA RÉPUBLIQUE[1]

« Pleins pouvoirs sont donnés au citoyen Cimourdain, commissaire délégué du Comité de salut public près le citoyen Gauvain, commandant la colonne expéditionnaire de l'armée des côtes.

« ROBESPIERRE. — DANTON. — MARAT. »

Et au-dessous des signatures :

« 28 juin 1793. »

Le calendrier révolutionnaire,[2] dit calendrier civil, n'existait pas encore légalement à cette époque, et ne devait être adopté par la Convention, que le 5 octobre 1793.

Robespierre reprit.

— Il n'y a pas un moment à perdre. Demain vous recevrez votre commission en règle, signée de tous les membres du Comité de salut public. Ceci est une confirmation de la commission, qui vous accréditera spécialement près des représentants en mission, Philippeaux, Prieur de la Marne, Lecointre, Alquier[3] et les autres. Nous savons qui vous êtes. Vos pouvoirs sont illimités. Vous pouvez faire Gauvain général ou l'envoyer à l'échafaud. Vous aurez votre commission demain à trois heures. Quand partirez-vous ?

— A quatre heures, dit Cimourdain.

Et ils se séparèrent.

EN CAMPAGNE

L'été de 1792 avait été très pluvieux ; l'été de 1793 fut très chaud. Par suite de la guerre civile, il n'y avait pour ainsi dire plus de chemins en Bretagne. On y voyageait pourtant, grâce à la beauté de l'été.

LA CONFIRMATION DE LA COMMISSION DE CIMOURDAIN

UNIV. OF MICH.

A la fin d'une sereine journée de juillet, une heure environ après le soleil couché, un homme à cheval, qui venait du côté d'Avranches,[1] s'arrêta devant la petite auberge dite la Croix-Branchard, qui était à l'entrée de Pontorson.[2] Il avait fait chaud tout le jour mais le vent commençait à souffler.

Ce voyageur était enveloppé d'un ample manteau qui couvrait la croupe de son cheval. Il portait un large chapeau avec cocarde tricolore, ce qui n'était point sans hardiesse dans ce pays de haies et de coups de fusil où une cocarde était une cible. Le manteau noué au cou s'écartait pour laisser passer les bras libres, et dessous on pouvait entrevoir une ceinture tricolore et deux pommeaux de pistolets sortant de la ceinture. Un sabre qui pendait dépassait le manteau.

Au bruit du cheval qui s'arrêtait, la porte de l'auberge s'ouvrit, et l'aubergiste parut, une lanterne à la main. C'était l'heure intermédiaire; il faisait jour sur la route et nuit dans la maison.

L'hôte regarda la cocarde.

— Citoyen, dit-il, vous arrêtez-vous ici?

— Non.

— Où donc allez-vous?

— A Dol.[3]

— En ce cas, retournez à Avranches, ou restez à Pontorson.

— Pourquoi?

— Parce qu'on se bat à Dol.

— Ah! dit le cavalier.

— Et vous voyagez seul comme cela?

— J'ai une escorte.

— Où ça?

— Mon sabre et mes pistolets.

L'aubergiste alla chercher un seau d'eau et fit boire le cheval, et, pendant que le cheval buvait, l'hôte considérait le voyageur et se disait en lui-même:— C'est égal, il a l'air d'un prêtre.

Le cavalier reprit:

— Vous dites qu'on se bat à Dol?

— Oui. Ça doit commencer dans ce moment-ci.

— Qui est-ce qui se bat?

— Un ci-devant contre un ci-devant.

— Vous dites?

— Je dis qu'un ci-devant qui est pour la république se bat contre un ci-devant qui est pour le roi.

— Mais il n'y a plus de roi.

— Il y a le petit.[1] Et le curieux, c'est que les deux ci-devant sont deux parents.

Le cavalier écoutait attentivement. L'aubergiste poursuivit:

— L'un est jeune, l'autre est vieux; c'est le petit-neveu qui se bat contre le grand-oncle. L'oncle est royaliste, le neveu est patriote. L'oncle commande les blancs, le neveu commande les bleus. Ah! ils ne se feront pas quartier, allez. C'est une guerre à mort.

— A mort?

— Oui, citoyen. Tenez, voulez-vous voir les politesses qu'ils se jettent à la tête? Ceci est une affiche que le vieux trouve moyen de faire placarder partout, sur toutes les maisons et sur tous les arbres, et qu'il a fait coller jusque sur ma porte.

L'hôte approcha sa lanterne d'un carré de papier appliqué sur un des battants de sa porte, et, comme l'affiche était en très gros caractères, le cavalier, du haut de son cheval, put lire:

« — Le marquis de Lantenac a l'honneur d'informer son petit neveu, monsieur le vicomte Gauvain, que, si monsieur le marquis a la bonne fortune de se saisir de sa personne, il fera bellement arquebuser monsieur le vicomte. »

— Et, poursuivit l'hôtelier, voici la réponse. 5

Il se retourna, et éclaira de sa lanterne une autre affiche placée en regard de la première sur l'autre battant de la porte. Le voyageur lut:

« — Gauvain prévient Lantenac que s'il le prend il le fera fusiller. » 10

— Hier, dit l'hôte, le premier placard a été collé sur ma porte; et ce matin le second. La réplique ne s'est pas fait attendre.

L'hôte continua:

— Voyez-vous, citoyen, voici l'affaire. Dans les villes 15 et dans les gros bourgs, nous sommes pour la révolution, dans la campagne ils sont contre; autant dire dans les villes on est français et dans les villages on est breton. C'est une guerre de bourgeois à paysans.

— Mais, dit le voyageur, vous ne me dites pas ce qui 20 se passe à Dol.

— Voici, Gauvain commande la colonne d'expédition de la côte. Le but de Lantenac était d'insurger tout, d'appuyer la Basse-Bretagne sur la Basse-Normandie, d'ouvrir la porte à Pitt,[1] et de donner un coup d'épaule[2] 25 à la grande armée vendéenne avec vingt mille Anglais et deux cent mille paysans. Gauvain a coupé court à ce plan. Il tient la côte et il repousse Lantenac dans l'intérieur et les Anglais dans la mer. Lantenac était ici, et il l'en a délogé. Le plan de Gauvain est de le refouler 30 dans la forêt de Fougères, et l'y cerner. Tout allait bien hier, Gauvain était ici avec sa colonne. Tout à coup,

alerte. Le vieux, qui est habile, a fait une pointe;[1] on apprend qu'il a marché sur Dol. S'il prend Dol, et s'il établit sur le Mont-Dol[2] une batterie, car il a du canon, voilà un point de la côte où les Anglais peuvent aborder, 5 et tout est perdu. C'est pourquoi, comme il n'y avait pas une minute à perdre, Gauvain, qui est un homme de tête, n'a pris conseil que de lui-même, n'a pas demandé d'ordre et n'en a pas attendu, a sonné le boute-selle, attelé son artillerie, ramassé sa troupe, tiré son sabre, et voilà com- 10 ment, pendant que Lantenac se jette sur Dol, Gauvain se jette sur Lantenac. C'est à Dol que ces deux fronts bretons vont se cogner. Ce sera un fier choc. Ils y sont maintenant.

— Combien de temps faut-il pour aller à Dol?

15 — A une troupe qui a des charrois, au moins trois heures; mais ils y sont.

Le voyageur prêta l'oreille et dit:

— En effet, il me semble que j'entends le canon.

L'hôte écouta.

20 — Oui, citoyen. Et la fusillade. Vous devriez passer la nuit ici. Il n'y a rien de bon à attraper par là.

— Je ne puis m'arrêter. Je dois continuer ma route.

— Vous avez tort. Je ne connais pas vos affaires, mais le risque est grand, et à moins qu'il ne s'agisse de 25 ce que vous avez de plus cher au monde...

— C'est en effet de cela qu'il s'agit, répondit le cavalier.

— ... De quelque chose comme votre fils...

— A peu près, dit le cavalier.

30 — Puisque vous êtes décidé à partir, écoutez mon conseil. Il est clair que vous allez à Saint-Malo. Eh bien n'allez pas par Dol. Il y a deux chemins, le chemin par

Dol, et le chemin le long de la mer. L'un n'est guère plus court que l'autre. Citoyen, au bout de la rue, vous allez trouver l'embranchement des deux routes; celle de Dol est à gauche, l'autre est à droite. Écoutez-moi bien, si vous allez par Dol, vous tombez dans le massacre. C'est pourquoi ne prenez pas à gauche, prenez à droite.

— Merci, dit le voyageur.

Et il piqua son cheval.

L'obscurité s'était faite, il s'enfonça dans la nuit.

L'aubergiste le perdit de vue.

Quand le voyageur fut au bout de la rue à l'embranchement des deux chemins, il entendit la voix de l'aubergiste qui lui criait de loin:

— Prenez à droite!

Il prit à gauche.

* * * * * * * * * * * *

Dol n'est pas une ville, c'est une rue. Grande vieille rue gothique, toute bordée à droite et à gauche de maisons à piliers, point alignées, qui font des caps et des coudes dans la rue, d'ailleurs très large. Le reste de la ville n'est qu'un réseau de ruelles se rattachant à cette grande rue diamétrale et y aboutissant comme des ruisseaux à une rivière. La ville, sans portes ni murailles, ouverte, dominée par le Mont-Dol, ne pourrait soutenir un siège; mais la rue en peut soutenir un. Les promontoires de maisons qu'on y voyait encore il y a cinquante ans, et les deux galeries sous piliers qui la bordent en faisaient un lieu de combat très solide et très résistant. Autant de maisons, autant de forteresses; et il fallait enlever l'une après l'autre. La vieille halle était à peu près au milieu de la rue.

L'aubergiste de la Croix-Branchard avait dit vrai, une

mêlée forcenée emplissait Dol au moment où il parlait. Un duel nocturne entre les blancs arrivés le matin et les bleus survenus le soir avait brusquement éclaté dans la ville. Les forces étaient inégales, les blancs étaient six mille, les bleus étaient quinze cents, mais il y avait égalité d'acharnement. Chose remarquable, c'étaient les quinze cents qui avaient attaqué les six mille.

D'un côté une cohue, de l'autre une phalange. D'un côté six mille paysans, avec des cœurs-de-Jésus sur leurs vestes de cuir, des rubans blancs à leurs chapeaux ronds, de l'autre quinze cents soldats, avec le tricorne à cocarde tricolore, l'habit à grandes basques et à grands revers, et chacune des deux troupes ayant pour âme son chef; les royalistes un vieillard, les républicains un jeune homme. D'un côté Lantenac, de l'autre Gauvain.

Gauvain avait trente ans, une encolure d'hercule, l'œil sérieux d'un prophète et le rire d'un enfant.

Sa voix très douce avait à propos les éclats brusques du commandement. Il donnait l'exemple de coucher à terre, sous la bise, sous la pluie, dans la neige, roulé dans son manteau, et sa tête charmante posée sur une pierre. C'était une âme héroïque et innocente. Le sabre au poing le transfigurait. Il avait cet air efféminé qui dans la bataille est formidable.

Sa colonne, formée par lui, était, comme la légion romaine, une sorte de petite armée complète; elle se composait d'infanterie et de cavalerie; elle avait des éclaireurs, des pionniers, des sapeurs, des pontonniers; et, de même que la légion romaine avait des catapultes, elle avait des canons. Trois pièces attelées faisaient la colonne forte en la laissant maniable.

Lantenac aussi était un chef de guerre. Il était à la

fois plus réfléchi et plus hardi. Mais en somme, et presque toujours, dans cet opiniâtre corps à corps du vieux et du jeune, Gauvain avait le dessus.

Lantenac était exaspéré contre Gauvain; d'abord parce que Gauvain le battait, ensuite parce que c'était son parent. Quelle idée a-t-il d'être jacobin?[1] ce Gauvain! ce polisson! son héritier, et le marquis n'avait pas d'enfants, un petit-neveu, presque un petit-fils! — *Ah!* disait ce quasi grand-père, *si je mets la main dessus, je le tue comme un chien!*

Du reste, la République avait raison de s'inquiéter de ce marquis de Lantenac. A peine débarqué, il faisait trembler. Son nom avait couru dans l'insurrection vendéenne comme une traînée de poudre, et Lantenac était tout de suite devenu centre. Lantenac, comme homme de guerre, était de l'école de Frédéric II,[2] il entendait combiner la grande guerre avec la petite. Il voulait ajouter à la sauvage armée des forêts une troupe régulière qui fût le pivot de manœuvre des paysans.

Mais où trouver une troupe régulière? où trouver des soldats? où trouver des régiments? où trouver une armée toute faite? en Angleterre. De là l'idée fixe de Lantenac: faire débarquer les Anglais.

Lantenac n'avait qu'une pensée; s'emparer d'un point du littoral, et le livrer à Pitt. C'est pourquoi, voyant Dol sans défense, il s'était jeté dessus, afin d'avoir par Dol le Mont-Dol, et par le Mont-Dol la côte.

Pour faire réussir cette tentative décisive, Lantenac avait amené avec lui un peu plus de six mille hommes, ce qu'il avait de plus robuste dans les bandes dont il disposait, et toute son artillerie. Il entendait établir une forte batterie sur le Mont-Dol, d'après ce principe que

mille coups tirés avec dix canons font plus de besogne que quinze cents coups tirés avec cinq canons.

Le succès semblait certain. On était six mille hommes. On n'avait à craindre, que Gauvain et ses quinze cents hommes. Lantenac avait donc une sécurité complète. Son entrée à Dol fut brusque et dure. Le marquis de Lantenac avait une rude renommée; on le savait sans miséricorde. Aucune résistance ne fut essayée. Les habitants terrifiés se barricadèrent dans leurs maisons. Les six mille Vendéens s'installèrent dans la ville avec la confusion campagnarde, presque un champ de foire, sans logis marqués, bivouaquant au hasard, faisant cuisine en plein vent,[1] s'éparpillant dans les églises, quittant les fusils pour les rosaires. Lantenac alla en hâte avec quelques officiers d'artillerie reconnaître le Mont-Dol, laissant la lieutenance à Gouge-le-Bruant, qu'il avait nommé sergent de bataille.

Ce Gouge-le-Bruant a laissé une vague trace dans l'histoire. Il avait deux surnoms, *Brise-bleu*,[2] à cause de ses carnages de patriotes, et *l'Imânus*,[3] parce qu'il avait en lui on ne sait quoi d'inexprimablement horrible.

Il était infernalement brave dans le combat, ensuite atroce. Il partait de l'héroïsme pour arriver à l'assassinat. Il avait la ferocité épique. Lantenac avait confiance en lui.

Le soir venu, comme le marquis de Lantenac, après avoir reconnu l'emplacement de la batterie projetée, s'en retournait vers Dol, tout à coup, il entendit le canon. Il regarda. Une fumée rouge s'élevait de la grande rue. Il y avait une surprise, irruption, assaut; on se battait dans la ville.

Bien que difficile à étonner, il fut stupéfait. Il ne s'at-

tendait à rien de pareil. Qui cela pouvait-il être? Évidemment ce n'était pas Gauvain. On n'attaque pas à un contre quatre.

Lantenac poussa son cheval; chemin faisant il rencontra des habitants qui s'enfuyaient; il les questionna, ils étaient fous de peur. Ils criaient: Les bleus! les bleus! et quand il arriva, la situation était mauvaise.

Voici ce qui s'était passé.

En arrivant à Dol, les paysans, on vient de le voir, s'étaient dispersés dans la ville, chacun faisant à sa guise. Ils avaient garé leur artillerie avec les bagages sous les voûtes de la vieille halle, et, las, buvant, mangeant, ils s'étaient couchés pêle-mêle en travers de la grande rue, plutôt encombrée que gardée. Comme la nuit tombait, la plupart s'endormirent, la tête sur leurs sacs. C'était une douce nuit de juillet; les constellations resplendissaient dans le profond bleu noir du ciel. Tout ce bivouac, qui était plutôt une halte de caravane qu'un campement d'armée, se mit à sommeiller paisiblement. Tout à coup, à la lueur du crépuscule, ceux qui n'avaient pas encore fermé les yeux virent trois pièces de canon braquées à l'entrée de la grande rue.

C'était Gauvain. Il avait surpris les grand'gardes,[1] il était dans la ville, et il tenait avec sa colonne la tête de la rue.

Un paysan se dressa, cria: qui vive? et lâcha son coup de fusil; un coup de canon répliqua. Puis une mousqueterie furieuse éclata. Toute la cohue assoupie se leva en sursaut. Rude secousse. S'endormir sous les étoiles et se réveiller sous la mitraille.

Le premier moment fut terrible. Rien de tragique comme le fourmillement d'une foule foudroyée. Ils se

jetèrent sur leurs armes. On criait, on courait, beaucoup tombaient. Les gars, assaillis, ne savaient plus ce qu'ils faisaient et s'arquebusaient les uns les autres. Il y avait des gens ahuris qui sortaient des maisons, qui y rentrai-
5 ent, qui sortaient encore, et qui erraient dans la bagarre, éperdus. Les balles sifflantes rayaient l'obscurité. La fusillade partait de tous les coins noirs. Tout était fumée et tumulte. L'enchevêtrement des fourgons et des charrois s'y ajoutait. Les chevaux ruaient. On mar-
10 chait sur des blessés. On entendait à terre des hurlements. Les soldats et les officiers se cherchaient. Ce fut comme un abatis d'arbres; tous tombaient les uns sur les autres. Gauvain, embusqué, mitraillait à coup sûr et perdait peu de monde.

15 Pourtant l'intrépide désordre des paysans finit par se mettre sur la défensive; ils se replièrent sous la halle, vaste redoute obscure, forêt de piliers de pierre. Là ils reprirent pied;[1] tout ce qui ressemblait à un bois leur donnait confiance. L'Imânus suppléait de son mieux à
20 l'absence de Lantenac. Ils avaient du canon, mais, au grand étonnement de Gauvain, ils ne s'en servaient point; cela tenait à ce que, les officiers d'artillerie étant allés avec le marquis reconnaître le Mont-Dol, les gars ne savaient que faire des pièces; mais ils criblaient de bal-
25 les les bleus qui les canonnaient. Les paysans ripostaient par la mousqueterie à la mitraille. C'étaient eux maintenant qui étaient abrités. Il avaient entassé les haquets, les tombereaux, les bagages, toutes les futailles de la vieille halle, et improvisé une haute barricade avec des
30 claires-voies par où passaient leurs carabines. Par ces trous leur fusillade était meurtrière. Tout cela se fit vite. En un quart d'heure la halle eut un front imprenable.

Ceci devenait grave pour Gauvain. Cette halle brusquement transformée en citadelle, c'était l'inattendu. Les paysans étaient là, massés et solides. Gauvain avait réussi la surprise et manqué la déroute. Il avait mis pied à terre. Attentif, ayant son épée au poing sous ses bras croisés, debout dans la lueur d'une torche qui éclairait sa batterie, il regardait toute cette ombre.

Sa haute taille dans cette clarté le faisait visible aux hommes de la barricade. Il était le point de mire, mais il n'y songeait pas.

Les volées de balles qu'envoyait la barricade s'abattaient autour de Gauvain pensif.

Mais contre toutes ces carabines il avait du canon. Le boulet finit toujours par avoir raison. Qui a l'artillerie a la victoire. Sa batterie, bien servie, lui assurait la supériorité.

Subitement, un éclair jaillit de la halle pleine de ténèbres, on entendit comme un coup de foudre, et un boulet vint trouer une maison au-dessus de la tête de Gauvain.

La barricade répondait au canon par le canon.

Que se passait-il? Il y avait du nouveau. L'artillerie maintenant n'était plus d'un seul côté?

Un second boulet suivit le premier et vint s'enfoncer dans le mur tout près de Gauvain. Un troisième boulet jeta à terre son chapeau.

— On vous vise, commandant, crièrent les artilleurs.

Et ils éteignirent la torche. Gauvain, rêveur, ramassa son chapeau.

Quelqu'un en effet visait Gauvain, c'était Lantenac.

Le marquis venait d'arriver dans la barricade par le côté opposé.

L'Imânus avait couru à lui.

— Monseigneur, nous sommes surpris.

— Par qui?

— Je ne sais.

— La route de Dinan[1] est-elle libre?

5 — Je le crois.

— Il faut commencer la retraite.

— Elle commence. Beaucoup se sont déjà sauvés.

— Il ne faut pas se sauver; il faut se retirer. Pourquoi ne vous servez-vous pas de l'artillerie?

10 — On a perdu la tête et puis les officiers n'étaient pas là.

— J'y vais.

— Monseigneur, j'ai dirigé sur Fougères le plus que j'ai pu des bagages, tout l'inutile. Que faut-il faire des trois petits prisonniers?

15 — Ah! ces enfants?

— Oui.

— Ils sont nos otages. Fais-les conduire à la Tourgue.

Cela dit, le marquis alla à la barricade. Le chef ve-
20 nu,[2] tout changea de face. La barricade était mal faite pour l'artillerie, il n'y avait place que pour deux canons; le marquis mit en batterie deux pièces auxquelles on fit des embrasures. Comme il était penché sur un des canons, observant la batterie ennemie par l'embrasure, il
25 aperçut Gauvain.

— C'est lui! cria-t-il.

Alors il prit lui-même l'écouvillon et le fouloir, chargea la pièce, fixa le fronton de mire et pointa.

Trois fois il ajusta Gauvain et le manqua. Le troi-
30 sième coup ne réussit qu'à le décoiffer.

— Maladroit! murmura Lantenac. Un peu plus, j'avais la tête.[3]

Brusquement la torche s'éteignit, et il n'eut plus devant lui que les ténèbres.

— Soit, dit-il.

Et se tournant vers les canonniers paysans, il cria:

— A mitraille!

Gauvain de son côté n'était pas moins sérieux. La situation s'aggravait. Une phase nouvelle du combat se dessinait. La barricade en était[1] à le canonner. Qui sait si elle n'allait point passer de la défensive à l'offensive? Il avait devant lui, en défalquant les morts et les fuyards, au moins cinq mille combattants et il ne lui restait à lui que douze cents hommes maniables. Que deviendraient les républicains si l'ennemi s'apercevait de leur petit nombre? Les rôles seraient intervertis. On était assaillant, on serait assailli. Que la barricade fît une sortie, tout pouvait être perdu.

Que faire? il ne fallait pas songer à attaquer la barricade de front: un coup de vive force était chimérique; douze cents hommes ne débusquent pas cinq mille hommes. Brusquer était impossible, attendre était funeste. Il fallait en finir. Mais comment?

Gauvain était du pays, il connaissait la ville; il savait que la vieille halle, où les Vendéens[2] s'étaient crénelés, était adossée à un dédale de ruelles étroites et tortueuses.

— Guéchamp, dit-il, je vous remets le commandement. Faites tout le feu que vous pourrez.[3] Trouez la barricade à coups de canon. Occupez-moi tous ces gens-là.[4]

— C'est compris, dit Guéchamp.

— Massez toute la colonne, armes chargées, et tenez-la prête à l'attaque.

Il ajouta quelques mots à l'oreille de Guéchamp.

— C'est entendu, dit Guéchamp.

Gauvain reprit:

— Tous nos tambours sont-ils sur pied?

— Oui.

— Nous en avons neuf. Gardez-en deux et donnez-m'en sept.

Les sept tambours vinrent en silence se ranger devant Gauvain.

Alors Gauvain cria:

— A moi le bataillon du Bonnet-Rouge!

Douze hommes, dont un sergent, sortirent du gros de la troupe.

— Je demande tout le bataillon, dit Gauvain.

— Le voilà, répondit le sergent.

— Vous êtes douze!

— Nous restons douze.

— C'est bien, dit Gauvain.

Ce sergent était le bon et rude troupier Radoub, qui avait adopté au nom du bataillon les trois enfants rencontrés dans le bois de la Saudraie.

Un demi-bataillon seulement, on s'en souvient, avait été exterminé à Herbe-en-Pail, et Radoub avait eu ce bon hasard de n'en point faire partie.

Un fourgon de fourrage était proche; Gauvain le montra du doigt au sergent.

— Sergent, faites faire à vos hommes des liens de paille, et qu'on torde cette paille autour des fusils pour qu'on n'entende pas de bruit s'ils s'entrechoquent.

Une minute s'écoula, l'ordre fut exécuté, en silence et dans l'obscurité.

— C'est fait, dit le sergent.

— Soldats, ôtez vos souliers, reprit Gauvain.

— Nous n'en avons pas, dit le sergent.

Cela faisait avec les sept tambours, dix-neuf hommes; Gauvain était le vingtième.

Il cria:

— Sur une seule file. Suivez-moi. Les tambours derrière moi. Le bataillon ensuite. Sergent, vous commanderez le bataillon.

Il prit la tête de la colonne, et, pendant que la canonnade continuait des deux côtés, ces vingt hommes, glissant comme des ombres, s'enfoncèrent dans les ruelles désertes.

Ils marchèrent quelque temps de la sorte, serpentant le long des maisons.

Après vingt minutes de marche tortueuse, Gauvain, qui dans cette obscurité cheminait avec certitude, arriva à l'extrémité d'une ruelle d'où l'on rentrait dans la grande rue; seulement on était de l'autre côté de la halle.

La position était tournée. De ce côté-ci il n'y avait pas de retranchement, ceci est l'éternelle imprudence des constructeurs de barricades, la halle était ouverte, et l'on pouvait entrer sous les piliers où étaient attelés quelques chariots de bagages prêts à partir. Gauvain et ses dix-neuf hommes avaient devant eux les cinq mille Vendéens, mais de dos et non de front.

Gauvain parla à voix basse au sergent; on défit la paille nouée autour des fusils; les douze grenadiers se postèrent en bataille derrière l'angle de la ruelle, et les tambours, la baguette haute, attendirent.

Les décharges d'artillerie étaient intermittentes. Tout à coup, dans un intervalle entre deux détonations, Gauvain leva son épée, et d'une voix qui, dans ce silence, sembla un éclat de clairon, il cria:

— Deux cents hommes par la droite, deux cents hommes par la gauche, tout le reste sur le centre!

Les douze coups de fusil partirent et les sept tambours sonnèrent la charge.

Et Gauvain jeta le cri redoutable des bleus:

— A la bayonnette! Fonçons![1]

5 L'effet fut inouï.

Toute cette masse paysanne se sentit prise à revers, et s'imagina avoir une nouvelle armée dans le dos. En même temps, entendant le tambour, la colonne qui tenait le haut de la rue et que commandait Guéchamp s'ébranla, 10 battant la charge de son côté, et se jeta au pas de course sur la barricade; les paysans se virent entre deux feux; la panique est un grossissement, dans la panique un coup de pistolet fait le bruit d'un coup de canon.

Ce fut une fuite inexprimable.

15 En quelques instants la halle fut vide, les gars terrifiés se désagrégèrent, rien à faire pour les officiers. L'Imânus tua inutilement deux ou trois fuyards, on n'entendait que ce cri: *Sauve qui peut!* et cette armée, à travers les rues de la ville comme à travers les trous d'un crible, se dispersa 20 dans la campagne, avec une rapidité de nuée emportée par l'ouragan.

Le marquis de Lantenac vit cette déroute. Il encloua de sa main les canons, puis il se retira, le dernier, lentement et froidement, et il dit: — Décidément les paysans 25 ne tiennent pas. Il nous faut les Anglais.

La victoire était complète.

Gauvain se tourna vers les hommes du bataillon du Bonnet-Rouge, et leur dit:

— Vous êtes douze, mais vous en valez mille.

30 Un mot du chef, c'était la croix d'honneur de ce temps-là.

Guéchamp, lancé par Gauvain hors de la ville, poursuivit les fuyards et en prit beaucoup.

On alluma des torches et l'on fouilla la ville.

Tout ce qui ne put s'évader se rendit.

Gauvain avait remarqué dans le pêle-mêle effréné de la déroute un homme intrépide, espèce de faune agile et robuste, qui avait protégé la fuite des autres et ne s'était pas enfui.

Tout à coup Gauvain le vit qui chancelait et qui s'adossait à un pilier de la grande rue. Cet homme venait d'être blessé. Mais il avait toujours aux poings son sabre et son pistolet. Gauvain mit son épée sous son bras et alla à lui.

— Rends-toi, dit-il.

L'homme le regarda fixement. Son sang coulait sous ses vêtements d'une blessure qu'il avait, et faisait une mare à ses pieds.

— Tu es mon prisonnier, reprit Gauvain.

L'homme répondit:

— Vive le roi!

Et ramassant ce qui lui restait de force, levant les deux bras à la fois, il tira au cœur de Gauvain un coup de pistolet et lui asséna sur la tête un coup de sabre.

Il fit cela avec une promptitude de tigre; mais quelqu'un fut plus prompt encore. Ce fut un homme à cheval qui venait d'arriver et qui était là depuis quelques instants, sans qu'on eût fait attention à lui. Cet homme voyant le Vendéen lever le sabre et le pistolet, se jeta entre lui et Gauvain. Sans cet homme, Gauvain était mort. Le cheval reçut le coup de pistolet, l'homme reçut le coup de sabre, et tous deux tombèrent. Tout cela se fit le temps de jeter un cri.

Le Vendéen de son côté s'était affaissé sur le pavé.

Le coup de sabre avait frappé l'homme en plein visage; il était à terre, évanoui. Le cheval était tué.

Gauvain s'approcha.

— Qui est cet homme? dit-il.

5 Il le considéra. Le sang de la balafre inondait le blessé et lui faisait un masque rouge. Il était impossible de distinguer sa figure. On lui voyait des cheveux gris.

— Cet homme m'a sauvé la vie, poursuivit Gauvain. Quelqu'un d'ici le connaît-il?

10 — Mon commandant, dit un soldat, cet homme est entré dans la ville tout à l'heure. Je l'ai vu arriver. Il venait par la route de Pontorson.

Le chirurgien-major de la colonne était accouru avec sa trousse. Le blessé était toujours sans connaissance.

15 Le chirurgien l'examina et dit:

— Une simple balafre. Ce n'est rien. Cela se recoud.[1] Dans huit jours, il sera sur pied. C'est un beau coup de sabre.

Le blessé avait un manteau, une ceinture tricolore, des

20 pistolets, une épée. On le coucha sur une civière. On le déshabilla. On apporta un seau d'eau fraîche, le chirurgien lava la plaie, le visage commença à apparaître, Gauvain le regardait avec une attention profonde.

— A-t-il des papiers sur lui? demanda Gauvain.

25 Le chirurgien tâta la poche de côté et en tira un portefeuille qu'il tendit à Gauvain.

Cependant le blessé, ranimé par l'eau froide, revenait à lui. Ses paupières remuaient vaguement.

Gauvain fouillait le portefeuille; il y trouva une feuille

30 de papier pliée en quatre, il la déplia, il lut:

« Comité de salut public. Le citoyen Cimourdain. . . . »

Il jeta un cri:

— Cimourdain!

Ce cri fit ouvrir les yeux au blessé.

Gauvain était éperdu.

— Cimourdain? c'est vous! c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie.

Cimourdain regardait Gauvain. Un ineffable éclair de joie illuminait sa face sanglante.

Gauvain tomba à genoux devant le blessé en criant:

— Mon maître!

— Ton père, dit Cimourdain.

Ils ne s'étaient pas vus depuis beaucoup d'années, mais leurs cœurs ne s'étaient jamais quittés; ils se reconnurent comme s'ils s'étaient séparés la veille.

On avait improvisé une ambulance à l'hôtel de ville[1] de Dol. On porta Cimourdain sur un lit dans une petite chambre contiguë à la grande salle commune aux blessés. Le chirurgien, qui avait recousu la balafre, mit fin aux épanchements entre ces deux hommes, et jugea qu'il fallait laisser dormir Cimourdain. Gauvain d'ailleurs était réclamé par ces mille soins qui sont les devoirs et les soucis de la victoire. Cimourdain resta seul; mais il ne dormit pas; il avait deux fièvres, la fièvre de sa blessure et la fièvre de sa joie.

Il ne dormit pas, et pourtant il ne lui semblait pas être éveillé. Était-il possible? son rêve était réalisé. Il retrouvait Gauvain. Il l'avait quitté enfant, il le retrouvait homme; il le retrouvait grand, redoutable, intrépide. Il le retrouvait triomphant, et triomphant pour le peuple. Gauvain était en Vendée le point d'appui de la révolution, et c'était lui, Cimourdain, qui avait fait cette colonne à la République. Ce victorieux était son élève.

Il y avait en Cimourdain deux hommes, un homme

tendre, et un homme sombre; tous deux étaient contents; car l'inexorable étant son idéal, en même temps qu'il voyait Gauvain superbe, il le voyait terrible.

Au plus fort[1] de cette rêverie qui était presque une extase, il entendit, par la porte entr'ouverte, qu'on parlait dans la grande salle de l'ambulance, voisine de sa chambre; il reconnut la voix de Gauvain; cette voix, malgré les années d'absence, avait toujours été dans son oreille, et la voix de l'enfant se retrouve dans la voix de l'homme. Il écouta. Il y avait un bruit de pas. Des soldats disaient:

— Mon commandant, cet homme-ci est celui qui a tiré sur vous. Pendant qu'on ne le voyait pas, il s'était traîné dans une cave. Nous l'avons trouvé. Le voilà.

Alors Cimourdain entendit ce dialogue entre Gauvain et l'homme:

— Tu es blessé?

— Je me porte assez bien pour être fusillé.

— Mettez cet homme dans un lit. Pansez-le, soignez-le, guérissez-le.

— Je veux mourir.

— Tu vivras. Tu as voulu me tuer au nom du roi; je te fais grâce au nom de la république.

Une ombre passa sur le front de Cimourdain. Il eut comme un réveil en sursaut, et il murmura avec une sorte d'accablement sinistre:

— En effet, c'est un clément.

LA MÈRE

Une balafre se guérit vite; mais il y avait quelque part quelqu'un de plus gravement blessé que Cimourdain. C'était la femme fusillée que le mendiant Tellmarch avait ramassée dans la grande mare de sang de la ferme d'Herbe-en-Pail.

Michelle Fléchard était plus en danger encore que Tellmarch ne l'avait cru; au trou qu'elle avait au-dessus du sein correspondait un trou dans l'omoplate; en même temps qu'une balle lui cassait la clavicule, une autre balle lui traversait l'épaule; mais, comme le poumon n'avait pas été touché, elle put guérir. Tellmarch était «un philosophe,» mot de paysans qui signifie un peu médecin, un peu chirurgien et un peu sorcier. Il soigna la blessée dans sa tanière de bête sur son grabat de varech, avec ces choses mystérieuses qu'on appelle des «simples,» et, grâce à lui, elle vécut.

La clavicule se ressouda, les trous de la poitrine et de l'épaule se fermèrent; après quelques semaines la blessée fut convalescente.

Un matin, elle put sortir du carnichot, appuyée sur Tellmarch; elle alla s'asseoir sous les arbres au soleil. Tellmarch savait d'elle peu de chose, les plaies de poitrine exigent le silence, et, pendant la quasi agonie qui avait précédé sa guérison, elle avait à peine dit quelques paroles. Quand elle voulait parler, Tellmarch la faisait taire; mais elle avait une rêverie opiniâtre, et Tellmarch observait dans ses yeux une sombre allée et venue de pensées poignantes. Ce matin-là elle était forte, elle pouvait presque marcher seule; une cure, c'est une paternité, et Tellmarch la regardait, heureux. Ce bon vieux homme se mit à sourire. Il lui parla.

— Eh bien, nous sommes debout, nous n'avons plus de plaie.

— Qu'au cœur, dit-elle.

Et elle reprit:

5 — Alors vous ne savez pas du tout où ils sont?

— Qui ça? demanda Tellmarch.

— Mes enfants.

Cet «alors» exprimait tout un monde de pensées; cela signifiait: «puisque vous ne m'en parlez pas, puisque de-
10 puis tant de jours vous êtes près de moi sans m'en ouvrir la bouche,[1] puisque vous me faites taire chaque fois que je veux rompre le silence, puisque vous semblez craindre que je n'en parle, c'est que vous n'avez rien à me dire.» Souvent dans la fièvre, dans l'égarement, dans le délire, elle avait
15 appelé ses enfants, et elle avait bien vu, car le délire[2] fait ses remarques, que le vieux homme ne lui répondait pas.

C'est qu'en effet Tellmarch ne savait que lui dire. Ce n'est pas aisé de parler à une mère de ses enfants perdus. Et puis, que savait-il? rien. Il savait qu'une mère avait
20 été fusillée, que cette mère avait été trouvée à terre par lui, que lorsqu'il l'avait ramassée, c'était à peu près un cadavre, que ce cadavre avait trois enfants, et que le marquis de Lantenac, après avoir fait fusiller la mère, avait emmené les enfants. Toutes ses informations s'ar-
25 rêtaient là. Qu'est-ce que ces enfants étaient devenus? Étaient-ils même encore vivants? Il savait, pour s'en être informé, qu'il y avait deux garçons et une petite fille, à peine sevrée. Rien de plus. Il se faisait sur ce groupe infortuné une foule de questions, mais il n'y pouvait ré-
30 pondre. Les gens du pays qu'il avait interrogés s'étaient bornés à hocher la tête. M. de Lantenac était un homme dont on ne causait pas volontiers.

Après ce mot,—*mes enfants*,—Tellmarch avait cessé de sourire, et la mère s'était mise à penser. Que se passait-il dans cette âme? Elle était comme au fond d'un gouffre. Brusquement elle regarda Tellmarch, et cria de nouveau et presque avec un accent de colère: 5

—Mes enfants!

Tellmarch baissa la tête comme un coupable.

Il songeait à ce marquis de Lantenac qui certes ne pensait pas à lui, et qui, probablement, ne savait même plus qu'il existât. Il s'en rendait compte, il se 10 disait:

—Un seigneur, quand c'est dans le danger, ça vous connaît; quand c'est dehors, ça ne vous connaît plus.

Et il se demandait:—Mais alors pourquoi ai-je sauvé ce seigneur? 15

Et il se répondait:—Parce que c'est un homme.

Il fut là-dessus quelque temps pensif, et il reprit en lui-même:

—En suis-je bien sûr?

Et il se répéta son mot amer:—Si j'avais su! 20

La mère songeait. Ces deux pensées se côtoyaient et, sans se le dire, se rencontraient peut-être, dans les ténèbres de la rêverie.

Cependant son regard, au fond duquel était la nuit, se fixa de nouveau sur Tellmarch. 25

—Ça ne peut pourtant pas se passer comme ça,[1] dit-elle.

—Chut! fit Tellmarch, et il mit le doigt sur sa bouche.

Elle poursuivit:

—Vous avez eu tort de me sauver, et je vous en veux. 30 J'aimerais mieux être morte, parce que je suis sûre que je les verrais. Je saurais où ils sont. Ils ne me ver-

raient pas, mais je serais près d'eux. Une morte, ça doit pouvoir protéger.

Il lui prit le bras et lui tâta le pouls.

— Calmez-vous, vous vous redonnez la fièvre.

5 Elle lui demanda presque durement:

— Quand pourrai-je m'en aller?

— Vous en aller?

— Oui. Marcher.

— Jamais, si vous n'êtes pas raisonnable. Demain si 10 vous êtes sage.

— Qu'appelez-vous être sage?

— Avoir confiance en Dieu.

— Dieu! où m'a-t-il mis mes enfants?

Elle était comme égarée. Sa voix devint très douce.

15 — Vous comprenez, lui dit-elle, je ne peux pas rester comme cela. Vous n'avez pas eu d'enfants, moi j'en ai eu. Cela fait une différence. On ne peut pas juger d'une chose quand on ne sait pas ce que c'est. Vous n'avez pas eu d'enfants, n'est-ce pas?

20 — Non, répondit Tellmarch.

— Moi, je n'ai eu que ça. Sans mes enfants est-ce que je suis?[1] Je voudrais qu'on m'expliquât pourquoi je n'ai pas mes enfants. Je sens bien qu'il se passe quelque chose, puisque je ne comprends pas. On a tué mon 25 mari, on m'a fusillée, mais c'est égal je ne comprends pas.

— Allons, dit Tellmarch, voilà que la fièvre vous reprend. Ne parlez plus.

Elle le regarda, et se tut.

30 A partir de ce jour, elle ne parla plus.

Il chercha à l'occuper; il lui apporta du fil, des aiguilles, un dé; et en effet, ce qui fit plaisir au pauvre homme,

elle se mit à coudre; elle songeait, mais elle travaillait, signe de santé; les forces lui revenaient peu à peu; elle raccommoda son linge, ses vêtements, ses souliers; mais sa prunelle restait vitreuse. Tout en cousant elle chantait à demi-voix des chansons obscures. Elle murmurait des noms, probablement des noms d'enfants, pas assez distinctement pour que Tellmarch les entendît. Elle s'interrompait et écoutait les oiseaux, comme s'ils avaient des nouvelles à lui donner. Elle regardait le temps qu'il faisait. Ses lèvres remuaient. Elle se parlait bas. Elle fit un sac et elle le remplit de châtaignes. Un matin Tellmarch la vit qui se mettait en marche, l'œil fixé au hasard sur les profondeurs de la forêt.

— Où allez-vous? lui demanda-t-il.

Elle répondit:

— Je vais les chercher.

Il n'essaya pas de la retenir.

GAUVAIN

Au bout de quelques semaines pleines de tous les va-et-vient de la guerre civile, il n'était bruit dans le pays de Fougères que de deux hommes dont l'un était l'opposé de l'autre, et qui cependant faisaient la même œuvre, c'est à dire combattaient côte à côte le grand combat révolutionnaire.

Le sauvage duel vendéen continuait, mais la Vendée perdait du terrain. Dans l'Ille-et-Vilaine[1] en particulier, grâce au jeune commandant qui, à Dol, avait si à propos riposté à l'audace des six mille royalistes par l'audace des quinze cents patriotes, l'insurrection était, sinon éteinte, du moins très amoindrie et très circonscrite.

Plusieurs coups heureux avaient suivi celui-là, et de ces succès multipliés était née une situation nouvelle.

Les choses avaient changé de face, mais une singulière complication était survenue.

Dans toute cette partie de la Vendée, la république avait le dessus, ceci était hors de doute; mais quelle république? Dans le triomphe qui s'ébauchait, deux formes de la république étaient en présence, la république de la terreur et la république de la clémence, l'une voulant vaincre par la rigueur et l'autre par la douceur. Laquelle prévaudrait? Ces deux formes, la forme conciliante et la forme implacable, étaient représentées par deux hommes ayant chacun son influence et son autorité, l'un commandant militaire, l'autre délégué civil; lequel de ces deux hommes l'emporterait? De ces deux hommes, l'un, le délégué, avait de redoutables points d'appui; il était arrivé apportant la menaçante consigne de la commune de Paris aux bataillons de Santerre.[1] « *Pas de grâce, pas de quartier!* » Il avait, pour tout soumettre à son autorité, le décret de la Convention portant « peine de mort contre quiconque mettrait en liberté et ferait évader un chef rebelle prisonnier, » de pleins pouvoirs émanés du Comité de salut public, et une injonction de lui obéir, à lui délégué, signée: ROBESPIERRE, DANTON, MARAT. L'autre, le soldat, n'avait pour lui que cette force, la pitié.

Il n'avait pour lui que son bras, qui battait les ennemis, et son cœur, qui leur faisait grâce. Vainqueur, il se croyait le droit d'épargner les vaincus.

De là un conflit latent, mais profond, entre ces deux hommes.

Dans tout le Bocage[2] on ne parlait que d'eux; et, ce qui ajoutait à l'anxiété des regards fixés sur eux de toutes

parts, c'est que ces deux hommes, si absolument opposés, étaient en même temps étroitement unis. Ces deux antagonistes étaient deux amis. Jamais sympathie plus haute et plus profonde n'avait rapproché deux cœurs; le farouche avait sauvé la vie au débonnaire, et il en avait la balafre au visage. Ces deux hommes incarnaient, l'un la mort, l'autre la vie; l'un était le principe terrible, l'autre le principe pacifique, et ils s'aimaient. Problème étrange. Qu'on se figure Oreste[1] miséricordieux et Pylade inclément.

Ajoutons que celui des deux qu'on appelait « le féroce » était en même temps le plus fraternel des hommes; il pansait les blessés, soignait les malades, passait ses jours et ses nuits dans les ambulances et les hôpitaux, s'attendrissait sur des enfants pieds nus, n'avait rien à lui, donnait tout aux pauvres. Quand on se battait, il y allait; il marchait à la tête des colonnes et au plus fort du combat,[2] armé, car il avait à sa ceinture un sabre et deux pistolets, et désarmé, car jamais on ne l'avait vu tirer son sabre et toucher à ses pistolets. Il affrontait les coups, et n'en rendait pas. On disait qu'il avait été prêtre.

L'un de ces hommes était Gauvain, l'autre était Cimourdain.

L'amitié était entre les deux hommes, mais la haine était entre les deux principes; c'était comme une âme coupée en deux et partagée; Gauvain, en effet, avait reçu une moitié de l'âme de Cimourdain, mais la moitié douce. Il semblait que Gauvain avait eu le rayon blanc et que Cimourdain avait gardé pour lui ce qu'on pourrait appeler le rayon noir. De là un désaccord intime. Cette guerre sourde ne pouvait pas ne point éclater. Un matin la bataille commença.

Cimourdain dit à Gauvain: questoire,

— Où en sommes-nous?[1]

Gauvain répondit:

— Vous le savez aussi bien que moi. J'ai dispersé les bandes de Lantenac. Il n'a plus avec lui que quelques hommes. Le voilà acculé à la forêt de Fougères. Dans huit jours il sera cerné.

— Et dans quinze jours?

— Il sera pris.

— Et puis?

— Vous avez vu mon affiche?

— Oui. Eh bien!

— Il sera fusillé.

— Encore de la clémence. Il faut qu'il soit guillotiné.

— Moi, dit Gauvain, je suis pour la mort militaire.

— Et moi, répliqua Cimourdain, pour la mort révolutionnaire.

Il regarda Gauvain en face et lui dit:

— Pourquoi as-tu fait mettre en liberté ces religieuses du couvent de Saint-Marc-le-Blanc?

— Je ne fais pas la guerre aux femmes, répondit Gauvain.

— Ces femmes-là haïssent le peuple. Et pour la haine une femme vaut dix hommes. Pourquoi as-tu refusé d'envoyer au tribunal révolutionnaire tout ce troupeau de vieux prêtres fanatiques pris à Louvigné?

— Je ne fais pas la guerre aux vieillards.

— Un vieux prêtre est pire qu'un jeune. La rébellion est plus dangereuse, prêchée par les cheveux blancs. On a foi dans les rides. Pas de fausse pitié, Gauvain. Les régicides sont les libérateurs. Aie l'œil fixé sur la tour du Temple.[2]

— La tour du Temple! J'en ferais sortir le dauphin. Je ne fais pas la guerre aux enfants.

L'œil de Cimourdain devint sévère.

— Gauvain, sache qu'il faut faire la guerre à la femme quand elle se nomme Marie-Antoinette,[1] au vieillard quand il se nomme Pie VI, pape, et à l'enfant quand il se nomme Louis Capet.

— Mon maître, je ne suis pas un homme politique.

— Tâche de ne pas être un homme dangereux. Pourquoi, à l'attaque du pont de Cossé, quand le rebelle Jean Treton, acculé et perdu, s'est rué seul, le sabre au poing, contre toute ta colonne, as-tu crié: *Ouvrez les rangs. Laissez passer!*

— Parce qu'on ne se met pas à quinze cents pour tuer un homme.[2]

— Pourquoi, à la Cailleterie d'Astillé, quand tu as vu que tes soldats allaient tuer le Vendéen Joseph Bézier, qui était blessé et qui se traînait, as-tu crié: *Allez en avant! J'en fais mon affaire!* et as-tu tiré ton coup de pistolet en l'air?

— Parce qu'on ne tue pas un homme à terre.[3]

— Et tu as eu tort. Tous deux sont aujourd'hui chefs de bande. En sauvant ces deux hommes, tu as donné deux ennemis à la république.

— Certes, je voudrais lui faire des amis, et non lui donner des ennemis.

— Pourquoi, après la victoire de Landéan, n'as-tu pas fait fusiller les trois cents paysans prisonniers?

— Parce que, Bonchamps[4] ayant fait grâce aux prisonniers républicains, j'ai voulu qu'il fût dit que la république faisait grâce aux prisonniers royalistes.

— Mais alors, si tu prends Lantenac, tu lui feras grâce?

— Non.

— Pourquoi? Puisque tu as fait grâce aux trois cents paysans?

— Les paysans sont des ignorants; Lantenac sait ce qu'il fait.

— Mais Lantenac est ton parent?

— La France est la grande parente.

— Lantenac est un vieillard.

— Lantenac est un étranger. Lantenac n'a pas d'âge. Lantenac appelle les Anglais. Lantenac est l'ennemi de la patrie. Le duel entre lui et moi ne peut finir que par sa mort, ou par la mienne.

— Gauvain, souviens-toi de cette parole.

— Elle est dite.

Il y eut un silence, et tous deux se regardèrent.

Et Gauvain reprit:

— Ce sera une date sanglante que cette année 93 où nous sommes.

— Prends garde! s'écria Cimourdain. Les devoirs terribles existent. N'accuse pas qui n'est point accusable. Depuis quand la maladie est-elle la faute du médecin? Oui, ce qui caractérise cette année énorme, c'est d'être sans pitié. Pourquoi? parce qu'elle est la grande année révolutionnaire. Cette année où nous sommes incarne la révolution. La révolution a un ennemi, le vieux monde, et elle est sans pitié pour lui, de même que le chirurgien a un ennemi, la gangrène, et est sans pitié pour elle. La révolution extirpe la royauté dans le roi, l'aristocratie dans le noble, le despotisme dans le soldat, la superstition dans le prêtre, la barbarie dans le juge, en un mot, tout ce qui est la tyrannie, dans tout ce qui est le tyran. L'opération est effrayante, la révolution la fait

d'une main sûre. Quant à la quantité de chair saine qu'elle sacrifie, demande à Boerhave[1] ce qu'il en pense. Quelle tumeur à couper n'entraîne une perte de sang? Quel incendie à éteindre n'exige la part du feu?[2] Ces nécessités redoutables sont la condition même du succès. Un chirurgien ressemble à un boucher; un guérisseur peut faire l'effet d'un bourreau. La révolution se dévoue à son œuvre fatale. Elle mutile, mais elle sauve. Quoi! vous lui demandez grâce pour le virus! vous voulez qu'elle soit clémente pour ce qui est vénéneux! Elle n'écoute pas. Elle tient le passé, elle l'achèvera. Elle fait à la civilisation une incision profonde d'où sortira la santé du genre humain. Vous souffrez? sans doute. Combien de temps cela durera-t-il? le temps de l'opération. Ensuite vous vivrez. La révolution ampute le monde. De là cette hémorrhagie, 93.

— Le chirurgien est calme, dit Gauvain, et les hommes que je vois sont violents.

— La révolution, répliqua Cimourdain, veut pour l'aider des ouvriers farouches. Elle repousse toute main qui tremble. Elle n'a foi qu'aux inexorables. Danton, c'est le terrible, Robespierre, c'est l'inflexible, Saint-Just,[3] c'est l'irréductible, Marat, c'est l'implacable. Prends-y garde, Gauvain. Ces noms-là sont nécessaires. Ils valent pour nous des armées. Ils terrifieront l'Europe.

— Et peut-être aussi l'avenir, dit Gauvain.

Il s'arrêta et repartit:

— Du reste, mon maître, vous faites erreur, je n'accuse personne. Selon moi, le vrai point de vue de la révolution, c'est l'irresponsabilité. Personne n'est innocent, personne n'est coupable. Louis XVI, c'est un mouton jeté parmi des lions. Il veut fuir, il veut se sauver, il

cherche à se défendre; il mordrait, s'il pouvait. Mais n'est pas lion qui veut. Sa velléité passe pour crime. Ce mouton en colère montre les dents. Le traître! disent les lions. Et ils le mangent. Cela fait, ils se battent entre eux.

— Le mouton est une bête.

— Et les lions, que sont-ils?

Cette réplique fit songer Cimourdain. Il releva la tête et dit:

— Ces lions-là sont des consciences. Ces lions-là sont des idées. Ces lions-là sont des principes.

— Ils font la Terreur.[1]

— Un jour, la révolution sera la justification de la Terreur.

— Craignez que la Terreur ne soit la calomnie de la révolution.

Et Gauvain reprit:

— Liberté, Égalité, Fraternité, ce sont des dogmes de paix et d'harmonie. Pourquoi leur donner un aspect effrayant? Que voulons-nous? conquérir les peuples à la république universelle. Eh bien, ne leur faisons pas peur. A quoi bon l'intimidation? Pas plus que les oiseaux, les peuples ne sont attirés par l'épouvantail. Il ne faut pas faire le mal pour faire le bien. On ne renverse pas le trône pour laisser l'échafaud debout. Mort aux rois, et vie aux nations. Abattons les couronnes, épargnons les têtes. La révolution, c'est la concorde, et non l'effroi. Les idées douces sont mal servies par les hommes inclémens. Amnistie est pour moi le plus beau mot de la langue humaine. Je ne veux verser de sang qu'en risquant le mien. Du reste, je ne sais que combattre, et je ne suis qu'un soldat. Mais si l'on ne peut pardonner,

cela ne vaut pas la peine de vaincre. Soyons pendant la bataille les ennemis de nos ennemis, et après la victoire leurs frères.

— Prends garde! répéta Cimourdain pour la troisième fois. Gauvain, tu es pour moi plus que mon fils, prends garde!

Et il ajouta, pensif:

— Dans des temps comme les nôtres, la pitié peut être une des formes de la trahison.

En entendant parler ces deux hommes, on eût cru entendre le dialogue de l'épée et de la hache.

LA TOURGUE

Cependant la mère cherchait ses petits.

Elle allait devant elle. Comment vivait-elle? Impossible de le dire. Elle ne le savait pas elle-même. Elle marcha des jours et des nuits; elle mendia, elle mangea de l'herbe, elle coucha à terre, elle dormit en plein air, dans les broussailles, sous les étoiles, quelquefois sous la pluie et la bise.

Elle rôdait de village en village, de métairie en métairie, s'informant. Elle s'arrêtait aux seuils. Sa robe était en haillons. Quelquefois on l'accueillait, quelquefois on la chassait. Quand elle ne pouvait entrer dans les maisons, elle allait dans les bois.

Elle ne connaissait pas le pays, elle ignorait tout, excepté Siscoignard et la paroisse d'Azé, elle n'avait point d'itinéraire, elle revenait sur ses pas, recommençait une route déjà parcourue, faisait du chemin inutile. Elle suivait tantôt le pavé, tantôt l'ornière d'une charrette, tantôt les sentiers dans les taillis. A cette vie au ha-

sard, elle avait usé ses misérables vêtements. Elle avait marché d'abord avec ses souliers, puis avec ses pieds nus, puis avec ses pieds sanglants.

Elle allait à travers la guerre, à travers les coups de fusil, sans rien entendre, sans rien voir, sans rien éviter, cherchant ses enfants. Tout était en révolte, il n'y avait plus de gendarmes, plus de maires, plus d'autorité. Elle n'avait affaire qu'aux passants.

Elle leur parlait. Elle demandait:

— Avez-vous vu quelque part trois petits enfants?

Les passants levaient la tête.

— Deux garçons et une fille, disait-elle.

Elle continuait:

— René-Jean, Gros-Alain, Georgette? Vous n'avez pas vu ça?

Elle poursuivait:

— L'aîné a quatre ans et demi, la petite a vingt mois.

Elle ajoutait:

— Savez-vous où ils sont? on me les a pris.

On la regardait et c'était tout.

Voyant qu'on ne la comprenait pas, elle disait:

— C'est[1] qu'ils sont à moi. Voilà pourquoi.

Les gens passaient leur chemin. Alors elle s'arrêtait et ne disait plus rien, et se déchirait le sein avec les ongles.

Un jour pourtant un paysan l'écouta. Le bonhomme se mit à réfléchir.

— Attendez donc, dit-il. Trois enfants?

— Oui.

— Deux garçons?

— Et une fille.

— C'est ça que vous cherchez?

— Oui.

— J'ai ouï parler d'un seigneur qui avait pris trois petits enfants et qui les avait avec lui.

— Où est cet homme? cria-t-elle. Où sont-ils?

Le paysan répondit:

— Allez à la Tourgue. 5

— Est-ce que c'est là que je trouverai mes enfants?

— Peut-être bien que oui.

— Vous dites? . . .

— La Tourgue.

— Qu'est-ce que c'est que la Tourgue? 10

— C'est un endroit.

— Est-ce un village? un château? une métairie?

— Je n'y suis jamais allé.

— Est-ce loin?

— Ce n'est pas près. 15

— De quel côté?

— Du côté de Fougères.

— Par où y va-t-on?

Le paysan leva sa main vers l'occident.

— Toujours devant vous en allant du côté où le soleil se couche. 20

Avant que le paysan eût baissé son bras, elle était en marche.

Le paysan lui cria:

— Mais prenez garde. On se bat par là. 25

Elle ne se retourna point pour lui répondre, et continua d'aller en avant.

* * * * * * * * * * * *

Le voyageur qui, il y a quarante ans, traversait la forêt de Fougères, faisait, sur la lisière de cette profonde futaie, une rencontre sinistre. En débouchant du hallier, il avait brusquement devant lui la Tourgue. 30

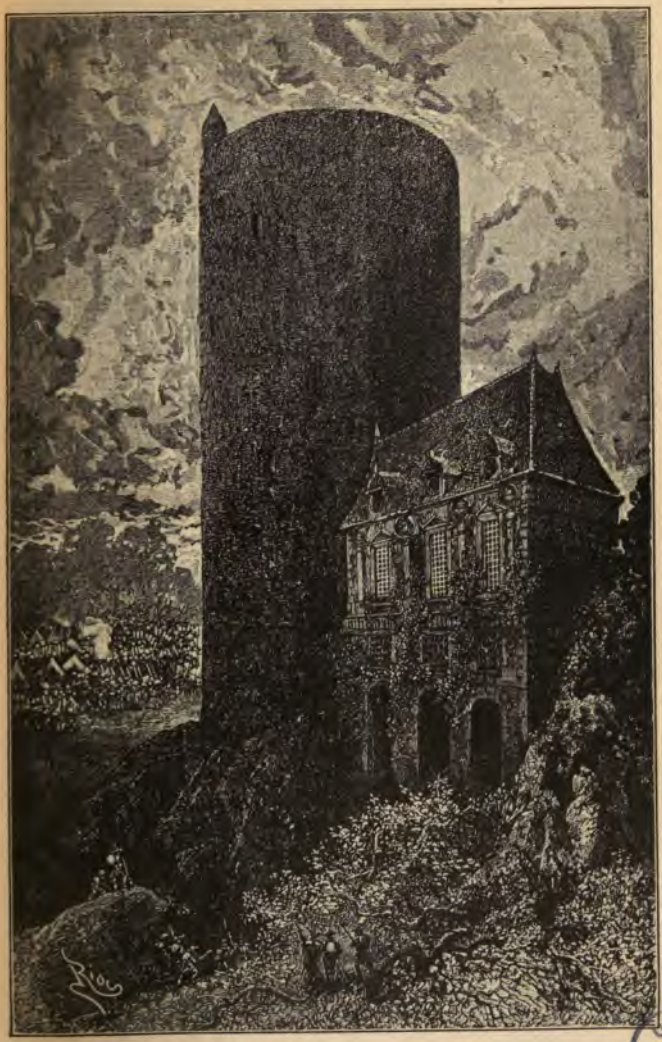
Non la Tourgue vivante, mais la Tourgue morte. La Tourgue lézardée, sabordée, balafrée, démantelée.

Ce qu'on avait sous les yeux, c'était une haute tour ronde, toute seule au coin du bois comme un malfaiteur. Cette tour, droite sur un bloc de roche à pic, avait presque l'aspect romain tant elle était correcte et solide, et tant dans cette masse robuste l'idée de la puissance était mêlée à l'idée de la chute.

On approchait, on gravissait l'escarpement, on apercevait une brèche, on se risquait à entrer, on était dedans, c'était vide. C'était quelque chose comme l'intérieur d'un clairon de pierre posé debout sur le sol. Du haut en bas, aucun diaphragme; pas de toit, pas de plafonds, pas de planchers, des arrachements de voûtes et de cheminées, des embrasures à fauconneaux; à des hauteurs diverses, des cordons[1] de corbeaux de granit et quelques poutres transversales marquant les étages; la muraille colossale, quinze pieds d'épaisseur à la base et douze au sommet; çà et là des crevasses et des trous, qui avaient été des portes, par où l'on entrevoyait des escaliers dans l'intérieur ténébreux du mur.

C'était la tradition du pays qu'aux étages supérieurs de cette tour il y avait des portes secrètes, faites d'une grosse pierre tournant sur pivot, s'ouvrant puis se refermant, et s'effaçant dans la muraille. Quand ces portes étaient closes, il était impossible de les retrouver, tant elles étaient bien mêlées aux autres pierres du mur.

La brèche par où l'on entrait dans la ruine était une trouée de mine. Cette tour avait évidemment soutenu à diverses époques, de vrais sièges en règle; elle était criblée de mitrailles. La brèche donnait entrée dans ce qui avait dû être le rez-de-chaussée. Vis-à-vis de la



LA TOURGUE

UNIV. OF MICH.

brèche, dans le mur de la tour, s'ouvrait le guichet d'une crypte taillée dans le roc et se prolongeant dans les fondations de la tour jusque sous la salle du rez-de-chaussée.

Cette crypte était l'oubliette. Tout donjon avait la sienne. Cette crypte, comme beaucoup de caves pénales des mêmes époques, avait deux étages. Le premier étage, où l'on pénétrait par le guichet, était une chambre voûtée assez vaste, de plain-pied avec la salle du rez-de-chaussée. Au-dessous de cette chambre il y en avait une autre. C'était l'oubliette véritable. On n'y entrait point par une porte, on y pénétrait par un trou. Par ce trou il venait du vent. La chambre d'en bas, creusée sous la salle du rez-de-chaussée, était plutôt un puits qu'une chambre. Elle aboutissait à de l'eau et un souffle glacial l'emplissait.

A cette tour et du côté opposé à la brèche, se rattachait un pont de pierre de trois arches peu endommagées. Le pont avait porté un corps de logis dont il restait quelques tronçons. Ce corps de logis, où étaient visibles les marques d'un incendie, n'avait plus que sa charpente noircie, sorte d'ossature à travers laquelle passait le jour, et qui se dressait auprès de la tour, comme un squelette à côté d'un fantôme.

La Tourgue, qui il y a quarante ans était une ruine et qui aujourd'hui est une ombre, était en 1793 une forteresse. C'était la vieille bastille des Gauvain, gardant à l'occident l'entrée de la forêt de Fougères, forêt qui, elle-même, est à peine un bois maintenant.

La tour était toute la forteresse; sous la tour le rocher, au pied du rocher un de ces cours d'eau que le mois de janvier change en torrents et que le mois de juin met à sec.[1]

Simplifiée à ce point, cette forteresse était, au moyen âge, à peu près imprenable. Le pont l'affaiblissait.

En face de la tour, du côté occidental, il y avait un plateau assez élevé allant aboutir aux plaines; ce plateau venait presque toucher la tour, et n'en était séparé que par un ravin très creux où coulait le cours d'eau qui est un affluent du Couesnon.[1] Le pont, trait d'union[2] entre la forteresse et le plateau, fut fait haut sur piles; et sur ces piles on construisit, comme à Chenonceaux,[3] un édifice en style Mansard,[4] plus logeable que la tour. Mais les mœurs étaient encore très rudes; les seigneurs gardèrent la coutume d'habiter les chambres du donjon pareilles à des cachots. Quant au bâtiment sur le pont, qui était une sorte de châtelet, on y pratiqua un long couloir qui servait d'entrée et qu'on appela la salle de gardes; au-dessus de cette salle des gardes, qui était une sorte d'entre-sol, on mit une bibliothèque, au-dessus de la bibliothèque un grenier. De longues fenêtres à petites vitres en verre de Bohême, des pilastres entre les fenêtres, des médaillons sculptés dans le mur; trois étages; en bas des pertuisanes et des mousquets; au milieu, des livres; en haut, des sacs d'avoine; tout cela était un peu sauvage et fort noble.

Au point de vue militaire, le pont, insistons-y, livrait presque la tour. Il l'embellissait et la désarmait; en gagnant de l'ornement elle avait perdu de la force. Le pont la mettait de plain-pied avec le plateau. Toujours inexpugnable du côté de la forêt, elle était maintenant vulnérable du côté de la plaine. Autrefois elle commandait le plateau, à présent le plateau la commandait. Un ennemi installé là serait vite maître du pont. La bibliothèque et le grenier étaient pour l'assiégeant, et contre la forte-

resse. Une bibliothèque et un grenier se ressemblent en ceci que les livres et la paille sont du combustible. Pour un assiégeant qui utilise l'incendie, brûler Homère[1] ou brûler une botte de foin, pourvu que cela brûle, c'est la même chose.

Ce pont, ajouté à la Tourgue, était donc stratégiquement une faute. Pourtant les constructeurs du pont avaient pris quelques précautions. Premièrement, ils avaient prévu l'incendie; au-dessous des trois fenêtres du côté aval, ils avaient accroché transversalement, à des crampons qu'on voyait encore il y a un demi-siècle, une forte échelle de sauvetage ayant pour longueur la hauteur des deux premiers étages du pont, hauteur qui dépassait celle de trois étages ordinaires; deuxièmement, ils avaient prévu l'assaut; ils avaient isolé le pont de la tour au moyen d'une lourde et basse porte de fer; cette porte était cintrée; on la fermait avec une grosse clef qui était dans une cachette connue du maître seul, et, une fois fermée, cette porte pouvait défier le bélier; et même le boulet.

Il fallait passer par le pont pour arriver à cette porte, et passer par cette porte pour pénétrer dans la tour. Pas d'autre entrée.

Le deuxième étage du châtelet du pont, surélevé à cause des piles, correspondait avec le deuxième étage de la tour; c'est à cette hauteur que, pour plus de sûreté, avait été placée la porte de fer.

La porte de fer s'ouvrait du côté du pont sur la bibliothèque et du côté de la tour sur une grande salle voûtée avec pilier au centre. Cette salle, on vient de le dire, était le second étage du donjon. Elle était ronde comme la tour; de longues meurtrières, donnant sur la cam-

pagne, l'éclairaient. La muraille, toute sauvage, était nue, et rien n'en cachait les pierres, d'ailleurs très systématiquement ajustées. On arrivait à cette salle par un escalier en colimaçon pratiqué dans la muraille, chose
5 toute simple, quand les murs ont quinze pieds d'épaisseur. Au moyen âge, on prenait une ville rue par rue, une rue maison par maison, une maison chambre par chambre. On assiégeait une forteresse étage par étage. La Tourgue était sous ce rapport fort savamment disposée et très re-
10 vêche et très difficile. On montait d'un étage à l'autre par un escalier en spirale d'un abord malaisé; les portes étaient de biais et n'avaient pas hauteur d'homme, et il fallait baisser la tête pour y passer; or, tête baissée c'est tête assommée; et, à chaque porte, l'assiégé attendait
15 l'assiégeant.

Il y avait au-dessous de la salle ronde à pilier deux chambres pareilles, qui étaient le premier étage et le rez-de-chaussée, et au-dessus trois; sur ces six chambres superposées la tour se fermait par un couvercle de pierre
20 qui était la plate-forme et où l'on arrivait par une étroite guérite.

Les quinze pieds d'épaisseur de muraille qu'on avait dû percer pour y placer la porte de fer, et au milieu desquels elle était scellée, l'emboîtaient dans une longue
25 voussure; de sorte que la porte, quand elle était fermée, était, tant du côté de la tour que du côté du pont, sous un porche de six ou sept pieds de profondeur; quand elle était ouverte, ces deux porches se confondaient et faisaient la voûte d'entrée.

30 Sous le porche du côté du pont s'ouvrait dans l'épaisseur du mur le guichet bas d'une vis-de-Saint-Gilles[1] qui menait au couloir du premier étage sous la bibliothèque;

c'était encore là une difficulté pour l'assiégeant. Le châtelet sur le pont n'offrait à son extrémité du côté du plateau qu'un mur à pic, et le pont était coupé là. Un pont-levis, appliqué contre une porte basse, le mettait en communication avec le plateau, et ce pont-levis, qui, à cause de la hauteur du plateau, ne s'abaissait jamais qu'en plan incliné, donnait dans le long couloir dit salle des gardes. Une fois maître de ce couloir, l'assiégeant, pour arriver à la porte de fer, était forcé d'enlever de vive force l'escalier en vis-de-Saint-Gilles qui montait au deuxième étage.

Quant à la bibliothèque, c'était une salle oblongue ayant la largeur et la longueur du pont, et une porte unique, la porte de fer. Le mur de la bibliothèque était du haut en bas, et, du plancher au plafond, revêtu d'armoires vitrées dans le beau goût[1] de menuiserie du dix-septième siècle. Six grandes fenêtres, trois de chaque côté, une au-dessus de chaque arche, éclairaient cette bibliothèque. Par ces fenêtres, du dehors et du haut du plateau, on en voyait l'intérieur.

Il y avait dans cette bibliothèque des livres quelconques.

Quant au grenier, qui avait, comme la bibliothèque, la forme oblongue du pont, c'était simplement le dessous de la charpente du toit. Cela faisait une grande halle encombrée de paille et de foin, et éclairée par six mansardes.

Ainsi une haute et large tour, à six étages percée çà et là de quelques meurtrières, ayant pour entrée et pour issue unique une porte de fer donnant sur un pont châtelet fermé par un pont-levis; derrière la tour, la forêt; devant la tour un plateau de bruyères, plus haut que le

pont, plus bas que la tour; sous le pont, entre la tour et le plateau, un ravin profond, étroit, plein de broussailles, torrent en hiver, ruisseau au printemps, fossé pierreux l'été, voilà ce que c'était que la Tour-Gauvain, dite la Tourgue.

PRÉPARATIFS

Juillet s'écoula, août vint, un souffle héroïque et féroce passait sur la France; deux spectres venaient de traverser l'horizon, Marat un couteau au flanc, Charlotte Corday[1] sans tête; tout devenait formidable. Quant à la Vendée, battue dans la grande stratégie elle se réfugiait dans la petite, plus redoutable.

Une flotte anglaise, portant, mêlés aux meilleurs officiers de la marine française, plusieurs régiments anglais, n'attendait qu'un signal du marquis de Lantenac pour débarquer. Ce débarquement pouvait redonner la victoire à la révolte royaliste.

Dans ce mois d'août la Tourgue était assiégée.

Un soir, pendant le lever des étoiles, dans le calme d'un crépuscule caniculaire, pas une feuille ne remuant dans la forêt, pas une herbe ne frissonnant dans la plaine, à travers le silence de la nuit tombante, un son de trompe se fit entendre. Ce son de trompe venait du haut de la tour.

A ce son de trompe répondit un coup de clairon qui venait d'en bas.

Au haut de la tour il y avait un homme armé; en bas, dans l'ombre, il y avait un camp.

On distinguait confusément dans l'obscurité autour de la Tour-Gauvain un fourmillement de formes noires. Ce fourmillement était un bivouac. Quelques feux com-

mençaient à s'y allumer sous les arbres de la forêt et parmi les bruyères du plateau, et piquaient çà et là de points lumineux les ténèbres, comme si la terre voulait s'étoiler en même temps que le ciel. Sombres étoiles que celles de la guerre! Le bivouac du côté du plateau se prolongeait jusqu'aux plaines et du côté de la forêt s'enfonçait dans le hallier. La Tourgue était bloquée.

L'étendue du bivouac des assiégeants indiquait une troupe nombreuse.

Le camp serrait la forteresse étroitement, et venait du côté de la Tour jusqu'au rocher et du côté du pont jusqu'au ravin.

Il y eut un deuxième bruit de trompe que suivit un deuxième coup de clairon.

Cette trompe interrogeait et ce clairon répondait.

Cette trompe, c'était la tour qui demandait au camp: peut-on vous parler? et ce clairon, c'était le camp qui répondait: oui.

Le clairon ayant répondu au deuxième appel, l'homme qui était au haut de la tour, parla, et l'on entendit ceci:

«—Hommes qui m'écoutez, je suis Gouge-le-Bruant, surnommé Brise-bleu, parce que j'ai exterminé beaucoup des vôtres, et surnommé aussi l'Imânus[1] parce que j'en tuerai encore plus que je n'en ai tué. Je vous parle au nom de monseigneur le marquis Gauvain de Lantenac, vicomte de Fontenay, prince breton, mon maître.

«Vous qui êtes ici et qui m'entendez, vous nous avez traqués dans la forêt, et vous nous cernez dans cette tour; vous avez tué ou dispersé ceux qui s'étaient joints à nous; vous avez du canon; vous êtes quatre mille cinq cents soldats qui nous attaquez; et nous, nous sommes dix-neuf hommes qui nous défendons.

« Nous avons des vivres et des munitions.

« Vous avez réussi à pratiquer une mine et à faire sauter un morceau de notre rocher et un morceau de notre mur.

5 « Cela a fait un trou au pied de la tour, et ce trou est une brèche par laquelle vous pouvez entrer, bien qu'elle ne soit pas à ciel ouvert[1] et que la tour, toujours forte et debout, fasse voûte au-dessus d'elle.

« Maintenant vous préparez l'assaut.

10 « Hommes qui êtes au bas de cette tour, écoutez.

« Nous avons en nos mains trois prisonniers, qui sont trois enfants. Ces enfants ont été adoptés par un de vos bataillons, et ils sont à vous. Nous vous offrons de vous rendre ces trois enfants.

15 « A une condition.

« C'est que nous aurons la sortie libre.

« Si vous refusez, écoutez bien, vous ne pouvez attaquer que de deux façons : par la brèche, du côté de la forêt ; ou par le pont, du côté du plateau. Le bâtiment sur le pont 20 a trois étages ; dans l'étage d'en bas, moi, l'Imânus, moi qui vous parle, j'ai fait mettre six tonnes de goudron et cent fascines de bruyères sèches ; dans l'étage d'en haut, il y a de la paille ; dans l'étage du milieu, il y a des livres et des papiers ; la porte de fer qui communique du pont 25 avec la tour est fermée, et monseigneur a la clef sur lui ; moi, j'ai fait sous la porte un trou, et par ce trou passe une mèche soufrée dont un bout est dans une des tonnes de goudron et l'autre bout à la portée de ma main, dans l'intérieur de la tour ; j'y mettrai le feu quand bon me semble- 30 ra. Si vous refusez de nous laisser sortir, les trois enfants seront placés dans le deuxième étage du pont, entre l'étage où aboutit la mèche soufrée et où est le goudron et l'étage

où est la paille, et la porte de fer sera refermée sur eux. Si vous attaquez par le pont, ce sera vous qui incendierez le bâtiment; si vous attaquez par la brèche, ce sera nous; si vous attaquez à la fois par la brèche et par le pont, le feu sera mis à la fois par vous et par nous; et, dans tous les cas, les trois enfants périront.

« A présent, acceptez ou refusez.

« Si vous acceptez, nous sortons.

« Si vous refusez; les enfants meurent.

« J'ai dit.[1] » —

L'homme qui parlait du haut de la tour se tut.

Une voix d'en bas cria:

— Nous refusons.

Cette voix était brève et sévère. Une autre voix moins dure, ferme pourtant, ajouta:

— Nous vous donnons vingt-quatre heures pour vous rendre à discrétion.

Il y eut un silence, et la même voix continua:

— Demain, à pareille heure, si vous n'êtes pas rendus, nous donnons l'assaut.

Et la première voix reprit:

— Et alors pas de quartier.

A cette voix farouche, une autre voix répondit du haut de la tour. On vit entre deux créneaux se pencher une haute silhouette dans laquelle on put, à la lueur des étoiles, reconnaître la redoutable figure du marquis de Lantenac, et cette figure, d'où un regard tombait sur l'ombre et semblait chercher quelqu'un, cria:

— Tiens,[2] c'est toi, prêtre!

— Oui, c'est moi, traître! répondit la rude voix d'en bas.

La voix implacable en effet était la voix de Cimourdain; la voix plus jeune et moins absolue était celle de Gauvain.

Le marquis de Lantenac, en reconnaissant l'abbé Cimourdain, ne s'était pas trompé.

Toute la nuit se passa de part et d'autre en préparatifs.

Sitôt le sombre pourparler qu'on vient d'entendre terminé, le premier soin de Gauvain fut d'appeler son lieutenant.

— Guéchamp, il nous faut une échelle.

— Pour escalade?

— Non, pour sauvetage.

Guéchamp réfléchit et répondit:

— Je comprends. Mais pour ce que vous voulez, il la faut très haute.

— D'au moins trois étages.

— Oui, mon commandant, c'est à peu près la hauteur.

— Et il faut dépasser cette hauteur, car il faut être sûr de réussir.

— J'y songe, mon commandant, il y a à Javené, près de Fougères, une grande charpenterie. On peut en avoir une là.

— Il n'y a pas une minute à perdre.

— Quand voulez-vous avoir l'échelle?

— Demain, à pareille heure, au plus tard.

— Je vais envoyer à Javené un exprès à franc-étrier. Il portera l'ordre de réquisition. Il y a à Javené un poste de cavalerie qui fournira l'escorte. L'échelle pourra être ici demain, avant le coucher du soleil.

— C'est bien, cela suffira, dit Gauvain, faites vite. Allez.

Dix minutes après, Guéchamp revint et dit à Gauvain:

— Mon commandant, l'exprès est parti.

Pendant qu'au dehors tout s'apprêtait pour l'attaque, au dedans tout s'apprêtait pour la résistance.

Les assiégés ne fermèrent pas la brèche.

D'ailleurs, à quoi bon? Le canon l'eût rouverte.

Ils piquèrent dans le mur une torchère de fer, y plantèrent une torche, et cela éclaira le rez-de-chaussée.

Maintenant comment s'y défendre? 5

Murer le trou était facile, mais inutile. Une retirade valait mieux. Une retirade, c'est un retranchement à angle rentrant, qui permet de faire converger les feux sur les assaillants, et qui, en laissant à l'extérieur la brèche ouverte, la bouche à l'intérieur. Les matériaux 10 ne leur manquaient pas, ils construisirent une retirade, avec fissures pour le passage des canons de fusil. L'angle de la retirade s'appuyait au pilier central; les deux ailes touchaient le mur des deux côtés. Cela fait, on disposa dans les bons endroits des fougasses. 15

Le marquis dirigeait tout. Inspirateur, ordonnateur, guide et maître, âme terrible.

On barricada les deux étages d'en bas, on fortifia les chambres, on crénela les alcôves, on contrebouta les portes avec des solives enfoncées à coups de maillet, 20 qui faisaient comme des arcs-boutants; seulement on dut laisser libre l'escalier en spirale qui communiquait à tous les étages, car il fallait pouvoir y circuler; et l'entraver pour l'assiégeant, c'eût été l'entraver pour l'assiégé. La défense des places a toujours ainsi un côté 25 faible.

Le marquis, infatigable, robuste comme un jeune homme, soulevant les poutres, portant des pierres, donnait l'exemple, mettait la main à la besogne, commandait, aidait, fraternisait, riait avec ce clan féroce,[1] 30 toujours le seigneur pourtant, haut, familier, élégant, farouche.

Il ne fallait pas lui répliquer. Il disait: *Si une moitié de vous se révoltait, je la ferais fusiller par l'autre, et je défendrais la place avec le reste.* Ces choses-là font qu'on adore un chef.

5 Pendant que le marquis s'occupait de la brèche et de la tour, l'Imânus s'occupait du pont.

L'Imânus examina l'étage d'en haut, regorgeant de foin et de paille, et l'étage d'en bas, dans lequel il fit apporter quelques pots à feu, qu'il ajouta aux tonnes de 10 goudron; il fit mettre le tas de fascines de bruyères en contact avec les tonnes de goudron, et il s'assura du bon état de la mèche soufrée dont une extrémité était dans le pont et l'autre dans la tour. Il répandit sur le plancher, sous les tonnes et sous les fascines, une mare de 15 goudron où il immergea le bout de la mèche soufrée. Cette mèche partait de la chambre ronde, passait sous la porte de fer, entrait sous la voussure, descendait l'escalier du rez-de-chaussée du pont, serpentait sur les degrés en spirale, rampait sur le plancher du couloir, et 20 allait aboutir à la mare de goudron sur le tas de fascines sèches. L'Imânus avait calculé qu'il fallait environ un quart d'heure pour que cette mèche, allumée dans l'intérieur de la tour, mît le feu à la mare de goudron sous la bibliothèque. Puis il fit placer, dans la salle de la 25 bibliothèque, entre le rez-de-chaussée où était le goudron et le grenier où était la paille, les trois berceaux où étaient René-Jean, Gros-Alain et Georgette, plongés dans un profond sommeil. On apporta les berceaux très doucement pour ne point réveiller les petits.

30 Près de chaque berceau, l'Imânus fit placer une écuelle de soupe avec une cuiller de bois. L'échelle de sauvetage décrochée de ses crampons avait été déposée sur le

plancher, contre le mur; l'Imânus fit ranger les trois berceaux bout à bout le long de l'autre mur, en regard de l'échelle. Puis, pensant que des courants d'air pouvaient être utiles, il ouvrit toutes grandes les six fenêtres de la bibliothèque. Tous ces arrangements pris, et toutes ces inspections faites, il rapporta la clef de la porte de fer au marquis de Lantenac, qui la mit dans sa poche.

Quand le soleil parut, il éclaira dans la forêt huit bataillons, le sabre au côté, la giberne au dos, la bayonnette au fusil, prêts à l'assaut; sur le plateau, une batterie de canons, avec caissons, gargousses et boîtes à mitraille; dans la forteresse, dix-neuf hommes chargeant des tromblons, des mousquets, des pistolets, et dans les trois berceaux trois enfants endormis.

LES ENFANTS

Les enfants se réveillèrent.

Ce fut d'abord la petite.

Un réveil d'enfants, c'est une ouverture de fleurs; il semble qu'un parfum sorte de ces fraîches âmes.

Georgette, celle de vingt mois, la dernière née des trois, qui tétait encore en mai, souleva sa petite tête, se dressa sur son séant, regarda ses pieds et se mit à jaser.

Un rayon du matin était sur son berceau; il eût été difficile de dire quel était le plus rose, du pied de Georgette ou de l'aurore.

Les deux autres dormaient encore; c'est plus lourd, les hommes; Georgette, gaie et calme, jasait.

René-Jean était brun, Gros-Alain était châtain, Georgette était blonde. Ces nuances de cheveux, d'accord dans l'enfance avec l'âge, peuvent changer plus tard.

René-Jean avait l'air d'un petit Hercule; il dormait sur le ventre, avec ses deux poings dans ses yeux. Gros-Alain avait les deux jambes hors de son petit lit.

Georgette jasait.

5 Ce qu'un oiseau chante, un enfant le jase. C'est le même hymne. Hymne indistinct, balbutié, profond. L'enfant a de plus que l'oiseau la sombre destinée humaine devant lui. De là la tristesse des hommes qui écoutent, mêlée à la joie du petit qui chante. Le cantique 10 le plus sublime qu'on puisse entendre sur la terre, c'est le bégaiement de l'âme humaine sur les lèvres de l'enfance. Ce chuchotement confus d'une pensée qui n'est encore qu'un instinct contient on ne sait quel appel inconscient à la justice éternelle; peut-être est-ce une protestation 15 sur le seuil avant d'entrer; protestation humble et poignante; cette ignorance souriant à l'infini compromet toute la création dans le sort qui sera fait à l'être faible et désarmé. Le malheur, s'il arrive, sera un abus de confiance.

20 Le murmure de l'enfant, c'est plus et moins que la parole; ce ne sont pas des notes, et c'est un chant; ce ne sont pas des syllabes, et c'est un langage; ce murmure a eu son commencement dans le ciel et n'aura pas sa fin sur la terre; il est d'avant la naissance, et il continue, 25 c'est une suite. Ce bégaiement se compose de ce que l'enfant disait quand il était ange et de ce qu'il dira quand il sera homme; le berceau a un Hier de même que la tombe a un Demain; ce demain et cet hier amalgament dans ce gazouillement obscur leur double inconnu; 30 et rien ne prouve Dieu, l'éternité, la responsabilité, la dualité du destin, comme cette ombre formidable dans cette âme rose.

Après Georgette, René-Jean; l'aîné, le grand, qui avait quatre ans passés, se réveilla. Il se leva debout, enjamba virilement son berceau, aperçut son écuelle, trouva cela tout simple, s'assit par terre et commença à manger sa soupe. 5

La jaserie de Georgette n'avait pas éveillé Gros-Alain, mais, au bruit de la cuiller dans l'écuelle, il se retourna en sursaut, et ouvrit les yeux. Gros-Alain était celui de trois ans. Il vit son écuelle, il n'avait que le bras à étendre, il la prit, et, sans sortir de son lit, son écuelle sur 10 ses genoux, sa cuiller au poing, il fit comme René-Jean, il se mit à manger.

Georgette ne les entendait pas, et les ondulations de sa voix semblaient moduler le bercement d'un rêve. Ses yeux grands ouverts regardaient en haut, et étaient divins; quel 15 que soit le plafond ou la voûte qu'un enfant a au-dessus de sa tête, ce qui se reflète dans ses yeux, c'est le ciel.

Quand René-Jean eut fini, il gratta avec la cuiller le fond de l'écuelle, soupira, et dit avec dignité:

— J'ai mangé ma soupe. 20

Ceci tira Georgette de sa rêverie.

— Poupoupe,[1] dit-elle.

Et voyant que René-Jean avait mangé et que Gros-Alain mangeait, elle prit l'écuelle de soupe qui était à côté d'elle, et mangea, non sans porter sa cuiller beau- 25 coup plus souvent à son oreille qu'à sa bouche.

De temps en temps elle renonçait à la civilisation et mangeait avec ses doigts.

Gros-Alain, après avoir, comme son frère, gratté le fond de l'écuelle, était allé le rejoindre et courait der- 30 rière lui.

Tout à coup on entendit au dehors, en bas, du côté

de la forêt, un bruit de clairon, sorte de fanfare haute et sévère. A ce bruit de clairon répondit du haut de la tour un son de trompe.

Cette fois, c'était le clairon qui appelait et la trompe qui donnait la réplique.

Il y eut un deuxième coup de clairon que suivit un deuxième son de trompe.

Puis, de la lisière de la forêt s'éleva une voix hautaine, mais précise, qui cria distinctement ceci:

— Brigands! sommation. Si vous n'êtes pas rendus à discrétion au coucher du soleil, nous attaquons.

Une voix, qui ressemblait à un grondement, répondit de la plate-forme de la tour:

— Attaquez.

La voix d'en bas reprit:

— Un coup de canon sera tiré, comme dernier avertissement, une demi-heure avant l'assaut.

Et la voix d'en haut répéta:

— Attaquez.

Brusquement, Georgette leva un doigt, ce qui voulait dire:

— Écoutez.

Les deux frères tournèrent la tête.

Un fracas vague et lointain s'entendait au dehors; c'était probablement le camp d'attaque qui exécutait quelque mouvement stratégique dans la forêt; des chevaux hennissaient, des tambours battaient, des caissons roulaient, des chaînes s'entre-heurtaient, des sonneries militaires s'appelaient et se répondaient, confusion de bruits farouches qui en se mêlant devenaient une sorte d'harmonie; les enfants écoutaient, charmés.

— C'est le mondieu[1] qui fait ça, dit René-Jean.

Exam

dicté

EN ROUTE

Ce soir-là, la mère, qu'on a vue cheminant presque au hasard, avait marché toute la journée. C'était, du reste, son histoire de tous les jours; aller devant elle et ne jamais s'arrêter. Car ses sommeils d'accablement dans le premier coin venu n'étaient pas plus du repos que ce qu'elle mangeait çà et là, comme les oiseaux picorent, n'était de la nourriture. Elle mangeait et dormait juste autant qu'il fallait pour ne pas tomber morte.

C'était dans une grange abandonnée qu'elle avait passé la nuit précédente; les guerres civiles font de ces masures-là; elle avait trouvé dans un champ désert quatre murs, une porte ouverte, un peu de paille sous un reste de toit, et elle s'était couchée sur cette paille et sous ce toit, sentant à travers la paille le glissement des rats et voyant à travers le toit le lever des astres. Elle avait dormi quelques heures; puis s'était réveillée au milieu de la nuit, et remise en route afin de faire le plus de chemin possible avant la grande chaleur du jour. Pour qui voyage à pied l'été, minuit est plus clément que midi.

Elle suivait de son mieux l'itinéraire sommaire que lui avait indiqué le paysan, elle allait le plus possible au couchant. Qui eût été près d'elle l'eût entendue dire sans cesse à demi-voix: — La Tourgue. — Avec les noms de ses trois enfants, elle ne savait plus guère que ce mot-là.

Tout en marchant, elle songeait. Elle pensait aux aventures qu'elle avait traversées; elle pensait à tout ce qu'elle avait souffert. Affreuse marche errante! Du reste tout lui était bien égal pourvu qu'elle retrouvât ses enfants.

Sa première rencontre, ce jour-là, avait été un village sur la route; l'aube paraissait à peine; tout était encore baigné du sombre de la nuit; pourtant quelques portes étaient déjà entre-bâillées dans la grande rue du village, et des 5 têtes curieuses sortaient des fenêtres. Les habitants avaient l'agitation d'une ruche inquiétée. Cela tenait à un bruit de roues et de ferraille qu'on avait entendu.

Sur la place, devant l'église, un groupe ahuri, les yeux en l'air, regardait quelque chose descendre par la route 10 vers le village du haut d'une colline. C'était un chariot à quatre roues traîné par cinq chevaux attelés de chaînes. Sur le chariot on distinguait un entassement qui ressemblait à un monceau de longues solives au milieu desquelles il y avait on ne sait quoi d'informe; c'était recou- 15 vert d'une grande bâche, qui avait l'air d'un linceul. Dix hommes à cheval marchaient en avant du chariot et dix autres en arrière. Ces hommes avaient des chapeaux à trois cornes et l'on voyait se dresser au-dessus de leurs épaules des pointes qui paraissaient être des sabres nus. 20 Tout ce cortège, avançant lentement, se découpait en vive noirceur sur l'horizon. Le chariot semblait noir, l'attelage semblait noir, les cavaliers semblaient noirs. Le matin blêmissait derrière.

Cela entra dans le village et se dirigea vers la place. 25 Il s'était fait un peu de jour[1] pendant la descente de ce chariot et l'on put voir distinctement le cortège, qui paraissait une marche d'ombres, car il n'en sortait pas une parole.

Les cavaliers étaient des gendarmes. Ils avaient en 30 effet le sabre nu. La bâche était noire.

La misérable mère errante entra de son côté dans le village et s'approcha de l'attroupement des paysans au

moment où arrivaient sur la place cette voiture et ces gendarmes. Dans l'attroupement, des voix chuchotaient des questions et des réponses:

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est la guillotine qui passe. 5

— D'où vient-elle?

— De Fougères.

— Où va-t-elle?

— Je ne sais pas. On dit qu'elle va à un château du côté de Parigné. 10

— A Parigné!

— Qu'elle aille où elle voudra, pourvu qu'elle ne s'arrête pas ici!

Cette grande charrette avec son chargement voilé d'une sorte de suaire, cet attelage, ces gendarmes, le 15 bruit de ces chaînes, le silence de ces hommes, l'heure crépusculaire, tout cet ensemble était spectral.

Ce groupe traversa la place et sortit du village; le village était dans un fond entre une montée et une descente; au bout d'un quart d'heure les paysans, restés là 20 comme pétrifiés, virent reparaître la lugubre procession au sommet de la colline qui était à l'occident. Les ornières cahotaient les grosses roues, les chaînes de l'attelage grelottaient[1] au vent du matin, les sabres brillaient; le soleil se levait, la route tourna, tout disparut. 25

C'était le moment où Georgette, dans la salle de la bibliothèque, se réveillait à côté de ses frères encore endormis, et disait bonjour à ses pieds roses.

La mère avait regardé cette chose obscure passer, mais n'avait pas compris ni cherché à comprendre, ayant 30 devant les yeux une autre vision, ses enfants perdus dans les ténèbres.

Elle sortit du village, elle aussi, peu après le cortège qui venait de défiler, et suivit la même route, à quelque distance en arrière de la deuxième escouade de gendarmes. Subitement le mot « guillotine » lui revint; « guillotine,» pensa-t-elle; cette sauvage, Michelle Fléchard, ne savait pas ce que c'était; mais l'instinct l'avertit; elle eut, sans pouvoir dire pourquoi, un frémissement, il lui sembla horrible de marcher derrière cela, et elle prit à gauche, quitta la route et s'engagea sous des arbres qui étaient la forêt de Fougères.

Après avoir rôdé quelque temps, elle aperçut un clocher et des toits, c'était un des villages de la lisière du bois, elle y alla. Elle avait faim.

Ce village était un de ceux où les républicains avaient établi des postes militaires.

Elle pénétra jusqu'à la place de la Mairie.

Dans ce village-là aussi il y avait émoi et anxiété. Un rassemblement se pressait devant un perron de quelques marches qui était l'entrée de la mairie. Sur ce perron on apercevait un homme escorté de soldats qui tenait à la main un grand placard déployé. Cet homme avait à sa droite un tambour et à sa gauche un afficheur portant un pot à colle et un pinceau.

L'homme au placard était un crieur public.

Au moment où Michelle Fléchard approcha, il venait de déployer le placard, et il en commençait la lecture. Il dit d'une voix haute:

— « République française. Une et indivisible.

« En exécution du décret de la Convention nationale qui met hors la loi les rebelles pris les armes à la main, et qui frappe de la peine capitale quiconque leur donne asile ou les fera évader...

«En vertu des ordres à nous donnés et des pouvoirs à nous délégués par le Comité de salut public...

—«... Vu l'article 17 de la loi du 30 avril qui donne tout pouvoir aux délégués et aux subdélégués contre les rebelles. 5

«Sont mis hors la loi...»

Il fit une pause et reprit:

—«... Les individus désignés sous les noms et surnoms qui suivent...:

«Lantenac, ci-devant marquis, brigand; l'Imânus, brigand; Grand-Francœur, brigand; Boisnouxeau, brigand; les deux frères Pique-en-bois, brigands; Houzard, brigand; Panier, brigand; Place-Nette, brigand; Guinoiseau, brigand; Chatenay, brigand; Hoisnard, brigand; Belle-Vigne, brigand; La Musette, brigand; Sabre-tout, brigand; Brin-d'Amour, brigand; Chante-en-hiver, brigand; Le Chat, brigand; Tabouze, brigand; 10 15

«Les susnommés, en quelque lieu qu'ils soient saisis, et après l'indentité constatée, seront immédiatement mis à mort. 20

«Quiconque leur donnera asile ou aidera à leur évasion sera traduit en cour martiale, et mis à mort.

Signé... Le délégué du Comité de salut public,

CIMOURDAIN.»

Un roulement de tambour annonça que le crieur n'avait pas fini. En effet il fit un signe de la main. 25

—Attention, dit-il. Voici les quatre dernières lignes de l'affiche du gouvernement. Elles sont signées du chef de la colonne d'expédition des Côtes-du-Nord, qui est le commandant Gauvain. 30

—Écoutez! dirent les voix de la foule.

Et le crieur lut:

— « Sous peine de mort... »

Tous se turent.

— « ... Défense est faite, en exécution de l'ordre ci-
5 dessus, de porter aide et secours aux dix-neuf rebelles susnommés qui sont à cette heure investis et cernés dans la Tourgue. »

— Hein? dit une voix.

C'était une voix de femme. C'était la voix de la mère.
10 Michelle Fléchard était mêlée à la foule. Elle n'avait rien écouté, mais ce qu'on n'écoute pas, on l'entend. Elle avait entendu ce mot, la Tourgue. Elle dressait la tête.

— Hein! répéta-t-elle, la Tourgue?

15 Et elle se mit en route.

L'EMBUSCADE

Cependant, ce jour-là même, avant que l'aube parût, dans l'obscurité indistincte de la forêt, il s'était passé, sur le tronçon de chemin qui va de Javené à Lécousse, ceci:

20 Tout est chemin creux dans le Bocage, et, entre toutes, la route de Javené à Parigné par Lécousse est très encaissée. De plus, tortueuse. C'est plutôt un ravin qu'un chemin. Elle est comme murée à droite et à gauche par les haies. Pas de lieu meilleur pour une embuscade.
25 Ce matin-là, une heure avant que Michelle Fléchard, sur un autre point de la forêt, arrivât dans ce premier village où elle avait eu la sépulcrale apparition de la charrette escortée de gendarmes, il y avait, dans les halliers que la route de Javené traverse au sortir du pont

sur le Couesnon, un pêle-mêle d'hommes invisibles. Les branches cachaient tout. Ces hommes étaient des paysans, tous vêtus du sayon de poil que portaient les rois de Bretagne au sixième siècle et les paysans au dix-huitième. Ces hommes étaient armés, les uns de fusils, les autres de cognées. Ceux qui avaient des cognées venaient de préparer dans une clairière une sorte de bûcher de fagots secs et de rondins auxquels on n'avait plus qu'à mettre le feu. Ceux qui avaient des fusils étaient groupés des deux côtés du chemin dans une posture d'attente. Qui eût pu voir à travers les feuilles eût aperçu partout des doigts sur des détentes et des canons de carabine braqués dans les embrasures que font les entrecroisements des branchages. Ces gens étaient à l'affût. Tous les fusils convergeaient sur la route, que le jour blanchissait.

Dans ce crépuscule des voix basses dialoguaient.

— Es-tu sûr de ça?

— Dame,[1] on le dit.

— Elle va passer?

— On dit qu'elle est dans le pays.

— Il ne faut pas qu'elle en sorte.

— Il faut la brûler.

— Nous sommes trois villages venus pour cela.

— Oui, mais l'escorte?

—On tuera l'escorte.

— Mais est-ce que c'est par cette route-ci qu'elle passe?

— On le dit.

— C'est donc qu'elle viendrait de Vitré?

— Pourquoi pas?

— Mais c'est qu'on disait qu'elle venait de Fougères.

— Qu'elle vienne de Fougères ou de Vitré, elle vient du diable.

— Oui.

— Et il faut qu'elle y retourne.

5 — Oui.

— C'est donc à Parigné qu'elle irait?

— Il paraît.

— Elle n'ira pas.

— Non.

10 — Non, non, non!

— Attention.

Il devenait utile de se taire en effet, car il commençait à faire un peu jour.

Tout à coup les hommes embusqués retinrent leur 15 respiration; on entendit un bruit de roues et de chevaux. Ils regardèrent à travers les branches et distinguèrent confusément dans le chemin creux une longue charrette, une escorte à cheval, quelque chose sur la charrette; cela venait à eux.

20 — La voilà! dit celui qui paraissait le chef.

— Oui, dit un des guetteurs, avec l'escorte.

— Combien d'hommes d'escorte?

— Douze.

— On disait qu'ils étaient vingt.

25 — Douze ou vingt, tuons tout.

— Attendons qu'ils soient en pleine portée.

Peu après, à un tournant du chemin, la charrette et l'escorte apparurent.

— Vive le roi! cria le chef paysan.

30 Cent coups de fusil partirent à la fois.

Quand la fumée se dissipa, l'escorte aussi était dissipée. Sept cavaliers étaient tombés, cinq s'étaient enfuis. Les paysans coururent à la charrette.

— Tiens, s'écria le chef, ce n'est pas la guillotine. C'est une échelle.

La charrette avait en effet pour tout chargement une longue échelle.

Les deux chevaux s'étaient abattus, blessés; le charretier avait été tué, mais pas exprès.

— C'est égal, dit le chef, une échelle escortée est suspecte. Cela allait du côté de Parigné. C'était pour l'escalade de la Tourgue, bien sûr.

— Brûlons l'échelle, crièrent les paysans.

Et ils brûlèrent l'échelle.

Quant à la funèbre charrette qu'ils attendaient, elle suivait une autre route et elle était déjà à deux lieues plus loin, dans ce village où Michelle Fléchard la vit passer au soleil levant.

* * * * * * * * * * * *

Michelle Fléchard marchait toujours.

Par instants, elle s'asseyait, et elle se relevait, et elle s'asseyait encore. Elle avait cette fatigue lugubre qu'on a d'abord dans les muscles, puis qui passe dans les os; fatigue d'esclave. Elle était esclave en effet. Esclave de ses enfants perdus. Elle regarda autour d'elle, elle vit une claire-voie dans les branches, elle se dirigea de ce côté-là, et brusquement se trouva hors du bois.

Elle avait devant elle un vallon étroit comme une tranchée, au fond duquel coulait dans les pierres un clair filet d'eau. Elle s'aperçut alors qu'elle avait une soif ardente. Elle alla à cette eau, s'agenouilla, et but.

Elle profita de ce qu'elle était à genoux pour faire sa prière.

En se relevant, elle chercha à s'orienter.

Elle enjamba le ruisseau.

Au delà du petit vallon se prolongeait à perte de vue un vaste plateau couvert de broussailles courtes, qui, à partir du ruisseau, montait en plan incliné et emplissait tout l'horizon. La forêt était une solitude, ce plateau était un désert. Dans la forêt, derrière chaque buisson on pouvait rencontrer quelqu'un; sur le plateau, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on ne voyait rien. Quelques oiseaux qui avaient l'air de fuir volaient dans les bruyères.

Tout à coup elle vit sortir de l'extrême horizon une haute tour. Cette tour était seule dans ce sauvage paysage; un rayon du soleil couchant l'empourprait. Elle était à plus d'une lieue de distance. Derrière cette tour se perdait dans la brume une grande verdure diffuse qui était la forêt de Fougères.

Michelle Fléchard était arrivée sur le sommet du plateau; elle n'avait plus devant elle que de la plaine.

Elle marcha vers la tour.

L'ASSAUT

Le moment était venu.

L'inexorable tenait l'impitoyable.

Cimourdain avait Lantenac dans la main.

Le vieux royaliste rebelle était pris au gîte; évidemment il ne pouvait échapper; et Cimourdain entendait que le marquis fût décapité chez lui, sur place, sur ses terres, et en quelque sorte[1] dans sa maison, afin que la demeure féodale vit tomber la tête de l'homme féodal, et que l'exemple fût mémorable.

C'est pourquoi il avait envoyé chercher à Fougères la guillotine. On vient de la voir en route.

Tuer Lantenac, c'était tuer la Vendée: tuer la Ven-

dée, c'était sauver la France. Cimourdain n'hésitait pas. Cet homme était à l'aise[1] dans la férocité du devoir.

Les assiégés s'étaient vantés. Ils avaient très peu de munitions. Leur situation, insistons-y, était plus critique encore que les assiégeants ne le supposaient. S'ils avaient eu assez de poudre, ils auraient fait sauter la Tourgue, eux et l'ennemi dedans; c'était leur rêve; mais toutes leurs réserves étaient épuisées. A peine avaient-ils trente coups à tirer par homme. Ils avaient beaucoup de fusils, d'espingoles et de pistolets, et peu de cartouches. Ils avaient chargé toutes les armes afin de pouvoir faire un feu continu; mais combien de temps durerait ce feu? Il fallait à la fois le nourrir et le ménager. Là était la difficulté. Heureusement — bonheur sinistre — la lutte serait surtout d'homme à homme, et à l'arme blanche;[2] au sabre et au poignard. On se colleterait plus qu'on ne se fusillerait. On se hacherait; c'était là leur espérance.

L'intérieur de la tour semblait inexpugnable. Dans la salle basse où aboutissait le trou de la brèche, était la retirade, cette barricade savamment construite par Lantenac, qui obstruait l'entrée. En arrière de la retirade, une longue table était couverte d'armes chargées.

Au-dessus de la salle basse était la chambre ronde du premier étage à laquelle on n'arrivait que par une vis-de-Saint-Gilles très étroite; cette chambre, meublée, comme la salle basse, d'une table couverte d'armes toutes prêtes et sur lesquelles on n'avait qu'à mettre la main, était éclairée par une grande meurtrière; au-dessus de cette chambre, l'escalier en spirale menait à la chambre ronde du second étage où était la porte de fer donnant sur le pont-châtelet.

Cette chambre ronde du second étage était éclairée par des meurtrières; pourtant une torche y brûlait. Cette torche, plantée dans une torchère de fer pareille à celle de la salle basse, avait été allumée par l'Imânus qui avait placé tout à côté l'extrémité de la mèche soufrée. Soins horribles.

L'Imânus du haut de la tour, surveillait l'approche des assiégeants. Lantenac avait commandé de ne pas tirer et de les laisser arriver. Il avait dit:

— Ils sont quatre mille cinq cents. Tuer dehors est inutile. Ne tuez que dedans. Dedans, l'égalité se refait.

Et il avait ajouté en riant: — Égalité, Fraternité.

Il était convenu que lorsque l'ennemi commencerait son mouvement, l'Imânus, avec sa trompe, avertirait.

Tous, en silence, postés derrière la retirade, ou sur les marches des escaliers, attendaient, une main sur leur mousquet, l'autre sur leur rosaire.

La situation se précisait, et était ceci:

Pour les assaillants, une brèche à gravir, une barricade à forcer, trois salles superposées à prendre de haute lutte l'une après l'autre, deux escaliers tournants à emporter marche par marche, sous une nuée de mitraille; pour les assiégés, mourir.

Gauvain de son côté mettait en ordre l'attaque.

Le soleil venait de se coucher.

Une tour en rase campagne ressemble à un navire en pleine mer. Elle doit être attaquée de la même façon. C'est plutôt un abordage qu'un assaut. Pas de canon. Rien d'inutile. A quoi bon canonner des murs de quinze pieds d'épaisseur? Un trou dans le sabord, les uns qui le forcent, les autres qui le barrent, des haches, des

couteaux, des pistolets, les poings et les dents. Telle est l'aventure.

Gauvain sentait qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'enlever la Tourgue. Une attaque où l'on se voit le blanc des yeux,[1] rien de plus meurtrier. 5

Il songeait profondément.

Cependant, à quelques pas de lui, son lieutenant, Guéchamp, une longue-vue à la main, examinait l'horizon du côté de Parigné. Tout à coup Guéchamp s'écria: 10

— Ah! enfin!

Cette exclamation tira Gauvain de sa rêverie.

— Qu'y a-t-il, Guéchamp?

— Mon commandant, il y a que voici l'échelle.

— L'échelle de sauvetage? 15

— Oui.

— Comment! nous ne l'avions pas encore.

— Non, commandant. Et j'étais inquiet. L'exprès que j'avais envoyé à Javené était revenu.

— Je le sais. 20

— Il avait annoncé qu'il avait trouvé à la charpenterie de Javené l'échelle de la dimension voulue, qu'il l'avait réquisitionnée, qu'il avait fait mettre l'échelle sur une charrette, qu'il avait requis une escorte de douze cavaliers, et qu'il avait vu partir pour Parigné la charrette, 25 l'escorte et l'échelle. Sur quoi il était revenu à franc étrier.

— Et nous avait fait ce rapport. Et il avait ajouté que la charrette, étant bien attelée et partie vers deux heures du matin, serait ici avant le coucher du soleil. 30 Je sais tout cela. Eh bien?

— Eh bien, mon commandant, le soleil vient de se

coucher et la charrette qui apporte l'échelle n'est pas encore arrivée.

— Est-ce possible? Mais il faut pourtant que nous attaquions. L'heure est venue. Si nous tardions, les assiégés croiraient que nous reculons.

— Commandant, on peut attaquer.

— Mais l'échelle de sauvetage est nécessaire.

— Sans doute.

— Mais nous ne l'avons pas.

— Nous l'avons.

— Comment?

— C'est ce qui m'a fait dire: Ah! enfin! La charrette n'arrivait pas; j'ai pris ma longue-vue, et j'ai examiné la route de Parigné à la Tourgue, et, mon commandant, je suis content. La charrette est là-bas avec l'escorte; elle descend une côte. Vous pouvez la voir.

Gauvain prit la longue-vue et regarda.

— En effet. La voici. Il ne fait plus assez de jour pour tout distinguer. Mais on voit l'escorte, c'est bien cela. Seulement l'escorte me paraît plus nombreuse que vous ne le disiez, Guéchamp.

— Et à moi aussi.

— Ils sont environ à un quart de lieue.

— Mon commandant, l'échelle de sauvetage sera ici dans un quart d'heure.

— On peut attaquer.

C'était bien une charrette en effet, mais ce n'était pas celle qu'ils croyaient.

Gauvain, en se retournant, vit derrière lui le sergent Radoub, droit, les yeux baissés, dans l'attitude du salut militaire.

— Qu'est-ce, sergent Radoub?

— Citoyen commandant, nous, les hommes du bataillon du Bonnet-Rouge, nous avons une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— De nous faire tuer. 5

— Ah ! dit Gauvain.

— Voulez-vous avoir cette bonté ? Voyez-vous, mon commandant, dans cette tour, il y a des mômes. Nous avons là nos enfants, les enfants du bataillon, nos trois enfants, nous ne voulons pas qu'il leur arrive malheur. 10 Entendez-vous ça, autorité ? Nous ne le voulons pas. Tantôt, j'ai profité de ce qu'on ne se battait pas, et je suis monté sur le plateau, et je les ai regardés par une fenêtre ; oui, ils sont vraiment là, on peut les voir du bord du ravin, et je les ai vus et je leur ai fait peur, à ces 15 amours. Et voici ce que dit le bataillon : nous voulons que les mômes soient sauvés ou être tous tués. Et maintenant, salut et respect.

Gauvain tendit la main à Radoub, et dit :

— Vous êtes des braves. Vous serez de la colonne 20 d'attaque. Je vous partage en deux. Je mets six de vous à l'avant-garde, afin qu'on avance, et j'en mets six à l'arrière-garde, afin qu'on ne recule pas.

— Est-ce toujours moi qui commande les douze ?

— Certes. 25

— Alors, mon commandant, merci. Car je suis de l'avant-garde.

Radoub fit le salut militaire et regagna le rang.

Gauvain tira sa montre, dit quelques mots à l'oreille de Guéchamp, et la colonne d'attaque commença à se 30 former.

Cependant Cimourdain, qui n'avait pas encore gagné

son poste du plateau, et qui était à côté de Gauvain, s'approcha d'un clairon.

— Sonne à la trompe, lui dit-il.

Le clairon sonna, la trompe répondit.

5 Un son de clairon et un son de trompe s'échangèrent encore.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Gauvain à Guéchamp. Que veut Cimourdain?

Cimourdain s'était avancé vers la tour, un mouchoir 10 blanc à la main.

Il éleva la voix.

— Deux hommes sont de trop, Lantenac pour nous, moi pour vous. Voici ce que je vous offre, et vous aurez tous la vie sauve: donnez-nous Lantenac et prenez-15 moi. Lantenac sera guillotiné, et vous ferez de moi ce que vous voudrez.

L'Imânus jeta sa voix par-dessus Cimourdain, et cria:

— Hommes qui nous attaquez, nous vous avons dit 20 nos propositions, elles sont faites, et nous n'avons rien à y changer. Acceptez-les, sinon, malheur! Consentez-vous? Nous vous rendrons les trois enfants qui sont là, et vous nous donnerez la sortie libre et la vie sauve, à tous.

25 — A tous, oui, répondit Cimourdain, excepté un.

— Lequel?

— Lantenac.

— Monseigneur! livrer monseigneur! Jamais.

— Il nous faut Lantenac.

30 — Jamais.

— Nous ne pouvons traiter qu'à cette condition.

— Alors commencez.

Le silence se fit.

L'Imânus, après avoir sonné avec sa trompe le coup de signal, redescendit; le marquis mit l'épée à la main; les dix-neuf assiégés se groupèrent en silence dans la salle basse, en arrière de la retirade et se mirent à genoux; ils entendaient le pas mesuré de la colonne d'attaque qui avançait vers la tour dans l'obscurité; ce bruit se rapprochait; tout à coup ils le sentirent tout près d'eux, à la bouche même de la brèche. Alors tous, agenouillés, épaulèrent à travers les fentes de la retirade leurs fusils et leurs espingoles, et l'un d'eux, Grand-Francœur, qui était le prêtre Turmeau, se leva, et, un sabre nu dans la main droite, un crucifix dans la main gauche, dit d'une voix grave:

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

Tous firent feu à la fois, et la lutte s'engagea.

Cela fut en effet épouvantable.

Ce corps à corps dépassa tout ce qu'on avait pu rêver.

Le lieu d'attaque était horrible; c'était une de ces brèches qu'on appelle en langue du métier *brèche sous voûte*, c'est à dire, on se le rappelle, une crevasse traversant le mur de part en part et non une fracture évasée à ciel ouvert.

Les assaillants avaient devant eux ce porche noir, bouche de gouffre ayant pour mâchoires, en bas et en haut, toutes les pierres de la muraille déchiquetée; une gueule de requin n'a pas plus de dents que cet arrachement effroyable. Il fallait entrer dans ce trou, et en sortir.

Dedans éclatait la mitraille, dehors se dressait la retirade. Dehors, c'est à dire dans la salle basse du rez-de-chaussée.

Il est affreux de s'entretuer avec un plafond sur la tête. Au moment où le premier flot des assiégeants entra, toute la retirade se couvrit d'éclairs, et ce fut quelque chose comme la foudre éclatant sous terre. Le tonnerre assaillant répliqua au tonnerre embusqué. Les détonations se ripostèrent; le cri de Gauvain s'éleva: Fonçons![1] Puis le cri de Lantenac: Faites ferme[2] contre l'ennemi! Puis des cliquetis, sabres contre sabres, et, coup sur coup, d'effroyables décharges tuant tout. La torche accrochée au mur éclairait vaguement toute cette épouvante. Impossible de rien distinguer; on était dans une noirceur rougeâtre; qui entrait là était subitement sourd et aveugle, sourd du bruit, aveugle de la fumée. Les hommes mis hors de combat gisaient parmi les décombres. Un ruisseau de sang sortait de la tour par la brèche, et se répandait dans l'ombre. Cette flaque sombre fumait dehors dans l'herbe.

On eût dit que c'était la tour elle-même qui saignait et que la géante était blessée.

Gauvain, qui avait des imprudences de jeune chef, était dans la salle basse au plus fort de la mêlée, avec toute la mitraille autour de lui. Ajoutons qu'il avait la confiance de l'homme qui n'a jamais été blessé.

Comme il se retournait pour donner un ordre, une lueur de mousqueterie éclaira un visage tout près de lui.

— Cimourdain! s'écria-t-il, qu'est-ce que vous venez faire ici?

C'était Cimourdain en effet. Cimourdain répondit:

— Je viens être près de toi.

— Mais vous allez vous faire tuer!

— Hé bien,[3] toi, qu'est-ce que tu fais donc.

— Mais je suis nécessaire ici. Vous pas.

— Puisque tu y es, il faut que j'y sois.

— Non, mon maître.

— Si, mon enfant!

Et Cimourdain resta près de Gauvain.

Les morts s'entassaient sur les pavés de la salle basse.

Bien que la retirade ne fût pas forcée encore, le nombre évidemment devait finir par vaincre. Les assaillants étaient à découvert et les assaillis étaient à l'abri; dix assiégeants tombaient contre un assiégé, mais les assiégeants se renouvelaient. Les assiégeants croissaient et les assiégés décroissaient.

Dans une intermittence, entre deux décharges, Cimourdain éleva la voix:

— Assiégés! cria-t-il. Pourquoi faire couler le sang plus longtemps? Vous êtes pris. Rendez-vous. Songez que nous sommes quatre mille cinq cents contre dix-neuf, c'est à dire plus de deux cents contre un. Rendez-vous.

— Cessons ce marivaudage,[1] répondit le marquis de Lantenac.

Et vingt balles ripostèrent à Cimourdain.

La retirade ne montait pas jusqu'à la voûte; ce qui permettait aux assiégés de tirer par-dessus, mais cela permettait aux assiégeants de l'escalader.

— L'assaut à la retirade! cria Gauvain. Y a-t-il quelqu'un de bonne volonté pour escalader la retirade?

— Moi, dit le sergent Radoub.

Ici les assaillants eurent une stupeur. Radoub était entré par le trou de la brèche, à la tête de la colonne d'attaque, lui sixième, et, sur ces six hommes du bataillon parisien, quatre étaient déjà tombés. Aprés qu'il eut jeté ce cri! Moi! on le vit, non avancer, mais reculer, et baissé, courbé, rampant presque entre les jambes

des combattants, regagner l'ouverture de la brèche et sortir. Était-ce une fuite? Un tel homme fuir? Qu'est-ce que cela voulait dire?

Arrivé hors de la brèche, Radoub, encore aveuglé par
5 la fumée, se frotta les yeux comme pour en ôter l'horreur et la nuit, et, à la lueur des étoiles, regarda la muraille de la tour. Il fit ce signe de tête satisfait qui veut dire: Je ne m'étais pas trompé.

Radoub avait remarqué que la lézarde profonde de
10 l'explosion de la mine montait au-dessus de la brèche jusqu'à cette meurtrière du premier étage dont un boulet avait enfoncé et disloqué l'armature de fer. Le réseau des barreaux rompus pendait à demi arraché, et un homme pouvait passer.

15 Un homme pouvait passer, mais un homme pouvait-il monter? Par la lézarde, oui, à la condition d'être un chat.

Radoub posa à terre son mousqueton, ôta sa bufflettterie, quitta son habit et sa veste, et ne garda que ses deux
20 pistolets qu'il mit dans la ceinture de son pantalon et son sabre nu qu'il prit entre ses dents. La crosse des deux pistolets passait au-dessus de sa ceinture.

Ainsi allégé de l'inutile, et suivi des yeux dans l'obscurité par tous ceux de la colonne d'attaque qui n'étaient
25 pas encore entrés dans la brèche, il se mit à gravir les pierres de la lézarde du mur comme les marches d'un escalier. N'avoir pas de souliers lui fut utile; rien ne grimpe comme un pied nu; il crispait ses orteils dans les trous des pierres. Il se hissait avec ses poings et s'af-
30 fermissait avec ses genoux. La montée était rude. C'était quelque chose comme une ascension le long des dents d'une scie. Heureusement, pensait-il qu'il n'y a

personne dans la chambre du premier étage, car on ne me laisserait pas escalader ainsi.

Il n'avait pas moins de quarante pieds à gravir de cette façon. A mesure qu'il montait, un peu gêné par les pommeaux saillants de ses pistolets, la lézarde allait se rétrécissant, et l'ascension devenait de plus en plus difficile. Le risque de la chute augmentait en même temps que la profondeur du précipice.

Enfin il parvint au rebord de la meurtrière; il écarta le grillage tordu et descellé, il avait largement de quoi passer; il se souleva d'un effort puissant, appuya son genou sur la corniche du rebord, saisit d'une main un tronçon du barreau à droite, de l'autre main un tronçon à gauche, et se dressa devant l'embrasure de la meurtrière, le sabre aux dents, suspendu par ses deux poings sur l'abîme.

Il n'avait plus qu'une enjambée à faire pour sauter dans la salle du premier étage.

Et il y sauta.

— On n'y voit goutte, grommela-t-il.

Il écouta. Le bruit dans la salle basse était effrayant. Le combat était plus forcené que jamais.

Il avança dans la salle, tâchant de voir et de s'orienter. Tout à coup dans la pénombre, derrière le pilier du milieu, il aperçut une longue table, et sur cette table quelque chose qui brillait vaguement. Il tâta. C'étaient des tromblons, des pistolets, des carabines, une rangée d'armes à feu disposée en ordre et semblant n'attendre que des mains pour les saisir; c'était la réserve de combat préparée par les assiégés pour la deuxième phase de l'assaut : tout un arsenal.

— Un buffet![1] s'écria Radoub.

Et il se jeta dessus, ébloui.

Alors il devint formidable.

La porte de l'escalier communiquant aux étages d'en haut et d'en bas était visible, toute grande ouverte, à côté de la table chargée d'armes. Radoub laissa tomber son sabre, prit dans ses deux mains deux pistolets à deux coups et les déchargea à la fois au hasard sous la porte dans la spirale de l'escalier, puis il saisit une espingole et la déchargea, puis il empoigna un tromblon chargé de chevrotines et le déchargea. Le tromblon vomissant quinze balles, sembla un coup de mitraille. Alors Radoub, reprenant haleine, cria d'une voix tonnante dans l'escalier: Vive Paris!

Et, s'emparant d'un deuxième tromblon plus gros que le premier, il le braqua sous la voûte tortueuse de la vis-de-Saint-Gilles, et attendit.

Le désarroi dans la salle basse fut indescriptible. Ces étonnements imprévus désagrègent la résistance.

Deux des balles de la triple décharge de Radoub avaient porté.

— Ils sont en haut! cria le marquis.

Ce cri détermina l'abandon de la retirade, une volée d'oiseaux n'est pas plus vite en déroute, et ce fut à qui se précipiterait dans l'escalier. Le marquis encourageait cette fuite.

— Faites vite, disait-il. Le courage est d'échapper. Montons tous au deuxième étage. Là nous recommencerons.

Il quitta la retirade le dernier.

Cette bravoure le sauva.

Radoub, embusqué en haut du premier étage de l'escalier le doigt sur la détente du tromblon, guettait la

déroute. Les premiers qui apparurent au tournant de la spirale reçurent la décharge en pleine face, et tombèrent foudroyés. Si le marquis en eût été, il était mort. Avant que Radoub eût eu le temps de saisir une nouvelle arme, les autres passèrent, le marquis après tous, et plus lent que les autres. Ils croyaient la chambre du premier pleine d'assiégeants, ils ne s'y arrêtèrent pas, et gagnèrent la salle du second étage, la chambre des miroirs. C'est là qu'était la porte de fer, c'est là qu'était la mèche soufrée, c'est là qu'il fallait capituler ou mourir.

Gauvain, aussi surpris qu'eux-mêmes des détonations de l'escalier et ne s'expliquant pas le secours qui lui arrivait, en avait profité sans chercher à comprendre, avait sauté, lui et les siens, par-dessus la retirade, et avait poussé les assiégés l'épée aux reins jusqu'au premier étage.

Là il trouva Radoub.

Radoub commença par le salut militaire et dit:

— Une minute, mon commandant. C'est moi qui ai fait ça. Je me suis souvenu de Dol. J'ai fait comme vous. J'ai pris l'ennemi entre deux feux.

— Bon élève, dit Gauvain en souriant.

Quand on est un certain temps dans l'obscurité, les yeux finissent par se faire à l'ombre comme ceux des oiseaux de nuit; Gauvain s'aperçut que Radoub était tout en sang.

— Mais tu es blessé, camarade!

— Ne faites pas attention, mon commandant. Qu'est-ce que c'est que ça, une oreille de plus ou de moins? J'ai aussi un coup de sabre, je m'en fiche.[1] Quand on casse un carreau, on s'y coupe toujours un peu. D'ailleurs il n'y a pas que de mon sang.

On fit une sorte de halte dans la salle du premier étage, conquise par Radoub. On apporta une lanterne. Cimourdain rejoignit Gauvain. Ils délibérèrent. Il y avait lieu à réfléchir, en effet. Les assiégeants n'étaient pas dans le secret des assiégés; ils ignoraient leur pénurie de munitions; ils ne savaient pas que les défenseurs de la place étaient à court de poudre; le deuxième étage était le dernier poste de résistance; les assiégeants pouvaient croire l'escalier miné.

Ce qui était certain, c'est que l'ennemi ne pouvait échapper. Ceux qui n'étaient pas morts étaient là comme sous clef. Lantenac était dans la souricière.

Avec cette certitude, on pouvait se donner un peu le temps de chercher le meilleur dénoûment possible. On avait déjà bien des morts. Il fallait tâcher de ne pas perdre trop de monde dans ce dernier assaut.

Le risque de cette suprême attaque serait grand. Il y aurait probablement un rude premier coup de feu[1] à essuyer.

Le combat était interrompu. Les assiégeants, maîtres du rez-de-chaussée et du premier étage, attendaient pour continuer, le commandement du chef. Gauvain et Cimourdain tenaient conseil. Radoub assistait en silence à leur délibération.

Il hasarda un nouveau salut militaire, timide.

— Mon commandant?

— Qu'est-ce, Radoub?

— Ai-je droit à une petite récompense?

— Certes. Demande ce que tu voudras.

— Je demande à monter le premier.

On ne pouvait le lui refuser. D'ailleurs il l'eût fait sans permission.

Pendant qu'on délibérait au premier étage, on se barricadait au second. Le succès est une fureur, la défaite est une rage. Les deux étages allaient se heurter éperdument. Toucher à la victoire, c'est une ivresse. En bas il y avait l'espérance, qui serait la plus grande des forces humaines si le désespoir n'existait pas.

Le désespoir était en haut.

Un désespoir calme, froid, sinistre.

En arrivant à cette salle de refuge, au delà de laquelle il n'y avait rien pour eux, le premier soin des assiégés fut de barrer l'entrée. Fermer la porte était inutile, encombrer l'escalier valait mieux. En pareil cas, un obstacle à travers lequel on peut voir et combattre vaut mieux qu'une porte fermée.

La torche plantée dans la torchère du mur par l'Imânus près de la mèche soufrée les éclairait.

Il y avait dans cette salle du second un de ces gros et lourds coffres de chêne où l'on serrait les vêtements et le linge avant l'invention des meubles à tiroirs.

Ils traînèrent ce coffre et le dressèrent debout sous la porte de l'escalier. Il s'y emboîtait solidement et bouchait l'entrée. Il ne laissait d'ouvert, près de la voûte, qu'un espace étroit, pouvant laisser passer un homme, excellent pour tuer les assaillants un à un. Il était douteux qu'on s'y risquât.

L'entrée obstruée leur donnait un répit.

Ils se comptèrent.

Les dix-neuf n'étaient plus que sept, dont l'Imânus. Excepté l'Imânus et le marquis, tous étaient blessés.

Ils n'avaient plus de munitions. Les gibernes étaient épuisées. Ils comptèrent les cartouches. Combien à eux sept, avaient ils de coups à tirer? Quatre.

On était arrivé à ce moment où il n'y a plus qu'à tomber.

Cependant l'attaque venait de recommencer; mais lente et d'autant plus sûre. On entendait les coups de crosse des assiégeants sondant l'escalier marche à marche.

Nul moyen de fuir. Par la bibliothèque? Il y avait là sur le plateau six canons braqués, mèche allumée. Par les chambres d'en haut? A quoi bon? elles aboutissaient à la plate-forme. Là on trouvait la ressource de se jeter du haut en bas de la tour.

Les sept survivants de cette bande épique se voyaient inexorablement enfermés et saisis par cette épaisse muraille qui les protégeait et qui les livrait. Ils n'étaient pas encore pris; mais ils étaient déjà prisonniers.

Cependant le coffre, battu comme par des marteaux, sonnait lugubrement.

En ce moment, une voix vive et forte, éclatant brusquement derrière eux, cria:

— Je vous l'avais bien dit, monseigneur!

Toutes les têtes se retournèrent stupéfaites.

Un trou venait de s'ouvrir dans le mur.

Une pierre, parfaitement rejointoyée avec les autres, mais non cimentée, et ayant un piton[1] en haut et un piton en bas, venait de pivoter sur elle-même à la façon des tourniquets et en tournant avait ouvert la muraille. La pierre ayant évolué sur son axe, l'ouverture était double et offrait deux passages, l'un à droite, l'autre à gauche, étroits, mais suffisants pour laisser passer un homme. Au delà de cette porte inattendue on apercevait les premières marches d'un escalier en spirale. Une face d'homme apparaissait à l'ouverture.

Le marquis reconnut Halmalo.

— C'est toi, Halmalo?

— Moi, monseigneur. Vous voyez bien que les pierres qui tournent, cela existe, et qu'on peut sortir d'ici. J'arrive à temps, mais faites vite. Dans dix minutes, vous serez en pleine forêt.

— Sauvez-vous, monseigneur, crièrent toutes les voix.

— Vous tous d'abord, dit le marquis, moi, le dernier.

Et le marquis reprit d'une voix sévère:

— Pas de combat de générosité. Nous n'avons pas le temps d'être magnanimes. Vous êtes blessés. Je vous ordonne de vivre et de fuir. Vite, et profitez de cette issue. Merci, Halmalo.

Cependant Halmalo, en pesant sur la pierre tournante, venait de s'apercevoir qu'elle ne bougeait plus. L'ouverture ne pouvait plus se clore.

— Monseigneur, dit-il, dépêchons-nous, la pierre résiste à présent. J'ai pu ouvrir le passage, mais je ne pourrai le fermer.

La pierre, en effet, après une longue désuétude, était comme ankylosée dans sa charnière. Impossible désormais de lui imprimer un mouvement.

— Monseigneur, reprit Halmalo, j'espérais refermer le passage et que les bleus, quand ils entreraient, ne trouveraient plus personne, et n'y comprendraient rien, et vous croiraient en allés en fumée. Mais voilà la pierre qui ne veut pas. L'ennemi verra la sortie ouverte et pourra poursuivre. Au moins ne perdons pas une minute. Vite, tous dans l'escalier.

L'Imânus posa la main sur l'épaule de Halmalo.

— Camarade, combien de temps faut-il pour qu'on sorte par cette passe et qu'on soit en sûreté dans la forêt?

— Personne n'est blessé grièvement? demanda Halmalo.

Ils répondirent: — Personne.

— En ce cas, un quart d'heure suffit.

— Ainsi, repartit l'Imânus, si l'ennemi n'entrait ici que dans un quart d'heure? . . .

— Il pourrait nous poursuivre, il ne nous atteindrait pas.

— Mais, dit le marquis, ils seront ici dans cinq minutes, ce vieux coffre n'est pas pour les gêner longtemps. Quelques coups de crosse en viendront à bout. Un quart d'heure! qui est-ce qui les arrêtera un quart d'heure?

— Moi, dit l'Imânus.

— Toi, Gouge-le-Bruant?

— Moi, monseigneur. Écoutez. Sur six, vous êtes cinq blessés. Moi, je n'ai pas une égratignure.

— Ni moi, dit le marquis.

— Vous êtes le chef, monseigneur. Je suis le soldat. Le chef et le soldat, c'est deux.[1]

— Je le sais, nous avons chacun un devoir différent.

— Non, monseigneur, nous avons, vous et moi, le même devoir, qui est de vous sauver.

L'Imânus se tourna vers ses camarades.

— Camarades, il s'agit de tenir en échec l'ennemi et de retarder la poursuite le plus possible. Écoutez. J'ai toute ma force, je n'ai pas perdu une goutte de sang; n'étant pas blessé je durerai plus longtemps qu'un autre. Partez tous, laissez-moi vos armes. J'en ferai bon usage. Je me charge d'arrêter l'ennemi une bonne demi-heure. Combien y a-t-il de pistolets chargés!

— Quatre.

— Mettez-les à terre.

On fit ce qu'il voulait.

— C'est bien. Je reste. Ils trouveront à qui parler Maintenant, vite, allez-vous-en.

Les situations à pic suppriment les remercîments. A peine prit-on le temps de lui serrer la main.

— A bientôt, lui dit le marquis.

— Non, monseigneur. J'espère que non. Pas à bientôt; car je vais mourir.

Tous s'engagèrent l'un après l'autre dans l'étroit escalier, les blessés d'abord. Pendant qu'ils descendaient, le marquis prit le crayon de son carnet de poche, et écrivit quelques mots sur la pierre qui ne pouvait plus tourner et qui laissait le passage béant.

— Venez, monseigneur, il n'y a plus que vous, dit Halmalo.

Et Halmalo commença à descendre.

Le marquis le suivit.

L'Imânus resta seul.

Les quatre pistolets avaient été posés sur les dalles, car cette salle n'avait pas de plancher. L'Imânus en prit deux, un dans chaque main.

Il s'avança obliquement vers l'entrée de l'escalier que le coffre obstruait et masquait.

Les assaillants craignaient évidemment quelque surprise, une de ces explosions finales qui sont la catastrophe du vainqueur en même temps que celle du vaincu. Autant la première attaque avait été impétueuse, autant la dernière était lente et prudente. Ils n'avaient pas pu, ils n'avaient pas voulu, peut-être, enfoncer violemment le coffre; ils en avaient démoli le fond à coups de crosse, et troué le couvercle à coups de bayonnette, et par ces

trous ils tâchaient de voir dans la salle avant de se risquer à y pénétrer.

La lueur des lanternes dont ils éclairaient l'escalier passait à travers ces trous.

5 L'Imânus aperçut à un de ces trous une de ces prunelles qui regardaient. Il ajusta brusquement à ce trou le canon d'un de ses pistolets et pressa la détente. Le coup partit, et l'Imânus, joyeux, entendit un cri horrible. La balle avait crevé l'œil et traversé la tête, et le soldat qui 10 regardait venait de tomber dans l'escalier à la renverse.

Les assaillants avaient entamé assez largement le bas du couvercle en deux endroits, et y avaient pratiqué deux espèces de meurtrières, l'Imânus profita de l'une de ces entailles, y passa le bras, et lâcha au hasard dans le 15 tas des assiégeants son deuxième coup de pistolet. La balle ricocha probablement, car on entendit plusieurs cris, comme si trois ou quatre étaient tués ou blessés, et il se fit dans l'escalier un grand tumulte d'hommes qui lâchent pied et qui reculent.

20 L'Imânus jeta les deux pistolets qu'il venait de décharger, et prit les deux qui restaient; puis, les deux pistolets à ses deux poings, il regarda par les trous du coffre.

Il constata le premier effet produit.

Les assaillants avaient redescendu l'escalier. Des 25 mourants se tordaient sur les marches; le tournant de la spirale ne laissait voir que trois ou quatre degrés.

L'Imânus attendit.

— C'est du temps de gagné, pensait-il.

Cependant il vit un homme, à plat ventre,[1] monter en 30 rampant les marches de l'escalier, et en même temps, plus bas, une tête de soldat apparut derrière le pilier central de la spirale. L'Imânus visa cette tête et tira.

Il y eut un cri, le soldat tomba, et l'Imânus fit passer de sa main gauche dans sa main droite le dernier pistolet chargé qui lui restait.

En ce moment-là il sentit une affreuse douleur, et ce fut lui qui, à son tour, jeta un hurlement. Un sabre lui fouillait les entrailles. Un poing, le poing de l'homme qui rampait, venait de passer à travers la deuxième meurtrière du bas du coffre, et ce poing avait plongé un sabre dans le ventre de l'Imânus.

La blessure était effroyable. La ventre était fendu de part en part.

L'Imânus ne tomba pas. Il grinça des dents, et dit:

— C'est bon![1]

Puis chancelant et se traînant, il recula jusqu'à la torche qui brûlait à côté de la porte de fer, il posa son pistolet à terre et empoigna la torche, et, soutenant de la main gauche ses intestins qui sortaient, de la main droite il abaissa la torche et mit le feu à la mèche soufrée.

Le feu prit, la mèche flamba. L'Imânus lâcha la torche, qui continua de brûler à terre, ressaisit son pistolet, et, tombé sur la dalle, mais se soulevant encore, attisa la mèche du peu de souffle qui lui restait.

La flamme courut, passa sous la porte de fer et gagna le pont-châtelet.

Alors, voyant son exécrable réussite, plus satisfait peut-être de son crime que de sa vertu, cet homme qui venait d'être un héros et qui n'était plus qu'un assassin, et qui allait mourir, sourit.

— Ils se souviendront de moi, murmura-t-il. Je venge, sur leurs petits, notre petit à nous,[2] le roi qui est au Temple.[3]

Et il expira.

En cet instant-là, un grand bruit se fit, le coffre violemment poussé s'effondra, et livra passage à un homme qui se rua dans la salle, le sabre à la main.

5 — C'est moi, Radoub; qui en veut![1] Ça m'ennuie d'attendre. Je me risque. C'est égal, je viens toujours d'en éventrer un. Maintenant je vous attaque tous. Qu'on me suive ou qu'on ne me suive pas, me voilà. Combien êtes-vous?

10 C'était Radoub, en effet, et il était seul. Après le massacre que l'Imânus venait de faire dans l'escalier, Gauvain, redoutant quelque fougasse masquée, avait fait replier ses hommes et se concertait avec Cimourdain.

Radoub, le sabre à la main sur le seuil, dans cette 15 obscurité où la torche presque éteinte jetait à peine une lueur, répéta sa question:

— Je suis un. Combien êtes-vous?

N'entendant rien, il avança. Un de ces jets de clarté qu'exhalent par instants les foyers agonisants et qu'on 20 pourrait appeler des sanglots de lumière, jaillit de la torche et illumina toute la salle.

Il aperçut la pierre qui avait tourné, l'ouverture et l'escalier.

— Ah! je comprends. Clef des champs.[2] Venez donc 25 tous! camarades, venez! ils s'en sont allés. Ils ont filé. Cette cruche de vieille tour était fêlée. Voici le trou par où ils ont passé, canailles! Il n'y a plus personne!

Quelques instants après, Gauvain et Cimourdain, et tous, étaient dans la salle. Tous virent l'ouverture. On 30 fouilla les recoins, on sonda l'escalier; il aboutissait à une sortie dans le ravin. On constata l'évasion. Gauvain, une lanterne à la main, examina la pierre qui avait

donné issue aux assiégés; il avait entendu parler de cette pierre tournante, mais lui aussi tenait cette légende pour une fable. Tout en considérant la pierre, il aperçut quelque chose qui était comme écrit au crayon; il approcha la lanterne et lut ceci: 5

— *Au revoir, monsieur le vicomte.* —

LANTENAC.

Guéchamp avait rejoint Gauvain. La poursuite était évidemment inutile, la fuite était consommée et complète, les évadés avaient pour eux tout le pays, le buisson, le 10 ravin, le taillis, l'habitant; ils étaient sans doute déjà bien loin; nul moyen de les retrouver; et la forêt de Fougères était une immense cachette. Que faire? Tout était à recommencer. Gauvain et Guéchamp échangeaient leurs désappointements et leurs conjectures. 15

Cimourdain écoutait, grave, sans dire une parole.

— A propos, Guéchamp, dit Gauvain, et l'échelle?

— Commandant, elle n'est pas arrivée.

— Mais pourtant nous avons vu venir une voiture escortée par des gendarmes. 20

Guéchamp répondit:

— Elle n'apportait pas l'échelle.

— Qu'est-ce donc qu'elle apportait?

— La guillotine, dit Cimourdain.

LANTENAC

Le marquis de Lantenac n'était pas si loin qu'ils le 25 croyaient.

Il n'en était pas moins entièrement en sûreté et hors de leur atteinte.

Il avait suivi Halmalo.

Bientôt il s'arrêta. Il était de ces hommes qui s'efforcent de ne rien éprouver; mais il ne put se soustraire à l'émotion de respirer l'air libre après avoir respiré tant de sang et de carnage. Se sentir complètement sauvé après avoir été complètement perdu; après la tombe, vue de si près, prendre possession de la pleine sécurité; sortir de la mort et rentrer dans la vie, c'était là, même pour un homme comme Lantenac, une secousse; et, bien qu'il en eût déjà traversé de pareilles, il ne put soustraire son âme imperturbable à un ébranlement de quelques instants. Il s'avoua à lui-même qu'il était content. Il dompta vite ce mouvement qui ressemblait presque à de la joie. Comme il allait prendre à gauche, il lui sembla qu'une sorte de rayon vague pénétrait jusqu'à lui.

Il se retourna, et, à travers les broussailles nettement découpées sur un fond rouge et devenues tout à coup visibles dans leurs moindres détails, il aperçut une grande lueur dans le ravin. Quelques enjambées seulement le séparaient du ravin. Il y marcha, puis se ravisa, trouvant inutile de s'exposer à cette clarté; quelle qu'elle fût, ce n'était pas son affaire après tout: il reprit la direction que lui avait montrée Halmalo et fit quelques pas vers la forêt.

Tout à coup, profondément enfoui et caché sous les ronces, il entendit sur sa tête un cri terrible; ce cri semblait partir du rebord même du plateau au-dessus du ravin. Le marquis leva les yeux, et s'arrêta.

* * * * * * * * * * * *

Au moment où Michelle Fléchard avait aperçu la tour rougie par le soleil couchant, elle en était à plus d'une lieue. Elle qui pouvait à peine faire un pas, elle n'avait point hésité devant cette lieue à faire. Les femmes

sont faibles, mais les mères sont fortes. Elle avait marché.

Le soleil s'était couché; le crépuscule était venu, puis l'obscurité profonde.

Le vaste plateau où avançait Michelle Fléchard n'était qu'herbe et bruyère, sans une maison ni un arbre; il s'élevait insensiblement et, à perte de vue, appuyait sa longue ligne droite et dure sur le sombre horizon étoilé. Ce qui la soutint dans cette montée, c'est qu'elle avait toujours la tour sous les yeux.

Elle aperçut à ses pieds un ravin dont le fond se perdait dans une blême épaisseur de nuit; à quelque distance, sur le haut plateau, un enchevêtrement de roues, de talus et d'embrasures qui était une batterie de canons, et devant elle, confusément éclairé par les mèches allumées de la batterie, un énorme édifice qui semblait bâti avec des ténèbres plus noires que toutes les autres ténèbres qui l'entouraient.

Cet édifice se composait d'un pont dont les arches plongeaient dans le ravin, et d'une sorte de château qui s'élevait sur le pont, et le château et le pont s'appuyaient à une haute rondeur obscure, qui était la tour vers laquelle cette mère avait marché de si loin.

Il y avait près de la batterie un campement dont Michelle Fléchard distinguait les vedettes: mais dans l'obscurité et dans les broussailles, elle n'en avait pas été aperçue.

Elle était parvenue au bord du plateau, si près du pont qu'il lui semblait presque qu'elle y pouvait toucher avec la main. La profondeur du ravin l'en séparait. Elle distinguait dans l'ombre les trois étages du château.

Elle regardait, elle écoutait.

Subitement elle ne vit plus rien.

Un voile de fumée venait de monter entre elle et ce qu'elle regardait. Une âcre cuisson lui fit fermer les yeux. A peine avait-elle clos les paupières qu'elles s'em-
5 pourprèrent et devinrent lumineuses. Elle les rouvrit.

Ce n'était plus la nuit qu'elle avait devant elle, c'était le jour; mais une espèce de jour funeste, le jour qui sort du feu. Elle avait sous les yeux un commencement d'incendie.

10 L'étage inférieur du château bâti sur le pont brûlait.

Au-dessus on distinguait les deux autres étages encore intacts, mais comme portés par une corbeille de flammes. Du rebord du plateau, où était Michelle Fléchard, on en voyait vaguement l'intérieur à travers des interpositions
15 de feu et de fumée. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Tout à coup, le feu mit subitement en relief trois petits êtres endormis.

C'était un tas charmant, bras et jambes mêlés, paupières fermées, blondes têtes souriantes.

20 La mère reconnut ses enfants.

Elle jeta un cri effrayant.

Ce cri de l'inexprimable angoisse n'est donné qu'aux mères. Rien n'est plus farouche et rien n'est plus touchant.

25 C'était ce cri que le marquis de Lantenac venait d'entendre.

On a vu qu'il s'était arrêté.

Le marquis écoutait. Cela tombait sur sa tête; il entendait on ne sait quoi d'inarticulé et de déchirant, plu-
30 tôt des sanglots que des paroles.

— Ah! mon Dieu! mes enfants! Ce sont mes enfants! au secours! au feu! au feu! au feu! Mais vous êtes donc

des bandits! Est-ce qu'il n'y a personne là? Mais mes enfants vont brûler! Ah! voilà une chose![1] Georgette! mes enfants! Gros-Alain, René-Jean! Mais qu'est-ce que cela veut dire? Qui donc a mis mes enfants là? Ils dorment. Je suis folle! C'est une chose impossible. Au secours!

Cependant un grand mouvement se faisait dans la Tourgue et sur le plateau. Tout le camp accourait autour du feu qui venait d'éclater.

Ce qu'on voyait était effroyable.

On regardait, et l'on n'y pouvait rien.

L'étage de la bibliothèque, cependant, n'était pas encore atteint, la hauteur de son plafond et l'épaisseur de ses murs retardaient l'instant où il prendrait feu, mais cette minute fatale approchait.

Cependant la mère se tordait les bras.

— Au feu! je crie au feu! on est donc des sourds qu'on ne vient pas! on me brûle mes enfants! arrivez donc, vous les hommes qui êtes là. Voilà des jours et des jours que je marche,[2] et c'est comme ça que je les retrouve. Au feu! au secours! des anges! dire que ce sont des anges! Qu'est-ce qu'ils ont fait, ces innocents-là? moi on m'a fusillée, eux on les brûle? qui est-ce donc qui fait ces choses-là? Au secours! sauvez mes enfants!

En même temps que la supplication terrible de la mère, des voix s'élevaient sur le plateau et dans le ravin:

— Une échelle!

— On n'a pas d'échelle!

— De l'eau!

— On n'a pas d'eau!

— Là haut, dans la tour, au second étage, il y a une porte.

— Elle est en fer.

— Enfoncez-la!

— On ne peut pas!

Et la mère redoublait ses appels désespérés:

5 — Au feu! au secours! Mais dépêchez-vous donc! Alors, tuez-moi! Mes enfants! mes enfants! Ah! l'horrible feu! qu'on les en ôte, ou qu'on m'y jette!

Dans les intervalles de ces clameurs on entendait le pétillement tranquille de l'incendie.

10 Le marquis tâta sa poche et y toucha la clef de la porte de fer. Alors, se courbant sous la voûte par laquelle il s'était évadé, il rentra dans le passage d'où il venait de sortir.

Toute une armée éperdue autour d'un sauvetage 15 impossible; quatre mille hommes ne pouvant secourir trois enfants; telle était la situation.

On n'avait pas d'échelle en effet; l'échelle envoyée de Javené n'était pas arrivée; l'embrasement s'élargissait comme un cratère qui s'ouvre; essayer de l'éteindre 20 avec le ruisseau du ravin presque à sec était dérisoire; autant jeter un verre d'eau sur un volcan.

Cimourdain, Guéchamp et Radoub étaient descendus dans le ravin; Gauvain était remonté dans la salle du deuxième étage de la Tourgue où étaient la pierre 25 tournante, l'issue secrète et la porte de fer de la bibliothèque. C'est là qu'avait été la mèche soufrée allumée par l'Imânus; c'était de là que l'incendie était parti.

Gauvain avait amené avec lui vingt sapeurs. Enfoncer la porte de fer, il n'y avait plus que cette ressource. 30 Elle était effroyablement fermée.

On commença par des coups de hache. Les haches cassèrent. Un sapeur dit:

— L'acier est du verre sur ce fer-là.

La porte était en effet de fer battu, et faite de doubles lames boulonnées ayant chacune trois pouces d'épaisseur.

On prit des barres de fer et l'on essaya des pesées sous la porte. Les barres de fer cassèrent. 5

— Comme des allumettes, dit le sapeur.

Gauvain, sombre, murmura :

— Il n'y a qu'un boulet qui ouvrirait cette porte. Il faudrait pouvoir monter ici une pièce de canon.

— Et encore ! dit le sapeur. 10

Il y eut un moment d'accablement. Tous ces bras impuissants s'arrêtèrent. Muets, vaincus, consternés, ces hommes considéraient l'horrible porte inébranlable. Une réverbération rouge passait par-dessous. Derrière, l'incendie croissait. 15

L'affreux cadavre de l'Imânus était là, sinistre victorieux.

Encore quelques minutes peut-être, et tout allait s'effondrer.

Que faire ? Il n'y avait plus d'espérance. 20

Gauvain exaspéré s'écria, l'œil fixé sur la pierre tournante du mur et sur l'issue ouverte de l'évasion :

— C'est pourtant par là que le marquis de Lantenac s'en est allé !

— Et qu'il revient, dit une voix. 25

Et une tête blanche se dessina dans l'encadrement de pierre de l'issue secrète.

C'était le marquis.

Depuis bien des années Gauvain ne l'avait pas vu de si près. Il recula. 30

Tous ceux qui étaient là restèrent dans l'attitude où ils étaient, pétrifiés.

Le marquis avait une grosse clef à la main, il refoula d'un regard altier quelques-uns des sapeurs qui étaient devant lui, marcha droit à la porte de fer, se courba sous la voûte et mit la clef dans la serrure. La serrure grinça, la porte s'ouvrit, on vit un gouffre de flamme, le marquis y entra.

Il y entra d'un pied ferme, la tête haute.

Tous le suivaient des yeux, frissonnants.

A peine le marquis, eut-il fait quelques pas dans la salle incendiée que le parquet miné par le feu et ébranlé par son talon s'effondra derrière lui et mit entre lui et la porte un précipice. Le marquis ne tourna pas la tête et continua d'avancer. Il disparut dans la fumée.

On ne vit plus rien.

Avait-il pu aller plus loin? Une nouvelle fondrière de feu s'était-elle ouverte sous lui? N'avait-il réussi qu'à se perdre lui-même? On ne pouvait rien dire. On n'avait devant soi qu'une muraille de fumée et de flamme. Le marquis était au delà, mort ou vivant.

Tout à coup, à la fenêtre voisine de celle où étaient les enfants, sur le fond pourpre du flamboiement, une haute figure apparut.

Toutes les têtes se levèrent, tous les yeux devinrent fixes. Un homme était là-haut, un homme était dans la salle de la bibliothèque, un homme était dans la fournaise. Cette figure se découpait en noir sur la flamme, mais elle avait des cheveux blancs. On reconnut le marquis de Lantenac.

Il disparut, puis il reparut.

L'effrayant vieillard se dressa à la fenêtre maniant une énorme échelle. C'était l'échelle de sauvetage, déposée dans la bibliothèque, qu'il était allé chercher le

long du mur et qu'il avait traînée jusqu'à la fenêtre. Il la saisit par une extrémité, et avec l'agilité magistrale d'un athlète, il la fit glisser hors de la croisée, sur le rebord de l'appui extérieur, jusqu'au fond du ravin. Radoub, en bas, éperdu, tendit les mains, et reçut l'échelle, la serra dans ses bras, et cria: — Vive la République!

Le marquis répondit: — Vive le Roi!

Et Radoub grommela: — Tu peux bien crier tout ce que tu voudras et dire des bêtises si tu veux, tu es le bon Dieu.

L'échelle était posée; la communication était établie entre la salle incendiée et la terre: vingt hommes accoururent, Radoub en tête, et en un clin d'œil ils se placèrent du haut en bas de l'échelle, adossés aux échelons comme les maçons qui montent et qui descendent des pierres. Cela fit sur l'échelle de bois une échelle humaine. Radoub, au faîte de l'échelle, touchait à la fenêtre. Il était, lui, tourné vers l'incendie.

La petite armée, éparse dans les bruyères et sur les pentes, se pressait, bouleversée de toutes les émotions à la fois, sur le plateau, dans le ravin, sur la plate-forme de la tour.

Le marquis disparut encore, puis reparut, apportant un enfant.

Il y eut un immense battement de mains.

C'était le premier que le marquis avait saisi au hasard. C'était Gros-Alain.

Gros-Alain criait: — J'ai peur.

Le marquis donna Gros-Alain à Radoub, qui le passa derrière lui et au-dessous de lui à un soldat qui le passa à un autre, et, pendant que Gros-Alain, très effrayé et

criant, arrivait ainsi de bras en bras jusqu'au bas de l'échelle, le marquis, un moment absent, revint à la fenêtre avec René-Jean qui résistait et pleurait, et qui battit Radoub au moment où le marquis le passa au sergent.

5 Le marquis rentra dans la salle pleine de flammes. Georgette était restée seule. Il alla à elle. Elle sourit. Cet homme de granit sentit quelque chose d'humide lui venir aux yeux. Il demanda: Comment t'appelles-tu?

— Orgette,[1] dit-elle.

10 Il la prit dans ses bras, elle souriait toujours, et, au moment où il la remettait à Radoub, cette conscience si haute et si obscure eut l'éblouissement de l'innocence, le vieillard donna à l'enfant un baiser.

— C'est la petite môme![2] dirent les soldats; et Geor-
15 gette, à son tour, descendit de bras en bras jusqu'à terre parmi des cris d'adoration. On battit des mains, on trépignait; les vieux grenadiers sanglotaient, et elle leur souriait.

La mère était au pied de l'échelle, haletante, insensée,
20 ivre de tout cet inattendu, jetée sans transition de l'enfer dans le paradis. L'excès de joie meurtrit le cœur à sa façon. Elle tendait les bras, elle reçut d'abord Gros-Alain, ensuite René-Jean, ensuite Georgette, elle les couvrit pêle-mêle de baisers, puis elle éclata de rire et
25 tomba évanouie.

Un grand cri s'éleva:

— Tous sont sauvés!

Tous étaient sauvés en effet, excepté le vieillard.

Mais personne n'y songeait, pas même lui peut-être.
30 Il resta quelques instants rêveur au bord de la fenêtre, comme s'il voulait laisser au gouffre de flamme le temps de prendre un parti. Puis sans se hâter, lentement, fiè-

rement, il enjamba l'appui de la croisée, et sans se retourner, droit, debout, adossé aux échelons, ayant derrière lui l'incendie, faisant face au précipice, il se mit à descendre l'échelle en silence avec une majesté de fantôme. Ceux qui étaient sur l'échelle se précipitèrent en bas, tous les assistants tressaillirent, il se fit autour de cet homme qui arrivait d'en haut un recul d'horreur sacrée comme autour d'une vision. Lui cependant, s'enfonçait gravement dans l'ombre qu'il avait devant lui; pendant qu'ils reculaient, il s'approchait d'eux; sa pâleur de marbre n'avait pas un pli, son regard de spectre n'avait pas un éclair; à chaque pas qu'il faisait vers ces hommes dont les prunelles effarées se fixaient dans les ténèbres, il semblait plus grand, l'échelle tremblait et sonnait sous son pied lugubre, et l'on eût dit la statue du commandeur[1] redescendant dans le sépulcre.

Quand le marquis fut en bas, quand il eut atteint le dernier échelon et posé son pied à terre, une main s'abattit sur son collet. Il se retourna.

— Je t'arrête, dit Cimourdain.

— Je t'approuve, dit Lantenac.

LE CACHOT

C'était dans le sépulcre en effet que Lantenac était redescendu.

On l'emmena.

La crypte-oubliette du rez-de-chaussée de la Tourgue fut immédiatement rouverte sous l'œil sévère de Cimourdain; on y mit une lampe, une cruche d'eau et un pain de soldat, on y jeta une botte de paille, et, moins d'un quart d'heure après la minute où la main du prêtre avait

saisi le marquis, la porte du cachot se refermait sur Lantenac.

Cela fait, Cimourdain alla trouver Gauvain; en ce moment-là l'église lointaine de Parigné sonnait onze heures du soir; Cimourdain dit à Gauvain:

— Je vais convoquer la cour martiale, tu n'en seras pas. Tu es Gauvain et Lantenac est Gauvain. Tu es trop proche parent pour être juge, et je blâme Égalité[1] d'avoir jugé Capet.[2] La cour martiale sera composée de trois juges, un officier, le capitaine Guéchamp, un sous-officier, le sergent Radoub, et moi, qui présiderai. Rien de tout cela ne te regarde plus. Nous nous conformerons au décret de la Convention; nous nous bornerons à constater l'identité du ci-devant marquis de Lantenac. Demain la cour martiale, après-demain la guillotine. La Vendée est morte.

Gauvain ne répliqua pas une parole, et Cimourdain, préoccupé de la chose suprême qui lui restait à faire, le quitta.

Gauvain aussi était préoccupé.

Un vent froid soufflait dans la forêt. Gauvain, laissant Guéchamp donner les ordres nécessaires, alla à sa tente qui était dans le pré de la lisière du bois, au pied de la Tourgue, et y prit son manteau à capuchon, dont il s'enveloppa. Ce manteau était bordé de ce simple galon qui selon la mode républicaine, sobre d'ornements, désignait le commandant en chef. Il se mit à marcher dans ce pré sanglant où l'assaut avait commencé. Il était là seul. L'incendie continuait, désormais dédaigné; Radoub était près des enfants et de la mère, presque aussi maternel qu'elle; le châtelet du pont achevait de brûler, les sapeurs faisaient la part[3] du feu, on creusait

des fosses, on enterrait les morts, on pansait les blessés, on avait démoli la retirade, on désencombrait de cadavres les chambres et les escaliers, on nettoyait le lieu du carnage; les soldats faisaient, avec la rapidité militaire ce qu'on pourrait appeler le ménage de la bataille finie. Gauvain ne voyait rien de tout cela.

A peine jetait-il un regard, à travers sa rêverie, au poste de la brèche doublé sur l'ordre de Cimourdain.

En même temps que son regard apercevait vaguement cette brèche, son oreille entendait confusément revenir comme un glas qui tinte, ces paroles: Demain la cour martiale, après-demain la guillotine.

Il allait et venait à pas lents dans cette ombre et devant la brèche de l'assaut. Par moments il croisait ses deux mains derrière sa tête recouverte de son capuchon de guerre. Il songeait.

Sa rêverie était insondable.

Un changement à vue inouï venait de se faire.

Le marquis de Lantenac s'était transfiguré.

Gauvain avait été témoin de cette transfiguration.

Le marquis de Lantenac, cerné, bloqué, condamné, mis hors la loi, serré, comme la bête dans le cirque, comme le clou dans la tenaille, enfermé dans son gîte devenu sa prison, étreint de toutes parts par une muraille de fer et de feu, était parvenu à se dérober. Il avait fait ce miracle d'échapper. Il avait réussi ce chef-d'œuvre, le plus difficile de tous dans une telle guerre, la fuite. Il avait repris possession de la forêt pour s'y retrancher, du pays pour y combattre, de l'ombre pour y disparaître. Il était redevenu le redoutable allant et venant, l'errant sinistre, le capitaine des invisibles, le chef des hommes souterrains, le maître

des bois. Gauvain avait la victoire, mais Lantenac avait la liberté. Lantenac désormais avait la sécurité, la course illimitée devant lui, le choix inépuisable des asiles. Il était insaisissable, introuvable, inaccessible. Le lion avait été pris au piège, et il en était sorti.

Eh bien, il y était rentré.

Le marquis de Lantenac avait, volontairement, spontanément, de sa pleine préférence, quitté la forêt, l'ombre, la sécurité, la liberté, pour rentrer dans le plus effroyable péril, intrépidement, une première fois, Gauvain l'avait vu, en se précipitant dans l'incendie au risque de s'y engouffrer, une deuxième fois, en descendant cette échelle qui le rendait à ses ennemis, et qui, échelle de sauvetage pour les autres, était pour lui échelle de perdition.

Et pourquoi avait-il fait cela?

Pour sauver trois enfants.

Et maintenant qu'allait-on en faire de cet homme?

Le guillotiner.

Ainsi, cet homme, pour trois enfants, les siens? non; de sa famille? non; de sa caste? non; pour trois petits pauvres, les premiers venus,[1] des enfants trouvés, des inconnus, des déguenillés, des va-nu-pieds, ce gentilhomme, ce prince, ce vieillard, sauvé, délivré, vainqueur, car l'évasion est un triomphe, avait tout risqué, tout compromis, tout remis en question, et, hautainement, en même temps qu'il rendait les enfants, il avait apporté sa tête, et cette tête, jusqu'alors terrible, maintenant auguste, il l'avait offerte.

Et qu'allait-on faire?

L'accepter.

Le marquis de Lantenac avait eu le choix entre la

vie d'autrui et la sienne; dans cette option superbe, il avait choisi sa mort.

Et on allait la lui accorder.

On allait le tuer.

Quel salaire de l'héroïsme! 5

Répondre à un acte généreux par un acte sauvage!

Donner ce dessous[1] à la révolution!

Quel rapetissement pour la république!

Tandis que l'homme des préjugés et des servitudes, subitement transformé, rentrait dans l'humanité, eux, 10 les hommes de la délivrance et de l'affranchissement, ils resteraient dans la guerre civile, dans la routine du sang, dans le fratricide!

Et la haute loi divine de pardon, d'abnégation, de rédemption, de sacrifice, existerait pour les combattants 15 de l'erreur, et n'existerait pas pour les soldats de la vérité!

Quoi! ne pas lutter de magnanimité! se résigner à cette défaite, étant les plus forts, d'être les plus faibles, étant les victorieux, d'être les meurtriers, et de faire 20 dire qu'il y a, du côté de la monarchie, ceux qui sauvent les enfants, et du côté de la république, ceux qui tuent les vieillards!

On verrait ce grand soldat, cet octogénaire puissant, ce combattant désarmé, volé plutôt que pris, saisi en 25 pleine bonne action, garrotté avec sa permission, ayant encore au front la sueur d'un dévouement grandiose, monter les marches de l'échafaud comme on monte les degrés d'une apothéose! Et l'on mettrait sous le couperet cette tête, autour de laquelle voleraient suppliantes 30 les trois âmes des petits anges sauvés! et, devant ce supplice infamant pour les bourreaux, on verrait le

sourire sur la face de cet homme, et sur la face de la république la rougeur!

Et cela s'accomplirait en présence de Gauvain, chef!

Et pouvant l'empêcher, il s'abstiendrait! Et il se contenterait de ce congé altier, — *cela ne te regarde plus!* — Et il ne se dirait point qu'en pareil cas, abdication, c'est complicité! Et il ne s'apercevrait pas que, dans une action si énorme, entre celui qui fait et celui qui laisse faire, celui qui laisse faire est le pire, étant le lâche!

Mais cette mort, ne l'avait-il pas promise? lui, Gauvain, l'homme clément, n'avait-il pas déclaré que Lantenac faisait exception à la clémence, et qu'il livrerait Lantenac à Cimourdain?

Autre chose encore.

Et la famille!

Ce sang qu'il allait répandre, — car le laisser verser, c'est le verser soi-même, — est-ce que ce n'était pas son sang, à lui Gauvain? Son grand-père était mort, mais son grand-oncle vivait; et ce grand-oncle, c'était le marquis de Lantenac. Est-ce que celui des deux frères qui était dans le tombeau ne se dresserait pas pour empêcher l'autre d'y entrer? Est-ce qu'il n'ordonnerait pas à son petit-fils de respecter désormais cette couronne de cheveux blancs, sœur de sa propre auréole? Est-ce qu'il n'y avait pas là, entre Gauvain et Lantenac, le regard indigné d'un spectre?

Oui, mais la France?

Ici le vertigineux problème changeait de face brusquement.

Quoi! la France était aux abois! la France était livrée, ouverte, démantelée! elle n'avait plus de fossé,[1]

l'Allemagne passait le Rhin; elle n'avait plus de muraille, l'Italie enjambait les Alpes et l'Espagne les Pyrénées. Il lui restait le grand abîme, l'Océan. Elle avait pour elle le gouffre. Elle pouvait s'y adosser, et, géante, appuyée à toute la mer, combattre toute la terre. Situation, après tout, inexpugnable. Eh bien non, cette situation allait lui manquer. Cet Océan n'était plus à elle. Dans cet Océan, il y avait l'Angleterre. L'Angleterre, il est vrai, ne savait comment passer.[1] Eh bien, un homme allait lui jeter le pont, un homme allait lui tendre la main, un homme allait dire à Pitt;[2] venez! un homme allait crier: Angleterre, prends la France! Et cet homme était le marquis de Lantenac.

Cet homme, on le tenait. Après trois mois de chasse, de poursuite, d'acharnement, on l'avait enfin saisi. La main de la révolution venait de s'abattre sur le maudit; le poing crispé de 93 avait pris le meurtrier royaliste au collet; par un de ces effets de la préméditation mystérieuse qui se mêle d'en haut aux choses humaines, c'était dans son propre cachot de famille que ce parricide attendait maintenant son châtiment; l'homme féodal était dans l'oubliette féodale; les pierres de son château se dressaient contre lui et se fermaient sur lui, et celui qui voulait livrer son pays était livré par sa maison. Dieu avait visiblement édifié tout cela; l'heure juste avait sonné, la révolution avait fait prisonnier cet ennemi public; il ne pouvait plus combattre, il ne pouvait plus lutter, il ne pouvait plus nuire; dans cette Vendée où il y avait tant de bras, il était le seul cerveau; lui fini, la guerre civile était finie; on l'avait; dénoûment tragique et heureux; après tant de massacres et

de carnages, il était là, l'homme qui avait tué, et c'était à son tour de mourir.

Et il se trouverait quelqu'un pour le sauver!

Cimourdain, c'est à dire 93, tenait Lantenac, c'est à dire la monarchie, et il se trouverait quelqu'un pour ôter de cette serre de bronze cette proie! Lantenac, l'homme en qui se concentrait cette gerbe de fléaux qu'on nomme le passé, le marquis de Lantenac était dans la tombe, la lourde porte éternelle s'était refermée sur lui, et quelqu'un viendrait, du dehors, tirer le verrou! ce malfaiteur social était mort, et avec lui la révolte, la lutte fratricide, la guerre bestiale, et quelqu'un le ressusciterait!

Perplexités farouches.

Deux abîmes s'ouvraient devant Gauvain. Perdre le marquis? ou le sauver? Il fallait se précipiter dans l'un ou dans l'autre.

Lequel de ces deux gouffres était le devoir?

C'est au devoir en effet qu'on avait affaire.

Le devoir se dressait; sinistre devant Cimourdain, formidable devant Gauvain.

Simple devant l'un; multiple, divers, tortueux devant l'autre.

Minuit sonna, puis une heure du matin.

Gauvain s'était, sans s'en apercevoir, insensiblement rapproché de l'entrée de la brèche.

L'incendie ne jetait plus qu'une réverbération diffuse et s'éteignait.

Le plateau, de l'autre côté de la tour, en avait le reflet, et devenait visible par instants, puis s'éclipsait, quand la fumée couvrait le feu. Cette lueur, ravivée par soubresauts et coupée d'obscurités subites, disproportion-

nait les objets et donnait aux sentinelles du camp des aspects de larves. Gauvain, à travers sa méditation, considérait vaguement ces effacements de la fumée par le flamboiement et du flamboiement par la fumée. Ces apparitions et ces disparitions de la clarté devant ses yeux avaient on ne sait quelle analogie avec les apparitions et les disparitions de la vérité dans son esprit.

Soudain, entre deux tourbillons de fumée une flammèche envolée du brasier décroissant éclaira vivement le sommet du plateau et y fit saillir la silhouette vermeille d'une charrette. Gauvain regarda cette charrette; elle était entourée de cavaliers qui avaient des chapeaux de gendarme. Il lui sembla que c'était la charrette que la longue-vue de Guéchamp lui avait fait voir à l'horizon, quelques heures auparavant, au moment où le soleil se couchait. Des hommes étaient sur la charrette et avaient l'air occupés à la décharger. Ce qu'ils retiraient de la charrette paraissait pesant, et rendait par moments un son de ferraille; il eût été difficile de dire ce que c'était; cela ressemblait à des charpentes; deux d'entre eux descendirent et posèrent à terre une caisse qui, à en juger par sa forme, devait contenir un objet triangulaire. La flammèche s'éteignit, tout rentra dans les ténèbres; Gauvain, l'œil fixe, demeura pensif devant ce qu'il y avait là dans l'obscurité.

Des lanternes s'étaient allumées, on allait et venait sur le plateau, mais les formes qui se mouvaient étaient confuses, et d'ailleurs Gauvain d'en bas, et de l'autre côté du ravin, ne pouvait voir que ce qui était tout à fait sur le bord du plateau.

Des voix parlaient, mais on ne percevait pas les pa-

roles. Çà et là, des chocs sonnaient sur du bois. On entendait aussi on ne sait quel grincement métallique pareil au bruit d'une faux qu'on aiguise.

Deux heures sonnèrent.

Gauvain lentement, et comme quelqu'un qui ferait volontiers deux pas en avant et trois pas en arrière, se dirigea vers la brèche. A son approche, reconnaissant dans la pénombre le manteau et le capuchon galonné du commandant, la sentinelle présenta les armes. Gauvain pénétra dans la salle du rez-de-chaussée, transformée en corps de garde. Une lanterne était pendue à la voûte. Elle éclairait juste assez pour qu'on pût traverser la salle sans marcher sur les hommes du poste, gisant à terre sur de la paille, et la plupart endormis.

A l'entrée de Gauvain, quelques-uns de ces hommes assoupis se levèrent, entre autres l'officier qui commandait le poste. Gauvain lui désigna la porte du cachot:

— Ouvrez-moi, dit-il.

Les verrous furent tirés, la porte s'ouvrit.

Gauvain entra dans le cachot.

La porte se referma derrière lui.

Une lampe était posée sur la dalle de la crypte, à côté du soupirail carré de l'oubliette.

On apercevait aussi sur la dalle la cruche pleine d'eau, le pain de munition et la botte de paille. La crypte était taillée dans le roc, le prisonnier qui eût eu la fantaisie de mettre le feu à la paille eût perdu sa peine; aucun risque d'incendie pour la prison, certitude d'asphyxie pour le prisonnier.

A l'instant où la porte tourna sur ses gonds, le marquis marchait dans son cachot; va-et-vient machinal propre à tous les fauves mis en cage.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant puis en se refermant, il leva la tête, et la lampe qui était à terre entre Gauvain et le marquis éclaira ces deux hommes en plein visage.

Ils se regardèrent, et ce regard était tel qu'il les fit tous deux immobiles.

Le marquis éclata de rire et s'écria:

— Bonjour, monsieur. Voilà pas mal[1] d'années que je n'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer. Vous me faites la grâce de venir me voir. Je vous remercie. Je ne demande pas mieux que de causer un peu. Je commençais à m'ennuyer. Vos amis perdent le temps; des constatations d'identité, des cours martiales, c'est long toutes ces manières-là. J'irais plus vite en besogne. Je suis ici chez moi. Donnez-vous la peine d'entrer. Eh bien, qu'est-ce que vous dites de tout ce qui se passe? C'est original, n'est-ce pas? Il y avait autrefois un roi et une reine. On a tranché la tête au roi et à la reine et il paraît que moi aussi je ferai connaissance demain matin avec la guillotine. J'en serai charmé. Comme de vous voir. Venez-vous pour cela? Avez-vous monté en grade? Seriez-vous le bourreau? Si c'est une simple visite d'amitié, j'en suis touché. Monsieur le vicomte, vous ne savez peut-être plus ce que c'est qu'un gentilhomme. Eh bien, en voilà un, c'est moi. Regardez ça. C'est curieux; ça croit en Dieu, ça croit à la tradition, ça croit à la famille, ça croit à ses aïeux, ça croit à l'exemple de son père, à la fidélité, à la loyauté, au devoir envers son prince, au respect des vieilles lois, à la vertu, à la justice; et ça vous ferait fusiller avec plaisir. Ayez, je vous prie, la bonté de vous asseoir. Sur le pavé, c'est vrai; car il n'y a pas

de fauteuil dans ce salon; mais qui vit dans la boue peut s'asseoir par terre. Je ne dis pas cela pour vous offenser, car ce que nous appelons la boue, vous l'appelez la nation. Vous n'exigez sans doute pas que je crie Liberté, Égalité, Fraternité? Ceci est une ancienne chambre de ma maison; jadis les seigneurs y mettaient les manants;[1] maintenant les manants y mettent les seigneurs. Ces niaiseries-là se nomment une révolution. Il paraît qu'on me coupera le cou d'ici[2] trente-six heures. Je n'y vois pas d'inconvénient. Par exemple, si on était poli, on m'aurait envoyé ma tabatière, qui est là-haut dans la chambre des miroirs, où vous avez joué tout enfant et où je vous ai fait sauter sur mes genoux. Monsieur, je vais vous apprendre une chose, vous vous appelez Gauvain, et, chose bizarre, vous avez du sang noble dans les veines, le même sang que le mien, et ce sang qui fait de moi un homme d'honneur fait de vous un gueusard. Telles sont les particularités. Vous me direz que ce n'est pas votre faute. Ni la mienne. Parbleu, on est un malfaiteur sans le savoir. Cela tient à l'air qu'on respire; dans des temps comme les nôtres on n'est pas responsable de ce qu'on fait, la révolution est coquine pour tout le monde; et tous vos grands criminels sont de grands innocents. Quelles buses! A commencer par vous. Souffrez que je vous admire. Oui, j'admire un garçon tel que vous, qui, homme de qualité, bien situé dans l'État, ayant un grand sang à répandre pour les grandes causes, vicomte de cette Tour-Gauvain, prince de Bretagne, pouvant être duc par droit et pair de France par héritage, ce qui est à peu près tout ce que peut désirer ici-bas un homme de bon sens, s'amuse, étant ce qu'il est, à être ce que vous êtes, si bien qu'il fait à ses

ennemis l'effet d'un scélérat et à ses amis l'effet d'un imbécile. A propos, faites mes compliments à monsieur l'abbé Cimourdain.

Le marquis parlait à son aise, paisiblement, sans rien souligner,[1] avec sa voix de bonne compagnie,[2] avec son 5 œil clair et tranquille, les deux mains dans ses goussets. Il s'interrompit, respira longuement, et reprit:

— Je ne vous cache pas que j'ai fait ce que j'ai pu pour vous tuer. Tel que vous me voyez, j'ai trois fois, moi-même, en personne, pointé un canon sur vous. 10 Procédé discourtois, je l'avoue; mais ce serait faire fond sur une mauvaise maxime que de s'imaginer qu'en guerre l'ennemi cherche à nous être agréable. Car nous sommes en guerre, monsieur mon neveu. Tout est à feu et à sang. C'est pourtant vrai qu'on a tué le roi. Joli siècle. 15

Eh bien! Tuez les rois, tuez les nobles, tuez les prêtres, abattez, ruinez, massacrez, foulez aux pieds; mettez les maximes antiques sous le talon de vos bottes, piétinez le trône, trépignez l'autel, écrasez Dieu, dansez dessus! C'est votre affaire. Vous êtes des traîtres et 20 des lâches, incapables de dévouement et de sacrifice. J'ai dit. Maintenant faites-moi guillotiner, monsieur le vicomte. J'ai l'honneur d'être votre très humble.[3]

Et il ajouta:

— Ah! je vous dis vos vérités![4] Qu'est-ce que cela me 25 fait? je suis mort.

— Vous êtes libre, dit Gauvain.

Et Gauvain s'avança vers le marquis, défit son manteau de commandant, le lui jeta sur les épaules, et lui rabattit le capuchon sur les yeux. Tous deux étaient de 30 même taille.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais?[5] dit le marquis.

Gauvain éleva la voix et cria:

— Lieutenant, ouvrez-moi.

La porte s'ouvrit.

Gauvain cria:

5 — Vous aurez soin de refermer la porte derrière moi.

Et il poussa dehors le marquis stupéfait.

La salle basse, transformée en corps de garde, avait, on s'en souvient, pour tout éclairage, une lanterne de corne qui faisit tout voir trouble, et donnait plus de nuit 10 que de jour. Dans cette lueur confuse, ceux des soldats qui ne dormaient pas virent marcher au milieu d'eux se dirigeant vers la sortie un homme de haute stature ayant le manteau et le capuchon galonné de commandant en chef; ils firent le salut militaire, et l'homme passa.

15 Le marquis, lentement, traversa le corps de garde, traversa la brèche, non sans s'y heurter la tête plus d'une fois, et sortit.

La sentinelle, croyant voir Gauvain, lui présenta les armes.

20 Quand il fut dehors, ayant sous ses pieds l'herbe des champs, à deux cents pas de la forêt, et devant lui l'espace, la nuit, la liberté, la vie, il s'arrêta et demeura un moment immobile comme un homme qui s'est laissé faire, qui a cédé à la surprise, et qui ayant profité d'une 25 porte ouverte, cherche s'il a bien ou mal agi, hésite avant d'aller plus loin, et donne audience à[1] une dernière pensée. Après quelques secondes de rêverie attentive, il leva sa main droite, fit claquer son médius contre son pouce et dit: — Ma foi![2]

30 Et il s'en alla.

La porte du cachot s'était refermée. Gauvain était dedans.

read in French
explained in own words.

LE JUGEMENT

Tout alors dans les cours martiales était à peu près discrétionnaire.

En 1793, le président d'un tribunal militaire était presque à lui seul tout le tribunal; il choisissait les membres, classait l'ordre des grades, réglait le mode du vote; il était le maître en même temps que le juge.

Cimourdain avait désigné, pour prétoire de la cour martiale, cette salle même du rez-de-chaussée où avait été la retirade et où était maintenant le corps de garde. Il tenait à tout abréger, le chemin de la prison au tribunal et le trajet du tribunal à l'échafaud.

A midi, conformément à ses ordres, la cour était en séance avec l'apparat que voici: trois chaises de paille, une table de sapin, deux chandelles allumées, un tabouret devant la table.

Les chaises étaient pour les juges et le tabouret pour l'accusé. Aux deux bouts de la table il y avait deux autres tabourets, l'un pour le commissaire-auditeur qui était un fourrier, l'autre pour le greffier qui était un caporal.

Il y avait sur la table un bâton de cire rouge, le sceau de la République en cuivre, deux écritoires, des dossiers de papier blanc, et deux affiches imprimées, étalées toutes grandes ouvertes, contenant, l'une, la mise hors la loi, l'autre, le décret de la Convention.

La chaise du milieu était adossée à un faisceau de drapeaux tricolores; dans ces temps de rude simplicité, un décor était vite posé, et il fallait peu de temps pour changer un corps de garde en cour de justice.

La chaise du milieu, destinée au président, faisait face à la porte du cachot.

Pour public, les soldats.

Deux gendarmes gardaient la sellette.

Cimourdain était assis sur la chaise du milieu, ayant à sa droite le capitaine Guéchamp, premier juge, et à sa gauche le sergent Radoub, deuxième juge.

Il avait sur la tête son chapeau à panache tricolore, à son côté son sabre, dans sa ceinture ses deux pistolets. Sa balafre, qui était d'un rouge vif, ajoutait à son air farouche.

Radoub avait fini par se faire panser. Il avait autour de la tête un mouchoir sur lequel s'élargissait lentement une plaque de sang.

A midi, l'audience n'était pas encore ouverte, une estafette, dont on entendait dehors piaffer le cheval, était debout près de la table du tribunal. Cimourdain écrivait. Il écrivait ceci:

«Citoyens membres du Comité de salut public,

«Lantenac est pris. Il sera exécuté demain.»

Il data et signa, plia et cacheta la dépêche, et la remit à l'estafette qui partit.

Cela fait, Cimourdain dit d'une voix haute:

— Ouvrez le cachot.

Les deux gendarmes tirèrent les verrous, ouvrirent le cachot, et y entrèrent.

Cimourdain leva la tête, croisa les bras, regarda la porte, et cria:

— Amenez le prisonnier.

Un homme apparut entre les deux gendarmes, sous le cintre de la porte ouverte.

C'était Gauvain.

Cimourdain eut un tressaillement.

— Gauvain! s'écria-t-il.

Et il reprit:

— Je demande le prisonnier.

— C'est moi, dit Gauvain.

— Toi?

— Moi. 5

— Et Lantenac?

— Il est libre.

— Libre!

— Oui.

— Évadé? 10

— Évadé.

Cimourdain balbutia avec un tremblement:

— En effet, ce château est à lui, il en connaît toutes les issues, l'oubliette communique peut-être à quelque sortie, j'aurais dû y songer, il aura trouvé moyen de s'en- 15 fuir, il n'aura eu besoin pour cela de l'aide de personne.

— Il a été aidé, dit Gauvain.

— A s'évader?

— A s'évader.

— Qui l'a aidé? 20

— Moi.

— Toi!

— Moi.

— Tu rêves!

— Je suis entré dans le cachot, j'étais seul avec le 25 prisonnier, j'ai ôté mon manteau, je le lui ai mis sur le dos, je lui ai rabattu le capuchon sur le visage, il est sorti à ma place et je suis resté à la sienne. Me voici.

— Tu n'as pas fait cela!

— Je l'ai fait. 30

— C'est impossible.

— C'est réel.

— Amenez-moi Lantenac!

— Il n'est plus ici. Les soldats, lui voyant le manteau de commandant l'ont pris pour moi et l'ont laissé passer. Il faisait encore nuit.

5 — Tu es fou.

— Je dis ce qui est.

Il y eut un silence. Cimourdain bégaya:

— Alors tu mérites . . .

— La mort, dit Gauvain.

10 Cimourdain était pâle comme une tête coupée. Il était immobile comme un homme sur qui vient de tomber la foudre. Il semblait ne plus respirer. Une grosse goutte de sueur perla sur son front.

Il raffermit sa voix et dit:

15 — Gendarmes, faites asseoir l'accusé.

Gauvain se plaça sur le tabouret.

Cimourdain reprit:

— Gendarmes, tirez vos sabres.

C'était la formule usitée quand l'accusé était sous le 20 poids d'une sentence capitale.

Les gendarmes tirèrent leurs sabres.

La voix de Cimourdain reprit son accent ordinaire.

— Accusé, dit-il, levez-vous.

Il ne tutoyait plus Gauvain.

25 Gauvain se leva.

— Comment vous nommez-vous? demanda Cimourdain.

Gauvain répondit:

— Gauvain.

Cimourdain continua l'interrogatoire.

30 — Qui êtes-vous?

— Je suis commandant en chef de la colonne expéditionnaire des Côtes-du-Nord.

— Êtes-vous parent ou allié de[1] l'homme évadé ?

— Je suis son petit-neveu.

— Vous connaissez le décret de la Convention ?

— J'en vois l'affiche sur votre table.

— Qu'avez-vous à dire sur ce décret ? 5

— Que je l'ai contresigné, que j'en ai ordonné l'exécution, et que c'est moi qui ai fait faire cette affiche, au bas de laquelle est mon nom.

— Faites choix d'un défenseur.

— Je me défendrai moi-même. 10

— Vous avez la parole.

Cimourdain était redevenu impassible. Seulement son impassibilité ressemblait moins au calme d'un homme qu'à la tranquillité d'un rocher.

Gauvain demeura un moment silencieux et comme 15 recueilli.

Cimourdain reprit :

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Gauvain releva lentement la tête, ne regarda personne, et répondit : 20

Ceci : une chose m'a empêché d'en voir une autre ; une bonne action, vue de trop près, m'a caché cent actions criminelles ; d'un côté un vieillard, de l'autre des enfants, tout cela s'est mis entre moi et le devoir. J'ai oublié les villages incendiés, les champs ravagés, 25 les prisonniers massacrés, les blessés achevés, les femmes fusillées, j'ai oublié la France livrée à l'Angleterre ; j'ai mis en liberté le meurtrier de la patrie. Je suis coupable. En parlant ainsi, je semble parler contre moi ; c'est une erreur. Je parle pour moi. Quand le coupable reconnaît 30 sa faute, il sauve la seule chose qui vaille la peine d'être sauvée, l'honneur.

— Est-ce là, repartit Cimourdain, tout ce que vous avez à dire pour votre défense?

— J'ajoute qu'étant le chef, je devais l'exemple, et qu'à votre tour, étant les juges, vous le devez.

5 — Quel exemple demandez-vous?

— Ma mort.

— Vous la trouvez juste?

— Et nécessaire.

— Asseyez-vous.

10 Le fourrier, commissaire-auditeur, se leva et donna lecture, premièrement, de l'arrêté qui mettait hors la loi le ci-devant marquis de Lantenac; deuxièmement, du décret de la Convention édictant la peine capitale contre quiconque favoriserait l'évasion d'un rebelle prisonnier.

15 Il termina par les quelques lignes imprimées au bas de l'affiche du décret, intimant défense «de porter aide et secours» au rebelle susnommé «sous peine de mort,» et signées: *le commandant en chef de la colonne expéditionnaire*, GAUVAIN.

20 Ces lectures faites, le commissaire-auditeur se rassit.

Cimourdain croisa les bras et dit:

— Accusé, soyez attentif. Public, écoutez, regardez, et taisez-vous. Vous avez devant vous la loi. Il va être procédé au vote. La sentence sera rendue à la majorité

25 simple.[1] Chaque juge opinera à son tour, à haute voix, en présence de l'accusé, la justice n'ayant rien à cacher.

Cimourdain continua:

— La parole est au premier juge. Parlez, capitaine

30 Guéchamp.

Le capitaine Guéchamp ne semblait voir ni Cimourdain, ni Gauvain. Ses paupières abaissées cachaient ses

LA COUR MARTIALE

NIA OF IOH.

yeux immobiles fixés sur l'affiche du décret et la considérant comme on considérerait un gouffre, il dit:

— La loi est formelle. Un juge est plus et moins qu'un homme; car il n'a pas de cœur; il est plus qu'un homme, car il a le glaive. L'an 414 de Rome, Manlius[1] fit mourir son fils pour avoir vaincu sans son ordre. La discipline violée voulait une expiation. Ici, c'est la loi qui a été violée; et la loi est plus haute encore que la discipline. Par suite d'un accès de pitié, la patrie va être remise en danger. La pitié peut avoir les proportions d'un crime. Le commandant Gauvain a fait évader le rebelle Lantenac. Gauvain est coupable. Je vote la mort.

— Écrivez, greffier, dit Cimourdain.

Le greffier écrivit: «Capitaine Guéchamp: la mort.»

Gauvain éleva la voix.

— Guéchamp, dit-il, vous avez bien voté, et je vous remercie.

Cimourdain reprit

— La parole est au deuxième juge. Parlez, sergent Radoub.

Radoub se leva, se tourna vers Gauvain et fit à l'accusé le salut militaire. Puis il s'écria:

— Si c'est ça,[2] alors, guillotinez-moi, car j'en donne ici ma parole d'honneur la plus sacrée, je voudrais avoir fait, d'abord ce qu'a fait le vieux, et ensuite ce qu'a fait mon commandant. Quand j'ai vu cet individu de quatre-vingts ans se jeter dans le feu pour en tirer les trois mioches, j'ai dit: Bonhomme, tu es un brave homme! et quand j'apprends que c'est mon commandant qui a sauvé ce vieux de votre bête de guillotine, mille noms de noms,[3] je dis: Mon commandant, vous devriez être

mon général, et vous êtes un vrai homme, et moi, tonnerre, je vous donnerais la croix de Saint-Louis,[1] s'il y avait encore des croix, s'il y avait encore des saints, et s'il y avait encore des louis! Ah çà! est-ce qu'on va être des imbéciles à présent? Si c'est pour des choses comme ça qu'on a gagné la bataille de Jemmapes,[2] la bataille de Valmy, la bataille de Fleurus[3] et la bataille de Wattignies, alors il faut le dire. Comment! voilà le commandant Gauvain qui depuis quatre mois mène[4] toutes ces bourriques de royalistes tambour battant, et qui sauve la république à coups de sabre, et qui a fait la chose de Dol où il fallait joliment de l'esprit, et, quand vous avez cet homme-là, vous tâchez de ne plus l'avoir! et, au lieu d'en faire votre général, vous voulez lui couper le cou! je dis que c'est à[5] se jeter la tête la première par-dessus le parapet du Pont-Neuf,[6] et que vous-même, citoyen Gauvain, mon commandant, si, au lieu d'être mon général, vous étiez mon caporal, je vous dirais que vous avez dit des bêtises tout à l'heure. Le vieux a bien fait de sauver les enfants, vous avez bien fait de sauver le vieux, et si l'on guillotine les gens parce qu'ils ont fait de bonnes actions, alors va-t'en à tous les diables, je ne sais plus du tout de quoi il est question. Il n'y a plus de raison pour qu'on s'arrête. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, tout ça? Je me pince pour savoir si je suis éveillé. Je ne comprends pas. Il fallait donc que le vieux laisse brûler les mômes tout vifs, il fallait donc que mon commandant fasse couper le cou au vieux. Tenez, oui, guillotinez moi. J'aime autant ça. Une supposition, les mioches seraient morts, le bataillon du Bonnet-Rouge était deshonoré. Est-ce que c'est ça qu'on voulait? Alors mangeons-nous les uns les autres. Je me connais

en politique aussi bien que vous qui êtes là, j'étais du club des Jacobins.[1] Sapristi![2] nous nous abrutissons à la fin![3] Je résume ma façon de voir. Je n'aime pas les choses qui ont l'inconvénient de faire qu'on ne sait plus du tout où on en est. Pourquoi diable nous faisons-nous tuer? Pour qu'on nous tue notre chef! Pas de ça, Lisette.[4] Je veux mon chef. Il me faut mon chef. Je l'aime encore mieux aujourd'hui qu'hier. L'envoyer à la guillotine, mais vous me faites rire! Tout ça, nous n'en voulons pas. J'ai écouté. On dira tout ce qu'on voudra. D'abord, pas possible.

Et Radoub se rassit. Sa blessure s'était rouverte. Un filet de sang qui sortait du bandeau coulait le long de son cou, de l'endroit où avait été son oreille.

Cimourdain se tourna vers Radoub:

— Vous votez pour que l'accusé soit absous?

— Je vote, dit Radoub, pour qu'on le fasse général.

— Je vous demande si vous votez pour qu'il soit acquitté.

— Je vote pour qu'on le fasse le premier de la république.

— Sergent Radoub, votez-vous pour que le commandant Gauvain soit acquitté, oui ou non?

— Je vote qu'on me coupe la tête à sa place.

— Acquittement, dit Cimourdain. Écrivez, greffier. Le greffier écrivit: «Sergent Radoub: acquittement.»

Puis le greffier dit:

— Une voix pour la mort. Une voix pour l'acquittement. Partage.

C'était à Cimourdain de voter.

Il se leva. Il ôta son chapeau et le posa sur la table.

Il n'était plus pâle ni livide. Sa face était couleur de terre.

Tous ceux qui étaient là eussent été couchés dans des suaires que le silence n'eût pas été plus profond.

5 Cimourdain dit d'une voix grave, lente et ferme:

— Accusé Gauvain, la cause est entendue. Au nom de la république, la cour martiale, à la majorité de deux voix contre une . . .

Il s'interrompit, il eut comme un temps d'arrêt; 10 hésitait-il devant la mort? hésitait-il devant la vie? toutes les poitrines étaient haletantes. Cimourdain continua:

— . . . Vous condamne à la peine de mort.

Son visage exprimait la torture du triomphe si- 15 nistre.

Ce ne fut qu'une lueur, et cela passa. Cimourdain redevint de marbre, se rassit, remit son chapeau sur sa tête et ajouta:

— Gauvain, vous serez guillotiné demain, au lever du 20 soleil.

Gauvain se leva et dit:

— Je remercie la cour.

— Emmenez le condamné, dit Cimourdain.

Cimourdain fit un signe, la porte du cachot se rouvrit, 25 Gauvain y rentra, le cachot se referma. Les deux gendarmes restèrent en faction des deux côtés de la porte, le sabre nu.

On emporta Radoub qui venait de tomber sans connaissance.

CEPENDANT LE SOLEIL SE LÈVE

Le jour ne tarda pas à poindre à l'horizon.

En même temps que le jour, une chose étrange, immobile, surprenante, et que les oiseaux du ciel ne connaissaient pas, apparut sur le plateau de la Tourgue, au-dessus de la forêt de Fougères. 5

Cela avait été mis là dans la nuit. C'était dressé, plutôt que bâti. De loin sur l'horizon c'était une silhouette faite de lignes droites et dures, ayant l'aspect d'une lettre hébraïque ou d'un de ces hiéroglyphes d'Égypte qui faisaient partie de l'alphabet de l'antique 10 énigme.

Au premier abord, l'idée que cette chose éveillait était l'idée de l'inutile. Elle était là parmi les bruyères en fleur. On se demandait à quoi cela pouvait servir. Puis on sentait venir un frisson. C'était une 15 sorte de tréteau ayant pour pieds[1] quatre poteaux. A un bout du tréteau, deux hautes solives, debout et droites, reliées à leur sommet par une traverse, élevaient et tenaient suspendu un triangle qui semblait noir sur l'azur du matin. A l'autre bout du tréteau, il y avait 20 une échelle. Entre les deux solives, en bas, au-dessous du triangle, on distinguait une sorte de panneau composé de deux sections mobiles qui, en s'ajustant l'une à l'autre, offraient au regard un trou rond à peu près de la dimension du cou d'un homme. La section supé- 25 rieure du panneau glissait dans une rainure, de façon à pouvoir se hausser ou s'abaisser. Pour l'instant, les deux croissants qui en se rejoignant formaient le collier étaient écartés. On apercevait au pied des deux piliers portant le triangle une planche pouvant tourner sur 30

charnières et ayant l'aspect d'une bascule. A côté de cette planche il y avait un panier long, et entre les deux piliers, en avant, et à l'extrémité du tréteau, un panier carré. C'était peint en rouge. Tout était en bois, excepté le triangle qui était en fer. On sentait que cela avait été construit par des hommes, tant c'était laid, mesquin et petit; et cela aurait mérité d'être apporté là par des génies, tant c'était formidable.

Cette bâtisse difforme, c'était la guillotine.

En face, à quelques pas, dans le ravin, il y avait un autre monstre, la Tourgue. Un monstre de pierre faisant pendant au monstre de bois. Et, disons-le, quand l'homme a touché au bois et à la pierre, le bois et la pierre ne sont plus ni bois ni pierre, et prennent quelque chose de l'homme. Un édifice est un dogme, une machine est une idée.

La Tourgue était cette résultante fatale du passé qui s'appelait la Bastille à Paris, la Tour de Londres[1] en Angleterre, le Spielberg en Allemagne, l'Escurial en Espagne, le Kremlin à Moscou, le château Saint-Ange à Rome.

Dans la Tourgue étaient condensés quinze cents ans, le moyen âge, le vasselage, la glèbe, la féodalité; dans la guillotine une année, 93; et ces douze mois faisaient contre-poids à ces quinze siècles.

La Tourgue, c'était la monarchie· la guillotine. c'était la révolution.

Confrontation tragique.

* * * * * * * * * * * *

Ce matin-là, jamais le ciel frais du jour n'avait été plus charmant. Un vent tiède remuait les bruyères, les vapeurs rampaient mollement dans les branchages, la

forêt de Fougères, toute pénétrée de l'haleine qui sort des sources, fumait dans l'aube comme une vaste cassolette pleine d'encens; le bleu du firmament, la blancheur des nuées, la claire transparence des eaux, la verdure, cette gamme harmonieuse qui va de l'aigue-marine à l'émeraude, les groupes d'arbres fraternels, les nappes d'herbes, les plaines profondes, tout avait cette pureté qui est l'éternel conseil de la nature à l'homme. Au milieu de tout cela s'étalait l'affreuse impudeur humaine; au milieu de tout cela apparaissaient la forteresse et l'échafaud, la guerre et le supplice, les deux figures de l'âge sanguinaire et de la minute sanglante. En présence de la création fleurie, embaumée, aimante et charmante, le ciel splendide inondait d'aurore la Tourgue et la guillotine, et semblait dire aux hommes: Regardez ce que je fais et ce que vous faites.

Tels sont les formidables usages que le soleil fait de sa lumière.

Ce spectacle avait des spectateurs.

Les quatre mille hommes de la petite armée expéditionnaire étaient rangés en ordre de combat sur le plateau. Ils entouraient la guillotine de trois côtés, de façon à tracer autour d'elle, en plan géométral, la figure d'un E. La machine rouge était comme enfermée dans ces trois fronts de bataille, sorte de muraille de soldats repliée des deux côtés jusqu'aux bords de l'escarpement du plateau; le quatrième côté, le côté ouvert, était le ravin même, et regardait la Tourgue.

Cela faisait une place en carré long, au milieu de laquelle était l'échafaud. A mesure que le jour montait l'ombre portée de la guillotine décroissait sur l'herbe.

Les artilleurs étaient à leurs pièces, mèches allumées.

Une douce fumée bleue s'élevait du ravin; c'était l'incendie du pont qui achevait d'expirer.

Cette fumée estompait sans la voiler la Tourgue dont la haute plate-forme dominait tout l'horizon. Entre cette plate-forme et la guillotine, il n'y avait que l'intervalle du ravin. De l'une à l'autre on pouvait se parler.

Sur cette plate-forme avaient été transportées la table du tribunal et la chaise ombragée de drapeaux tricolores. Le jour se levait derrière la Tourgue et faisait saillir en noir la masse de la forteresse et, à son sommet, sur la chaise du tribunal et sous le faisceau de drapeaux, la figure d'un homme assis, immobile et les bras croisés.

Cet homme était Cimourdain. Il avait, comme la veille, son costume de délégué civil, sur la tête la chapeau à panache tricolore, le sabre au côté et les pistolets à la ceinture.

Il se taisait. Tous se taisaient. Les soldats avaient le fusil au pied et baissaient les yeux. Ils se touchaient du coude, mais ne se parlaient pas. Ils songeaient confusément à cette guerre, à tant de combats, aux fusillades des haies si vaillamment affrontées, aux nuées de paysans furieux chassés par leur souffle, aux citadelles prises, aux batailles gagnées, aux victoires, et il leur semblait maintenant que toute cette gloire leur tournait en honte. Une sombre attente serrait toutes les poitrines. On voyait sur l'estrade de la guillotine le bourreau qui allait et venait. La clarté grandissante du matin emplissait majestueusement le ciel.

Soudain on entendit ce bruit voilé que font les tambours couverts d'un crêpe. Ce roulement funèbre approcha; les rangs s'ouvrirent, et un cortège entra dans le carré, et se dirigea vers l'échafaud.

LA GUILLOTINE

UNIV. OF MICH.

D'abord les tambours noirs, puis une compagnie de grenadiers, l'arme basse, puis un peloton de gendarmes, le sabre nu, puis le condamné, — Gauvain.

Gauvain marchait librement. Il n'avait de cordes ni aux pieds ni aux mains. Il était en petit uniforme;[1] il avait son épée.

Derrière lui venait un autre peloton de gendarmes.

En arrivant sur le lieu triste, son premier regard fut pour le haut de la tour. Il dédaigna la guillotine.

Il savait que Cimourdain se ferait un devoir d'assister à l'exécution. Il le chercha des yeux sur la plate-forme. Il l'y trouva.

Cimourdain était blême et froid. Ceux qui étaient auprès de lui n'entendaient pas son souffle.

Quand il aperçut Gauvain, il n'eut pas un tressaillement.

Gauvain cependant s'avançait vers l'échafaud.

Tout en marchant, il regardait Cimourdain et Cimourdain le regardait. Il semblait que Cimourdain s'appuyât sur ce regard.

Gauvain arriva au pied de l'échafaud. Il y monta. L'officier qui commandait les grenadiers l'y suivit. Il défit son épée et la remit à l'officier, il ôta sa cravate et la remit au bourreau.

Il ressemblait à une vision. Jamais il n'avait apparu plus beau. Sa chevelure brune flottait au vent; on ne coupait pas les cheveux alors.[2] Son cou blanc faisait songer à une femme, et son œil héroïque et souverain faisait songer à un archange. Il était sur l'échafaud, rêveur. Ce lieu-là est aussi un sommet. Gauvain y était debout, superbe et tranquille. Le soleil, l'enveloppant, le mettait comme dans une gloire.

Il fallait pourtant lier le patient. Le bourreau vint, une corde à la main.

En ce moment-là, quand ils virent leur jeune capitaine si décidément engagé sous le couteau, les soldats n'y
5 tinrent plus; le cœur de ces gens de guerre éclata. On entendit cette chose énorme, le sanglot d'une armée. Une clameur s'éleva: Grâce! grâce! Quelques-uns tombèrent à genoux, d'autres jetaient leurs fusils et levaient les bras vers la plate-forme où était Cimourdain.
10 Un grenadier cria en montrant la guillotine: — Reçoit-on des remplaçants pour ça? Me voici. — Tous répétaient frénétiquement: Grâce! grâce! et des lions qui auraient entendu cela eussent été émus ou effrayés, car les larmes des soldats sont terribles.

15 Le bourreau s'arrêta, ne sachant plus que faire.

Alors une voix brève et basse, et que tous pourtant entendirent, tant elle était sinistre, cria du haut de la tour:

— Force à la loi.

20 On reconnut l'accent inexorable. Cimourdain avait parlé. L'armée frissonna.

Le bourreau n'hésita plus. Il s'approcha tenant sa corde.

— Attendez, dit Gauvain.

25 Il se tourna vers Cimourdain, lui fit, de sa main droite encore libre, un geste d'adieu, puis se laissa lier.

Quand il fut lié, il dit au bourreau:

— Pardon. Un moment encore.

30 Et il cria:

— Vive la République!

On le coucha sur la bascule. Cette tête charmante

et fière s'emboîta dans l'infâme collier. Le bourreau lui releva doucement les cheveux, puis pressa le ressort; le triangle se détacha et glissa lentement d'abord, puis rapidement; on entendit un coup hideux . . .

Au même instant on en entendit un autre. Au coup de hache répondit un coup de pistolet. Cimourdain venait de saisir un des pistolets qu'il avait à sa ceinture, et, au moment où la tête de Gauvain roulait dans le panier, Cimourdain se traversait le cœur d'une balle. Un flot de sang lui sortit de la bouche, il tomba mort.

Et ces deux âmes, sœurs tragiques, s'envolèrent ensemble, l'ombre de l'une mêlée à la lumière de l'autre.

NOTES

Page 1. — 1. **Bretagne,** an old Western Province of monarchical France now comprising the Departments of Finistère, Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine, Morbihan and Loire-Inférieure.

2. **Santerre,** a Parisian brewer who became a general in the Republican army.

3. **Saudraie,** a section of Brittany.

4. **Argonne,** a wooded part of Eastern France made famous by the military success of the French army under Dumouriez (1792). — **Jemmapes, Valmy,** two places where Dumouriez defeated the Prussians in 1792. The former is situated in Belgium, the latter in Eastern France.

5. **Kléber,** one of the most celebrated generals of the French Revolution, was born in 1753 and assassinated in Egypt in 1800.

Page 3. — 1. **Qui es-tu,** note use of second person singular; it was the only form of the verb used by Republicans to emphasize equality.

Page 4. — 1. **môme,** colloquial for *enfant.*

2. **tout ça,** refers to all the mother said before.

3. **à parler français,** at that time the inhabitants of Brittany could hardly speak French; they spoke the "Breton" language which was very much akin to the Celtic tongue.

Page 5. — 1. **Va pour,** *all right for; let it go at.*

2. **au fait,** *to the point.*

3. **bleus . . . blancs,** i. e. Republicans . . . Royalists.

4. **mets-nous au fait,** *tell us, make us acquainted.*

5. **la rue du Cherche-Midi,** a street in Paris.

Page 6. — 1. **faux-saulnier,** *salt smuggler.* Under the French Monarchy the salt industry was a monopoly in the hands of the government, hence the existence of salt smugglers.

2. **Dame**, an affirmative form derived from the Latin *Dominus:* trans., *of course.*

3. **on se sait quels**, *some or other.*

Page 7. — 1. **c'est toujours ça**, *this is something.*

2. **momignarde** = *enfant;* cf. page 4, note 1.

3. **gouliafre**, colloquial, *greedy.*

4. **comme quî dirait** = *c'est à dire*, a popular and incorrect form.

5. **j'ai l'air comme ça**, *I look rude.*

Page 9. — 1. **va comme je te pousse**, *as well as I am able;* lit., "go as I push you on."

2. **Ils ne sont pas forcés d'être de Paris**, *everybody does not have to be born in Paris.*

Page 11. — 1. **Girondins**, a party of the National Convention so called because the greater number of them came from the Department of Gironde. They were moderate in their opinions and were all guillotined in 1793 after a bitter fight with the more radical party headed by Danton and Robespierre.

2. **Jersey**, a British Island in the British Channel.

3. **chevalier de Saint-Louis**, an honorific order under the French Kings.

Page 12. — 1. **Saint-Hélier**, the capital of the Island of Jersey.

Page 13. — 1. **le Comte d'Artois**, a brother of Louis XVI, who later (1824–1830) reigned over France under the title Charles X.

2. **en feu**, here, *in arms.*

3. **Granville . . . Saint-Malo**, two important cities on the Western coast of France, the former in the Department of Calvados and the latter in that of Ille-et-Vilaine.

4. **Prieur, de la Marne** (1769–1827), a member of the National Convention so named after the Department of Marne, from which he came, and in order to differentiate him from another member of the same Assembly, bearing the same name and coming from the Côte d'Or.

5. **Cherbourg**, a fortified seaport on the British Channel.

6. **Serk**, a small island near Jersey.

7. **Guernesey**, an English island in the Channel which has a population of about 30,000.

8. **en couvrant la corvette de toile**, *by crowding on all sail.*

Page 14. — 1. **Gros-Nez**, a cape on the Eastern coast of the island of Jersey.

2. **embarquait**, *shipped water.*

Page 16. — 1. **carré**, here, *hatch.*

2. **rechanges de voiles**, *spare sails.*

Page 17. — 1. **chef de pièce**, *gun-captain.*

Page 20. — 1. **la Croix de Saint-Louis**, cf. page 11, note 3.

2. **en mer**, cf. page 13, note 2; trans., *at sea.*

3. **carré**, here, *quarters.*

Page 21. — 1. **commençait à n'être plus tenable**, *was getting very heavy.*

Page 22. — 1. **mauvais fond de mer**, *dangerous bottom.*

Page 24. — 1. **les princes**, brothers of Louis XVI.

2. **Vous de moins**, note absolute construction.

3. **à force de rames**, *as swiftly as possible.*

4. **les amuser**, *to keep them busy.*

Page 28. — 1. **est-ce qu'on**, here, *can one*, implying a negative answer.

Page 29. — 1. **ce n'est pas tout ça**, cf. page 4, note 2.

Page 30. — 1. **la tour du Temple**, this building, formerly a monastery, where Louis XVI was imprisoned, was torn down in 1821.

Page 31. — 1. **Sainte Anne d'Auray**, a Saint for whom Bretons have the greatest veneration and whose shrine is found in the town of Auray.

2. **Tu fais bon marché**, *you care but little; you easily give up.*

Page 32. — 1. **en état de grâce**, in English we use the indefinite article.

Page 33. — 1. **le mont Saint-Michel**, a small island less than a mile in circumference upon which stand a monastery and a church dating back, partly, to the XIVth century.

2. **Couesnon**, a small river that for some part of its course forms the boundary line between Normandy and Brittany and empties

into the Bay of Mont Saint Michel. **Beauvoir . . . Huisnes** (pron. *Weenn*) . . . **Ardevon** are small towns on the sea-coast of Brittany.

Page 34. — 1. **Pontorson**, a town of about 5,000, near the Bay of the Mont Saint Michel.

2. **Lamballe**, a town of about 4,000 in the Département des Côtes-du-Nord.

3. **hou-hou**, *cry.*

Page 35. — 1. **tu en es**, *you are one of us.*

2. **Madame Royale**, the King's daughter.

3. **Jean Chouan**, a very influential leader of the Royalist party during the Vendée war.

Page 36. — 1. **MM** = *Messieurs* **d'Elbée . . . de Lescure . . . de la Rochejaquelein . . . Cathelineau**, all Royalist leaders belonging to aristocracy with the exception of the last one who was the son of a bricklayer.

Page 37. — 1. **Chouannerie**, here, guerilla warfare started by Jean Chouan.

2. **clair-obscur**, here, *twilight.*

Page 38. — 1. **mômes**, cf. page 4, note 1.

Page 39. — 1. **cage**, here, *belfry.*

2. **à jour**, *cut open.*

Page 40. — 1. **à qui en voulaient toutes ces cloches**, *for whom (against whom) were all those bells ringing;* lit., "against whom had those bells a grudge."

2. **représentants en mission**, members of the National Assembly sent to Brittany to fight the Royalist insurrection.

Page 41. — 1. **est mis hors la loi**, *is declared to be an outlaw.*

2. **maison commune**, *Town Hall.*

Page 43. — 1. **à cet homme**, object of *avait laissé.*

Page 47. — 1. **passé par les armes**, *shot (to death).*

2. **hure**, lit., "the head of a wild boar."

Page 51. — 1. **j'ai été au**, *I served under; I belonged*

Page 52. — 1. **en un tour de main**, *in a trice.*

Page 53. — 1. **Santerre**, see page 1, note 2.

Page 57. — 1. **carnichot,** a local expression; cf. with *tanière*, page 43, line 27.

Page 58. — 1. **athlète,** here applied to the intellect.

2. **Louis XV,** the great-grandson of Louis XIV, was born in 1710, he reigned from 1715 to 1774.

3. **la république de Platon . . . de Dracon,** the former meaning the idealistic Republic as opposed to the latter, i.e. the most severe form of government. Plato was born in 429 and died in 347 B.C. Draco flourished in the 7th century B.C.

Page 61. — 1. **Pygmalion,** a mythological sculptor fell in love with the statue of Galathea, his own work, and married her after she had been given life by Venus.

Page 62. — 1. **il y avait de la crinière dans sa perruque,** *his unkempt hair looked like a mane.*

2. **pantalon à pied,** *strapped-down trousers.*

Page 63. — 1. **rouppe,** *sash.*

Page 64. — 1. **la guerre de Hanovre,** the seven-year war (1756–1763) is here referred to.

Page 65. — 1. **Comité de salut public** (*Committee of public safety*) was established by the National Convention on April 6, 1792, in order to place in the hands of but a few men the executive power. It became famous by its cruel measures and was abolished in 1795.

2. **l'armée du Rhin,** at that time almost the whole of Europe was united against France and she had then several armies in the field.

Page 66. — 1. **C'est . . .** all through this paragraph, note disdainful use of the demonstrative form.

Page 67. — 1. **ci-devant,** lit., "a former (nobleman)." This expression was used as a synonym to nobleman as all titles had been abolished.

Page 68. — 1. **An II de la République,** i.e. 1793.

2. **Le calendrier révolutionnaire,** in this calendar the year was divided into 12 months of 30 days each and the five remaining days were made a public holiday. The year began on September 22nd (anniversary of the proclamation of the Republic) and the

months were called: Vendémiaire, Brumaire, Frimaire, Nivôse, Pluviôse, Ventôse, Germinal, Floréal, Prairial, Messidor, Thermidor and Fructidor. This calendar was discarded by Bonaparte in 1802.

3. **Philippeaux, Prieur de la Marne, Lecointre, Alquier,** all members of the National Convention.

Page 69. — 1. **Avranches,** a small town in the Département de la Manche, situated on a hill overlooking the sea.

2. **Pontorson,** see page 34, note 1.

3. **Dol,** in the Department of Ille-et-Vilaine.

Page 70. — 1. **le petit** refers to the son of Louis XVI, then imprisoned in the "Temple."

Page 71. — 1. **Pitt (William),** the implacable opponent of the French Revolution and also of Napoleon, was born in 1759 and died in 1805.

2. **donner un coup d'épaule,** *to back up; lend a helping hand.*

Page 72. — 1. **a fait une pointe,** *has pushed on forward.*

2. **Mont-Dol,** a high hill near Dol.

Page 75. — 1. **jacobin,** Revolutionist. It really meant a member of the Jacobin club thus called on account of its meetings taking place in a building formerly occupied by monks of that name. All the members of that club were ardent Revolutionists.

2. **Frédéric II** was King of Prussia from 1740 to 1786.

Page 76. — 1. **faisant cuisine en plein vent,** *cooking in the open air.*

2. **Brise-bleu,** as the Republicans were called "les Bleus," the nickname explains itself.

3. **Imânus,** Lat., *immanis,* "savage," "fierce," "monstrous."

Page 77. — 1. **grand'gardes,** this apostrophic form is a relic of an old French feminine form; cf. *grand'rue, grand'messe* etc.

Page 78. — 1. **ils reprirent pied,** *they stood their ground again.*

Page 80. — 1. **Dinan,** a very picturesque town west of Dol in the "Département des Côtes-du-Nord."

2. **Le chef venu,** absolute construction.

3. **Un peu plus, j'avais la tête,** *a little lower I should have hit his head.*

Page 81. — 1. **en était à,** *had come to; en* refers to the previously precarious condition of the Royalists.

2. **Vendéens** (pron. *Ven-dé-ins*), the Royalists. Many of these men came from the Province of Vendée, hence the name Vendéens used as a synonym for Royalists.

3. **Faites tout le feu que vous pourrez,** *fire as rapidly as you can.*

4. **Occupez-moi tous ces gens-là,** *keep all those people busy.* Note use of ethical dative without translatable force.

Page 84. — 1. **Fonçons,** *charge;* a popular expression.

Page 86. — 1. **Cela se recoud,** *it can be stitched.*

Page 87. — 1. **ambulance ... ville,** *temporary hospital at the city hall.*

Page 88. — 1. **Au plus fort,** *at the height.*

Page 90. — 1. **sans m'en ouvrir la bouche,** *without uttering a word about them.*

2. **délire,** here personified; trans., *delirious person.*

Page 91. — 1. **Ça ne peut pourtant pas se passer comme ça,** *matters cannot go on this way.*

Page 92. — 1. **suis,** here, *exist.*

Page 93. — 1. **L'Ille-et-Vilaine,** a Department of France; cf. page 1, note 1.

Page 94. — 1. **Santerre,** cf. page 1, note 2.

2. **Bocage,** that part of France where most of the conflicts of the Royalist insurrection took place. It was called thus on account of its many forests.

Page 95. — 1. **Oreste . . . Pylade,** two mythological characters whose staunch friendship for each other has become proverbial.

2. **au plus fort du combat,** *in the thickest of the fight.*

Page 96. — 1. **Où en sommes-nous,** *how are things going?*

2. **Temple,** see page 30, note 1.

Page 97. — 1. **Marie-Antoinette,** the daughter of Francis I and Mary-Thérèse of Austria and the wife of Louis XVI, was born in 1755 and guillotined in 1793. — **Pie VI** was pope from 1775 to 1799. — **Louis Capet,** the son of Louis XVI; cf. page 70, note 1.

2. **on ne se met pas à quinze cents pour tuer un homme,** *fifteen hundred men should not get together to kill one man.*

3. **à terre,** *who is down, conquered.*

4. **Bonchamps,** a Royalist leader.

Page 99. — 1. **Boerhave,** Dutch physician and chemist (1668–1738).

2. **part du feu,** i. e. some is burned to save the rest.

3. **Saint-Just,** a famous revolutionist and a member of the Committee of Public Safety (cf. page 65, note 1), was born in 1767 and beheaded in 1794; *irreductible,* i. e. incapable of change of character.

Page 100. — 1. **la Terreur,** *the Reign of Terror* that lasted from May 31, 1793 to July 27, 1794.

Page 102. — 1. **c'est** = *parce que.*

Page 104. — 1. **cordons,** here, *rows.*

Page 105. — 1. **met à sec,** *dries up.*

Page 106. — 1. **Couesnon,** cf. page 33, note 2.

2. **trait d'union,** *connecting link.*

3. **Chenonceaux,** a small village in Central France where King Francis I had built a magnificent castle for the use of the Duchess of Étampes.

4. **Mansard,** the most famous French architect of the XVIIth century who built the chateau at Versailles, the "Dôme des Invalides" and many other well-known edifices (1645–1708).

Page 107. — 1. **Homère,** the greatest of all poets and the supposed author of the *Iliad* and *Odyssey,* is here personified as representing poetry.

Page 108. — 1. **Vis-de-Saint-Gilles,** a winding stairway, thus called after the abbey of Saint-Gilles in Languedoc where a stairway of that kind was first built.

Page 109. — 1. **goût,** here, *style.*

Page 110. — 1. **Charlotte Corday,** the slayer of Marat, was born in Western France in 1768 and guillotined July 17, 1793.

Page 111. — 1. **l'Imânus,** cf. page 76, note 3. It is to be noted that most of the names following are likewise nicknames.

Page 112. — 1. **à ciel ouvert,** *open (over head).*

Page 113. — 1. **j'ai dit,** a Latin construction (*dixi*), trans., *I have finished; I am done.*

2. **tiens,** *why.*

Page 115. — 1. **clan féroce**, here, *bloodthirsty, cruel people.*

Page 119. — 1. **poupoupe**, baby talk for *soupe.*

Page 121. — 1. **le mondieu**, baby talk in which the possessive form is used as being part of the noun, i.e. *le mon Dieu;* also note article.

Page 122. — 1. **il s'était fait un peu de jour**, *it had dawned somewhat.*

Page 123. — 1. **grelottaient**, here, *shook.*

Page 127. — 1. **Dame**, cf. page 6, note 2.

Page 130. — 1. **en quelque sorte**, *as it were; so to speak.*

Page 131. — 1. **était à l'aise**, *was feeling easy.*
2. **arme blanche**, *side arm*, i.e. sword, sabre, bayonet, etc.

Page 133. — 1. **où l'on se voit le blanc des yeux**, *in which the combatants can see the whites of each other's eyes.*

Page 138. — 1. **Fonçons**, cf. page 84, note 1.
2. **faites ferme**, *stand your ground.* — 3. **Hé bien**, *what of it?*

Page 139. — 1. **marivaudage**, here sarcastically used; lit., "flirting, idle talking." This word is derived from Marivaux, the 18th century writer of light plays.

Page 141. — 1. **un buffet**, lit., "sideboard," meaning a place where provisions are kept.

Page 143. — 1. **je m'en fiche**, colloquial, *I do not care.*

Page 144. — 1. **rude premier coup de feu**, *hot firing at first.*

Page 146. — 1. **piton**, here, *a pin* or *an axis* on which the stone revolved.

Page 148. — 1. **c'est doux**, *these are different things.*

Page 150. — 1. **à plat ventre**, *flat on his stomach.*

Page 151. — 1. **c'est bon**, *no matter; all right.*
2. **notre petit à nous**, *our little one;* i.e. the son of Louis XVI.
3. **Temple**, cf. page 30, note 1.

Page 152. — 1. **qui en veut**, *who wants me*, i.e. to fight me.

2. **clef des champs**, *they have escaped*, an elliptical form of: *ils ont pris la clef des champs*, "they have gotten the key to the fields."

Page 157. — 1. **voilà une chose**, *what a thought!* expresses here amazement and terror.

2. **voilà des jours et des nuits que je marche**, note use of present tense, in English we use the past, *here I've been walking day and night.*

Page 162. — 1. **Orgette**, i.e. *Georgette.*

2. **môme**, cf. page 4, note 1.

Page 163. — 1. **la statue du commandeur**, a reference to Molière's play in which the statue of the dead Commander descends from his own monument to reproach Don Juan for his bad conduct.

Page 164. — 1. **Égalité** refers to Philippe d'Orléans, a cousin of Louis XVI, who, while a member of the National Convention, voted for the execution of the King. He himself was afterwards guillotined and was often disdainfully called Philippe Égalité.

2. **Capet**, Louis XVI. As he was a descendant of Hugues Capet, the founder of the dynasty, the Revolutionists called him **Capet**, thus showing their scorn for his royal title and dignity.

3. Lit. 'took the part of,' i.e. sacrificed buildings.

Page 166. — 1. **les premiers venus**, *any ones.*

Page 167. — 1. **dessous**, *inferiority.*

Page 168. — 1. **fossé**, lit., "moat"; trans., *line of defence.*

Page 169. — 1. **passer**, *to cross it.* — 2. **Pitt**, cf. page 71, note 1.

Page 173. — 1. **pas mal**, *quite a few; several.*

Page 174. — 1. **manants**, *peasants, common people;* was used in opposition to nobleman.

2. **d'ici**, *within.*

Page 175. — 1. **souligner**, here, *emphasize.*

2. **voix de bonne compagnie**, *tone, expression of a man of the world.*

3. **très humble**, supply, *serviteur.*

4. **je vous dis vos vérités**, *I tell you what I think of you.*

5. **tu fais**, note use of pronoun showing Lantenac's change of feelings.

Page 176. — 1. **donne audience à,** *reflects over.*

2. **ma foi** expresses satisfaction, preceded by hesitation; lit., "upon my word!"

Page 181. — 1. **parent ou allié,** note the difference between *parent,* "relative" and *allié,* "related through some marriage." This is a legal form of question.

Page 182. — 1. **majorité simple,** here used in opposition to *unanimité.*

Page 183. — 1. **Manlius,** a famous military tribune, twice a dictator and three times a consul, waged a successful war against the Latins during which he caused to be put to death his own son for having disobeyed his orders.

2. **Si c'est ça,** *if matters go on this way.*

3. **mille noms de noms,** trans., *thunder and lightning.*

Page 184. — 1. **la croix de Saint-Louis,** cf. page 11, note 3; also note reference in the following two lines to the suppression of religious emblems and the overthrowing of the King by the Government of the Republic.

2. **Jemmapes . . . Valmy,** cf. page 1, note 4.

3. **Fleurus . . . Wattignies,** the former a small town in Belgium, the latter a village of Northern France where Jourdan defeated the allied armies of Europe. Hugo makes here a historical error, as the battle of Wattignies was won by the French in October 1793, and that of Fleurus in June 1794, while Gauvain's trial is supposed to have taken place in August 1793.

4. **mène . . . tambour battant,** *drives hard;* lit., "with drums beating."

5. **c'est à,** *it is enough to make one . . .*

6. **Pont neuf,** a bridge over the river Seine, on which stands a statue of Henry IV, during whose reign it was built.

Page 185. — 1. **Club des Jacobins,** a political organization composed of radical Revolutionists. It took its name from its place of meeting which was a convent formerly occupied by Jacobin monks.

2. **sapristi,** a corrupted form of *sacrement* (through *sacristie, sacristi*); here, merely emphatic.

3. **à la fin,** here, emphatic; trans., *we do, indeed.*

4. **pas de ça, Lisette,** an anachronistic use of an expression that dates only back to Béranger (1780–1857); trans. by our slang, *not much.*

Page 187. — 1. **pieds,** here, *legs*, not "feet."

Page 188. — 1. **La Tour de Londres,** in feudal days a powerful fortress and for many years a State prison of gloomy memories, stands on the North bank of the Thames river and immediately to the East of the city. — **Le Spielberg,** a famous citadel, for many years used as a State prison in Brünn (Austria). — **L'Escurial,** a famous monastery situated a few miles North-West of Madrid, was built in the XVIth century by Philip II. — **Le Kremlin,** in the Northern part of the City of Moscow, was for many years the center of the political and religious life of Russia and is still the most venerated place in the hearts of many Russians. — **Le château Saint-Ange,** a famous citadel and prison that was formerly connected with the Vatican by an underground passage, was erected in 136 A. D.

Page 191. — 1. **petit uniforme,** *fatigue uniform.*

2. **on ne coupait pas les cheveux alors,** a reference to the fact that now the hair of criminals sentenced to death is cut just before the execution.

GLOSSARY

Words identical in French and English, as also a number of others, the meanings of which should be evident to readers of this text, have been purposely omitted.

A

abaisser, to put down, lower; **s'—**, to come down, be lowered.
abandon, *m.*, abandonment, destitution, giving up.
abandonner, to abandon.
abatis, *m.*, felling; **— d'arbres**, thrown down trees.
abattre, to knock down; **s'—**, to come down, fall down.
abbé, *m.*, abbot, priest.
abîme, *m.*, abyss.
abois, *m. pl.*, distress, despairing condition.
abord, *m.*, access; **du premier —**, at first.
abord (d'), at first, in the first place.
abordage, *m.*, boarding a ship.
aborder, to land.
aboutir, to open, come to, reach.
abréger, to shorten, make short.
abri, *m.*, shelter; **à l'—**, sheltered, protected.
abriter, to shelter.
abrupt, -e, rugged.
abrutir (s'), to become brutalized, foolish, stupid.
absenter (s'), to be absent.
absolu, -e, absolute.
absolument, absolutely.
absoudre, to acquit, absolve.
abstenir (s'), to refrain, forego.
abus, *m.*, abuse, misuse; **— de confiance**, deceit.
accablement, *m.*, grief, dejection, discouragement, exhaustion.
accentuer, to accentuate.
acception, *f.*, sense, meaning.
accès, *m.*, moment, fit.
accompagner, to accompany.
accomplir (s'), to be done, accomplished.
accord, *m.*, agreement; **être d'—**, to work together, agree.
accorder, to grant.
accourir, to rush forth, run to.
accréditer, to accredit.
accrocher, to hang, hook.
accueillir, to welcome.
acculer, to drive back, bring one to a stand.
accusé, *m.*, accused person.
acharnement, *m.*, eagerness, earnestness.
achever, to complete, achieve, kill (of wounded persons).
acier, *m.*, steel.
acquiescement, *m.*, acquiescence, consent.
acquittement, *m.*, acquittal.
acquitter, to acquit.
acre, sharp.
adieu, *m.*, farewell. [welcome.
admettre, to admit, receive,
admirer, to admire.

adopter, to adopt.
adosser, to lean on one's back, rest, lean, support oneself.
adresser, to address; — **la parole**, to speak, address.
affaiblir, to weaken.
affaire, *f.*, affair, business; **avoir —**, to have to do.
affaisser (s'), to settle down.
affecter, to destine, affect.
affermir, to be firm; **s'—**, to support oneself, prop oneself up.
affiche, *f.*, bill.
afficheur, *m.*, bill poster.
affluent, *m.*, tributary.
affranchissement, *m.*, enfranchisement.
affreu-x, -se, awful.
affronter, to face.
affût, *m.*, gun-carriage; **à l'—**, in ambuscade, on the watch.
afin que, so that.
agenouillé, -e, kneeling down.
agenouiller (s'), to kneel down.
aggraver (s'), to become grave.
agile, nimble, quick.
agir (s'), to be the question, in question, the matter.
agiter, to agitate, move; **s'—**, to be moved.
agonie, *f.*, death struggle, agony.
agoniser, to be at the point of death, be dying.
ahuri, -e, amazed, astounded.
aider, to aid, help.
aïeux, *m. pl.*, ancestors, forefathers.
aigle, *m.*, eagle.
aigue-marine, *f.*, aqua-marina, beryl.
aiguille, *f.*, needle.
aiguiser, to sharpen.
aile, *f.*, wing, aisle.
ailé, -e, winged.
ailleurs (d'), besides, moreover, in fact, otherwise.
aimant, -e, loving.
aimer, to love, like; **s'—**, to love one another.
aîné, -e, eldest.
ainsi, thus, so.
air, *m.*, air; **en plein —**, in the open air.
airain, *m.*, brass.
aise, *f.*, ease; **à l'—**, at ease.
ajonc, *m.*, thorn-broom.
ajouter, to add; **s'—**, to be added.
ajuster, to take aim, adjust, arrange; **s'—**, to fit, be adjusted.
alerte, *f.*, alarm.
aligné, -e, that stands out in a straight line.
allée, *f.*, going.
alléger, to lighten.
Allemagne, *f.*, Germany.
aller, to go; **s'en —**, to go away; **allez**, I can tell you!
allumer, to light, kindle; **s'—**, to be lighted.
allumette, *f.*, match.
alors, then.
alternativement, alternately.
alterner, to alternate.
alti-er, -ère, haughty.
amalgamer, to combine, blend, amalgamate.
amarre, *f.*, rope, cable, hawser.
amarrer, to fasten, moor.
âme, *f.*, soul.
aménagement, *m.*, arrangement.
amener, to bring, lead.
am-er, -ère, bitter.
ami, -e, friend.
amitié, *f.*, friendship.
amnistie, *f.*, amnesty.
amoindrir, to lessen, decrease.
amortir, to deaden.
amour, *m.*, love.
an, *m.*, year.
ancien, -ne, old, former.
ancre, *f.*, anchor.
ange, *m.*, angel.
anglais, -e, English.
Angleterre, *f.*, England.

angoisse, *f.*, anguish.
ankylosé, **-e**, unified, fixed.
année, *f.*, year.
anspect, *m.*, handspike.
août, *m.*, August.
apaisement, *m.*, appeasement.
apercevoir, to perceive, see; **s'—**, to notice.
apparaître, to appear.
apparat, *m.*, preparations.
appareiller, to sail.
appel, *m.*, call, appeal.
appeler, to call; **s'—**, to be called, call oneself.
appliquer, to stick.
apporter, to bring.
apprendre, to teach, learn, tell.
apprêt, *m.*, dressing, preparation.
apprêter (s'), to get ready.
approche, *f.*, coming, approach.
approcher, to come forth, approach; **s'—**, to approach, come near.
approuver, to approve.
appui, *m.*, support, window sill; **point d'—**, support.
appuyer, to lean upon, back, strengthen, rest; **s'—**, to lean, support oneself, rest.
âpre, sharp.
après, after, afterward.
après-demain, the day after tomorrow.
arbre, *m.*, tree.
arc-boutant, *m.*, prop, arched buttress.
archange, *m.*, archangel.
arche, *f.*, arch.
archipel, *m.*, archipelago.
argent, *m.*, silver, money.
armature, *f.*, iron braces.
armer, to arm.
armoire, *f.*, closet, cupboard.
arquebuser, to shoot to death; **s'—**, to shoot one another.
arrachement, *m.*, toothing, tearing.
arracher, to pull off.
arrêt, *m.*, decree, suspense, stop; **en —**, on guard, horizontally.
arrêté, *m.*, order, resolution.
arrêter, to arrest; **s'—**, to stop.
arrière, back; **en — de**, behind; **en —**, backward.
arrière, *m.*, stern; **— -chambre**, *f.*, back-room; **— -garde**, *f.*, rear-guard.
arrivée, *f.*, arrival, coming.
arriver, to arrive, come to, happen, occur.
articuler, to articulate.
artilleur, *m.*, artillery man.
ascendant, *m.*, influence.
asile, *m.*, shelter, asylum.
assaillir, to assail, attack.
assassinat, *m.*, assassination.
assassiner, to assassinate; **s'—**, to kill each other.
assaut, *m.*, assault, attack.
asséner, to strike, deal (a blow).
asseoir, to seat; **s'—**, to sit down.
assez, enough.
assiégé, *m.*, besieged person.
assiégeant, *m.*, besieger.
assiéger, to besiege.
assignat, *m.*, paper money.
assis, **-e**, seated.
assistant, **-e**, by-stander, onlooker.
assister, to assist; **— à**, to be present.
assommer, to knock down.
assoupi, **-e**, dozing, asleep.
assoupissement, *m.*, drowsiness, sleepiness.
assurer, to assure, make sure.
astre, *m.*, star.
atroce, atrocious, cruel.
attaque, *f.*, attack.
attaquer, to attack.
atteindre, to reach, catch.
atteinte, *f.*, reach.
attelage, *m.*, team.
atteler, to hitch up, harness.

attendre, to await, expect; **s'—**, to wait for one another, expect.
attendrir (s'), to be moved.
attente, *f.*, expectation, waiting.
attentivement, attentively.
atterrir, to land.
attirer, to draw, attract.
attiser, to stir up (of fires).
attraper, to catch.
attroupement, *m.*, crowd.
aube, *f.*, dawn, day break.
auberge, *f.*, inn.
aubergiste, *m.*, innkeeper.
aucun, **-e**, none, no, not any.
audace, *f.*, audacity, boldness.
au-dessous, below, under, underneath.
au-dessus, over, above.
audience, *f.*, sitting of a court; **ouvrir l'—**, to open court.
augmenter, to increase, augment.
aujourd'hui, to-day, now.
aumône, *f.*, alms.
aumônier, *m.*, chaplain.
auparavant, before.
auprès, near.
auréole, *f.*, halo, aureola.
aurore, *f.*, dawn, daybreak, daylight.
aussi, also, as, therefore; **— . . . que**, as . . . as.
autant, as much, as many, so much, so many, as well.
autel, *m.*, altar.
auteur, *m.*, author.
autorité, *f.*, authority.
autour, around.
autre, other.
autrefois, formerly.
autrui, *m.*, others, other people.
auxiliaire, *m.*, help.
aval, *adv.*, downstream.
avancer, to proceed, advance, go ahead; **s'—**, to go forth.
avant, before; **le plus — que**, as far as; **en —**, ahead, forward.
avant, *m.*, stem, bow; **—-garde**, *f.*, vanguard.
avec, with.
avènement, *m.*, coming, advent.
avenir, *m.*, future.
avertir, to warn, inform, tell.
avertissement, *m.*, warning, information.
aveugle, blind.
aveugler, to blind, stop.
avidement, greedily, eagerly.
aviron, *m.*, oar.
avis, *m.*, opinion; **être de l'—**, to have the opinion.
avoine, *f.*, oats.
avouer, to avow, confess; **s'—**, to avow to oneself.
axe, *m.*, axis, axle.

B

bâbord, *m.*, larboard.
bâche, *f.*, awning (of a wagon).
bagarre, *f.*, scuffle, fray.
baguette, *f.*, stick.
baie, *f.*, bay.
baigner, to bathe.
baiser, *m.*, kiss.
baiser, to kiss.
baisser, to lower, bend, drop.
balafre, *f.*, cut, scar.
balafrer, to scar.
balbutier, to stammer.
balle, *f.*, ball, bullet.
ballot, *m.*, bale.
bande, *f.*, band, troop.
bandeau, *m.*, bandage.
baptême, *m.*, baptism, christening.
barbarie, *f.*, barbarity.
baril, *m.*, barrel.
barque, *f.*, boat.
barre, *f.*, bar.
barreau, *m.*, bar.
barrer, to bar, obstruct.
barricader (se), to barricade, fortify.

bas, *m.*, stocking, bottom; **en —**, down, below, down stairs; **du haut en —**, from top to bottom; **d'en —**, from below.
bas, **-se**, low, upside down (of arms).
bascule, *f.*, lever, swinging board.
basculer, to fall, tip off.
basque, *f.*, tail (of coats).
bastille, *f.*, fortress.
bataille, *f.*, battle; **en —**, in battle line; **livrer une —**, to fight a battle.
bâtiment, *m.*, ship, building.
bâtir, to build.
bâtisse, *f.*, construction.
bâton, *m.*, stick.
battant, *m.*, leaf (of doors).
battement, *m.*, beating; **— de mains**, applause, clapping of the hands.
battre, to beat, strike; **— des mains**, to clap one's hands, applaud; **se —**, to fight.
battue, *f.*, battue, search.
béant, **-e**, with one's mouth open, wide open.
beau, **bel**, **-le**, beautiful.
beaucoup, much, many.
beauté, *f.*, beauty, fairness.
bégaiement, *m.*, stammering, stuttering.
bégayer, to stammer, stutter.
bélier, *m.*, ram.
bellement, beautifully.
berceau, *m.*, cradle.
bercement, *m.*, rocking.
besogne, *f.*, work.
besoin, *m.*, need; **au —**, if needed.
bestial, **-e**, brutish, beastly.
bête, *f.*, beast, animal, idiot.
bêtise, *f.*, foolish thing, nonsense.
biais, *m.*, askew, slant.
bibliothèque, *f.*, library.
bidon, *m.*, canteen, can.
bien, *m.*, good.
bien, very, well, many, much; **— que**, although; **eh —!** very well.
bientôt, soon; **à —**, good-bye, till we meet again soon.
billard, *m.*, billiards.
bille, *f.*, ball.
biscuit, *m.*, hard tack.
bise, *f.*, North wind.
bivouaquer, to bivouac.
bizarre, odd.
blanc, **-he**, white.
blancheur, *f.*, whiteness, white spot.
blanchir, to whiten, light up.
blé, *m.*, wheat; **— noir**, buckwheat.
blême, sallow, pale, wan, ghastly.
blêmir, to make look pale, dawn.
blessé, **-e**, wounded.
blesser, to wound.
blessure, *f.*, wound.
bleu, **-e**, blue.
bloc, *m.*, block.
bloquer, to blocade.
blottir (se), to crouch.
bocage, *m.*, grove.
bœuf *n.*, beef, ox.
Bohême, *f.*, Bohemia.
bohémien, **-ne**, Bohemian.
boire, to drink.
bois, *m.*, wood.
boite, *f.*, box, case; **— à mitraille**, grape-shot box.
bon, **-ne**, good, full.
bondir, to bound.
bonheur, *m.*, happiness, luck.
bonhomme, *m.*, goodfellow, good man.
bonjour, good day, good morning.
bonnet, *m.*, cap.
bonté, *f.*, kindness, goodness.
bord, *m.*, brim, border, ship, edge: **à —**, on board.
bordage, *m.*, planking.
border, to line, border, edge, hem.

borne, *f.*, landmark, stone, milestone.
borner (se), to limit oneself.
botte, *f.*, bundle, boot; **—s à revers**, top-boots.
botté, -e, booted, with boots on.
bottes-jambières, *f. pl.*, tall boots.
bouche, *f.*, mouth.
boucher, *m.*, butcher.
boucher, to close, stop.
boucle, *f.*, buckle.
bouder, to sulk, be cross.
boue, *f.*, mud.
bouger, to move, stir, budge
boulet, *m.*, cannon ball.
bouleversement, *m.*, commotion.
bouleverser, to upset, move.
boulonner, to rivet, bolt.
bourdonnement, *m.*, humming, buzzing.
bourg, *m.*, borough, town.
bourgeois, -e, city man, citizen.
bourrasque, *f.*, squall.
bourreau, *m.*, executioner, torturer.
bourrique, *f.*, jackass, donkey.
boussole, *f.*, sea compass.
bout, *m.*, end, tip; **en venir à —**, to stop it, break down.
boute-selle, *m.*, signal to saddle.
bouton, *m.*, button.
boutonner, to button up.
braies, *f. pl.*, trousers, breeches.
braise, *f.*, red hot coal.
brancard, *m.*, stretcher, shaft.
branchage, *m.*, branches.
branle, *m.*, jogging; **en —**, in motion, ringing.
branle-bas, *m.*, clearing the deck.
braquer, to aim, direct, set up (of guns).
bras, *m.*, arm.
brasier, *m.*, fire.
bravoure, *f.*, bravery.
brèche, *f.*, breach, gap.
br-ef, -ève, brief, curt, short.
Bretagne, *f.*, Brittany.
breton, -ne, of Brittany.
brièvement, briefly.
briller, to shine, glitter.
briquet, *m.*, a steel (for striking a light).
brisant, *m.*, rock, breaker.
briser, to break; **se —**, to be broken.
broder, to embroider.
broncher, to falter, flinch.
brosser, to brush.
brouillard, *m.*, fog.
broussailles, *f. pl.*, underbrush, bush.
bruire, to roar (of the wind).
bruit, *m.*, noise, rumor.
brûler, to burn.
brume, *f.*, fog, mist.
brumeu-x, -se, foggy, misty.
brun, -e, brown, brunette.
brusque, sudden.
brusquement, brusquely, suddenly.
brusquer, to take by storm (of fortifications).
bruyère, *f.*, heather.
bûcher, *m.*, pyre, funeral-pile.
buffleterie, *f.*, belts, straps of a soldier.
buisson, *m.*, shrub, bush.
buse, *f.*, blockhead.
but, *m.*, aim.

C

çà, here; **— et là**, here and there.
ça, that.
cabaret, *m.*, wine shop, drinking place.
cabrer (se), to rear.
cacher, to hide; **se —**, to hide oneself.
cacheter, to seal.
cachette, *f.*, hiding-place.
cachot, *m.*, cell.
cadavre, *m.*, corpse.
cagneu-x, -se, knock-kneed.

cahoter, to jolt, jerk.
caimand, *m.*, beggar.
caisse, *f.*, box.
calculer, to calculate, estimate, reckon.
calendrier, *m.*, calendar.
calme, *m.*, calmness, tranquility.
calmer (se), to become quiet.
calomnie, *f.*, calumny, slander.
campagnard, -e, of the country, peasant, country-like.
campagne, *f.*, campaign, country.
campement, *m.*, camp.
canaille, *f.*, scoundrel.
caniculaire, dogday.
canon, *m.*, cannon, barrel (of shot guns); **coup de —**, cannon-fire, shot.
canonner, to cannonade.
canonnier, *m.*, artillery-man, gunner.
canot, *m.*, small boat, row boat.
cantinière, *f.*, sutler woman.
cap, *m.*, cape, projection; **mettre le —**, to head (of ships).
cape, *f.*, coat, cape.
caporal, *m.*, corporal.
capturer, to capture.
capuchon, *m.*, cowl, hood.
car, for, because.
carabine, *f.*, carbine.
caresser, to caress.
carnet, *m.*, memorandum-book; **— de poche**, pocket note-book.
carnichot, *m.*, underground den, shelter.
caronade, *f.*, carronade (a large but short cannon).
carré, -e, square.
carreau, *m.*, window-pane.
carte, *f.*, map.
cartouche, *f.*, cartridge.
cas, *m.*, case; **en ce —**, in that case; **dans tous les —**, in any case, anyway.
casaque, *f.*, coat.
casser, to break.
cassolette, *f.*, perfuming pan.
cause, *f.*, cause, case; **à — de, que**, because.
causer, to talk, cause.
cavalier, *m.*, horseman.
cave, *f.*, cellar; **— pénale**, cellar prison.
ce, cet, cette, ces, this, that, these, those.
ceci, this.
céder, to yield.
ceindre, to gird on.
ceinture, *f.*, belt, sash.
cela, that.
celui, celle, ceux, celles, this, that, these, those.
cent, hundred.
cependant, meanwhile, however.
cerner, to surround.
certainement, certainly.
certes, certainly.
certitude, *f.*, certainty.
cerveau, *m.*, brains.
cesse, *f.*, ceasing.
cesser, to cease, stop.
chacun, -e, each, each one.
chair, *f.*, flesh.
chaise, *f.*, chair; **— de paille**, straw bottomed chair.
chaleur, *f.*, warmth, heat.
chambre, *f.*, room.
champ, *m.*, field; **— de foire**, fair ground.
chance, *f.*, luck, chance.
chanceler, to stagger.
chandelle, *f.*, candle.
changement, *m.*, change; **— à vue**, complete and rapid change.
chanson, *f.*, song.
chant, *m.*, singing, song.
chanter, to sing.
chapeau, *m.*, hat; **— à trois cornes**, three cornered hat.
chapelet, *m.*, rosary, beads.
charge, *f.*, freight, burden, office, charge.
chargement, *m.*, load.
charger, to load; **se —**, to take upon oneself.

chariot, *m.*, wagon.
charmant, **-e**, charming.
charmer, to charm, delight.
charnière, *m.*, hinge.
charpente, *f.*, frame work.
charpenterie, *f.*, carpenter's shop, lumber yard.
charpie, *f.*, lint.
charretier, *m.*, cart driver.
charrette, *f.*, cart, wagon.
charrois, *m.*, cart, van.
chasse, *f.*, hunting, hunt.
chasser, to drive back, drive away, chase.
chasseur, *m.*, hunter.
chat, *m.*, cat.
chataîgne, *f.*, chestnut. [grove.
châtaigneraie, *f.*, chestnut tree
châtaignier, *m.*, chestnut tree.
châtain, auburn, chestnut color.
château, *m.*, castle.
châtelet, *m.*, little castle; **pont —**, arched bridge.
châtiment, *m.*, chastisement.
chaud, **-e**, warm, hot; **faire —**, to be warm.
chef, *m.*, chief, leader.
chef-d'œuvre, *m.*, master-piece, master work.
chemin, *m.*, road, way, **— faisant**, on the way.
cheminée, *f.*, chimney.
cheminer, to go, walk.
chemise, *f.*, shirt.
chêne, *m.*, oak.
ch-er, **-ère**, dear.
chercher, to look for, seek, try; **aller —**, to go for; **— à**, to try; **envoyer —**, to send for; **se —**, to look for one another.
cheval, *m.*, horse; **à —**, on horseback.
chevelure, *f.*, hair.
cheveu, *m.*, hair.
chèvre, *f.*, goat.
chevrotine, *f.*, buck-shot.
chez, at, to, in, one's house; **— moi**, at home.

chien, *m.*, dog.
chiffon, *m.*, rag.
chirurgien-major, *m.*, surgeon major.
choc, *m.*, shock, blow, clash, encounter.
choisir, to choose, select.
choix, *m.*, choice, selection.
chose, *f.*, thing; **quelque —**, something.
chouette, *f.*, screech-owl.
chrétien, **-ne**, Christian.
chuchotement, *m.*, whispering.
chuchoter, to whisper.
chut! hush! be silent.
chute, *f.*, fall, downfall.
cible, *f.*, target.
ci-dessus, above.
ci-devant, formerly, former.
ciel, *m.*, sky, heaven; **à — ouvert**, open over one's head.
cinquante, fifty.
cintre, *m.*, arch.
cintrer, to arch.
circonscrire, to limit, stint.
circuler, to circulate.
cire, *f.*, wax. [ring.
cirque, *m.*, circle, circus, arena,
citoyen, **-ne**, citizen.
civière, *f.*, stretcher.
clair, **-e**, bright, clear, light, evident.
claire-voie, *f.*, open place.
clairière, *f.*, clear place (in a wood), glade.
clairon, *m.*, bugle; **éclat, coup de —**, sound of a bugle.
clameur, *f.*, cry.
claquer, to smack; **faire —**, to snap.
clarté, *f.*, light.
classer, to class.
clavicule, *f.*, collar-bone.
clef, *f.*, key; **sous —**, under lock and key.
clémence, *f.*, clemency, mercy.
clin, *m.*, wink; **— d'œil**, the winking of an eye.

cliquetis, *m.*, clanking.
cloche, *f.*, bell.
clocher, *m.*, steeple.
clochette, *f.*, little bell.
clore, to close; **se —**, to be closed, close itself.
clos, **-e**, closed.
clôture, *f.*, fence, hedge.
clou, *m.*, nail.
clouer, to nail.
cocarde, *f.*, cockade.
cœur, *m.*, heart.
coffre, *m.*, chest, box.
cognée, *f.*, axe.
cohue, *f.*, mob.
coiffer, to put on one's head, dress one's hair.
coiffure, *f.*, dressing (of the hair).
coin, *m.*, corner.
col, *m.*, neck.
colère, *f.*, anger.
colimaçon, *m.*, snail; **escalier en —**, winding stairway.
colle, *f.*, paste, glue.
coller, to paste, put near.
collet, *m.*, coat collar.
colleter (se), to catch each other by the neck.
collier, *m.*, collar.
colline, *f.*, hill.
colonne, *f.*, column.
combat, *m.*, combat, fight; **hors de —**, disabled.
combattre, to fight.
combien, how many, how much.
comme, like, as, how.
commencer, to begin, commence.
comment, how, what.
commettre, to commit.
commissaire-auditeur, *m.*, clerk, auditor.
commode, favorable.
commun, **-e**, public, common.
commune, *f.*, commune, township, communistic government.
communiquer, to communicate.
compartiment, *m.*, division, compartment.
complètement, completely.
compléter, to complete.
complicité, *f.*, being an accomplice.
compliqué, **-e**, complicated.
comprendre, to understand.
compromettre, to endanger, commit, compromise.
compte, *m.*, account; **se rendre —**, to realize.
compter, to count; **se —**, to count one another.
concentrer (se), to be concentrated.
concerter (se), to confer.
conciliant, **-e**, conciliating.
conclure, to conclude, infer.
condamner, to condemn.
conduire, to conduct, take, lead.
confiance, *f.*, confidence, trust; **abus de —**, deceit.
confier, to entrust.
confondre (se), to be mixed, come together.
conformément, in accordance, conformably.
conformer (se), to comply with.
confus, **-e**, mixed, confused, blended.
confusément, indistinctly, confusedly.
congé, *m.*, dismissal.
connaissance, *f.*, knowledge, acquaintance; **sans —**, unconscious; **faire —**, to become acquainted.
connaître, to know; **se —**, to know, understand, know each other.
conquérir, to conquer.
conseil, *m.*, counsel, advice, council.
consentir, to consent.
conserver, to save.
considérer, to gaze upon, consider.

consigne, *f.*, order.
consommé, **-e**, accomplished.
constatation, *f.*, ascertaining.
constater, to ascertain, find out.
consterné, **-e**, disheartened.
construire, to construct, build.
contenir, to contain.
content, **-e**, glad.
contenter (se), to be satisfied.
contigu, **-è**, contiguous, next.
continu, **-e**, continuous.
continuer, to continue, go on.
contraire, contrary; **au —**, on the contrary.
contre, against.
contrebouter, to buttress, prop.
contre-poids, *m.*, counterweight; **faire —**, to counterbalance.
contresigner, to countersign.
convenir, to agree, please.
convoquer, to summon, convoke.
coque, *f.*, hull.
coquette, *f.*, coquettish person, coquettish.
coquin, **-e**, knave, rascal.
corbeau, *m.*, corbel, projecting support.
corbeille, *f.*, basket.
cordage, *m.*, rope, cable, hawser.
corde, *f.*, rope, cord.
corne, *f.*, horn; **chapeau à trois —**, three-cornered hat.
corps, *m.*, body; **à — perdu**, headlong, desperately; **— à —**, hand-to-hand fight; **— de logis**, dwelling-house, main building; **— de garde**, guard house.
cortège, *m.*, procession.
corvette, *f.*, sloop.
côte, *f.*, sea coast, rib, hill; **— à —**, side by side.
côté, *m.*, side, direction; **du — de**, in the direction of; from the direction; **d'un —**, on one side.
coteau, *m.*, hill.
côtoyer, to go along; **se —**, to go side by side.
cou, *m.*, neck.
couchant, *m.*, West, setting.
coucher, *m.*, setting.
coucher, to lay down, go to bed, retire, sleep, set; **— en joue**, to aim at; **soleil couché**, sunset; **se —**, to lie down, set (of the sun).
coude, *m.*, elbow, angle.
coudre, to sew.
couler, to run, flow.
couleur, *f.*, color.
couloir, *m.*, passage way.
coup, *m.*, blow, draught (of drinks), shot, stroke, blowing (of trumpets), thrust; **tout à —**, suddenly; **— de fusil**, gun shot; **à — sûr**, with a sure aim; **— sur —**, again and again.
coupable, guilty.
couper, to cut.
couperet, *m.*, knife.
cour, *f.*, court-yard, court, court of justice.
courant, *m.*, current; **— d'air**, draft.
courber, to bend; **se —**, to bend.
courir, to run.
couronne, *f.*, crown.
cours, *m.*, stream.
course, *f.*, course, ground, field, space; **au pas de —**, double quick step.
court, **-e**, short; **être à —**, to be short.
couteau, *m.*, knife.
coutume, *f.*, custom, habit.
couvent, *m.*, convent.
couver, to brood.
couvercle, *m.*, top, lid.
couverture, *f.*, blanket.
couvrir, to cover; **se —**, to be covered.
cracher, to spit.
craindre, to fear.
crampon, *m.*, cramp-hook.
cramponner (se), to cling.

crayon, *m.*, pencil.
créneau, *m.*, battlement.
créneler, to make battlements; **se —**, to fortify oneself, form battlement.
crêpe, *m.*, crape.
crépusculaire, crepuscular.
crépuscule, *m.*, twilight, dim light.
créseau, *m.*, woolen stuff.
creuser, to dig, hew.
creu-x, -se, hollow, deep.
crevasse, *f.*, crack, gap.
crever, to burst.
cri, *m.*, cry; **jeter un —**, to utter a cry.
crible, *m.*, sieve.
cribler, to riddle (with bullets).
crier, to cry, exclaim, shout.
crieur, *m.*, crier; public, town crier.
crisper, to clinch, contract.
critique, critical.
croire, to believe.
croisée, *f.*, window.
croiser, to cross, fold (of arms).
croisière, *f.*, fleet.
croissance, *f.*, growth.
croissant, *m.*, half circle, crescent.
croître, to increase.
croix, *f.*, cross.
crosse, *f.*, butt end (of guns).
croupe, *f.*, buttocks (of a horse).
cruche, *f.*, jug.
crypte-oubliette, *f.*, dungeon, cell.
cuiller, *f.*, spoon.
cuir, *m.*, leather.
cuisson, *f.*, pain, smart.
cuivre, *m.*, copper.
culbuter, to throw back, overthrow.
culminant, -e, culminating.
culotte, *f.*, knee breeches.
curé, *m.*, curate, parish priest.
curieu-x, -se, curious; curious thing, curious person.

D

daigner, to deign.
dalle, *f.*, flagstone.
dangereu-x, -se, dangerous.
dans, in, within.
dater, to date.
de, of, from, in, to.
dé, *m.*, thimble.
débarquement, *m.*, landing, disembarking.
débarquer, to land.
déblayer, to clear away, clear.
débonnaire, gentle, good-natured, easy-tempered.
déboucher, to come out, debouch.
debout, standing, up, get up.
débraillé, -e, unkempt, loosely clad.
débusquer, to oust, dislodge.
décapiter, to behead.
décharge, *f.*, discharge, report, firing, shooting.
décharger, to discharge, shoot, unload.
déchiqueté, -e, rugged, jagged.
déchirant, -e, heart-rending.
déchirer, to tear; **se —**, to be torn.
décidément, decidedly.
décimer, to decimate.
déclouer, to unnail.
décoiffer, to knock a hat off.
décoller, to unglue, loosen.
décombres, *m. pl.*, rubbish, debris.
décor, *m.*, decoration.
découper, to cut out, form, outline; **se —**, to be outlined.
découvert, -e, uncovered; **à —**, exposed to the enemy's fire.
découverte, *f.*, discovery.
découvrir, to discover; **se —**, to clear off.
décret, *m.*, decree.
décrocher, to take down, unhook.

décroissant, -e, decreasing, dying out (of fires).
décroître, to decrease.
dédaigner, to disdain, not to care for.
dédale, *m.*, labyrinth.
dedans, *m.*, inside, interior.
dedans, within, inside.
défaire, to remove, undo, take off.
défaite, *f.*, defeat.
défalquer, to deduct, take off.
défaut, *m.*, fault; **à — de**, for want of.
défendre, to defend; **se —**, to defend oneself.
défense, *f.*, interdiction, defence; **faire —**, to forbid.
défenseur, *m.*, defender, counsel, advocate.
défiance, *f.*, diffidence, distrust.
défier, to dare, challenge; **se —**, to be on guard, distrust.
défiler, to file off, pass by.
dégager, to free.
dégât, *m.*, damage, havoc.
degré, *m.*, step.
déguenillé, -e, ragged person.
dehors, *m.*, outside.
déjà, already.
delà, beyond; **au — de**, beyond, further.
délégué, *m.*, delegate.
déléguer, to delegate.
délibérer, to deliberate, discuss.
délire, *m.*, delirium.
délivrer, to rid, free.
déloger, to dislodge, oust.
demain, to-morrow.
demander, to ask; **se —**, to ask oneself, wonder.
démanteler, to dismantle.
demeure, *f.*, dwelling, abode.
demeurer, to remain, stay, dwell.
demi, -e, half.
demi-jour, *m.*, dim day light.
démolir, to demolish, pull down.
démonter, to dismount, take to pieces.
dénouer, to untie.
dénoûment, *m.*, catastrophe. denouement, solution.
dent, *f.*, tooth; **grincer des —s**, to grind one's teeth.
dépasser, to pass, be longer, go beyond, surpass.
dépêche, *f.*, dispatch.
dépêcher (se), to hurry.
déplier, to unfold.
déployer, to unfurl, unfold.
déposer, to depósit, land, place.
depuis, since, for.
dérisoire, derisive.
dérive, *f.*, drift; **à la —**, adrift.
derni-er, -ère, last.
dérober (se), to steal away, escape.
déroute, *f.*, rout; **en —**, routed.
derrière, behind.
désaccord, *m.*, disagreement.
désagréger, to disaggregate; **se —**, to go to pieces, scatter.
désarmer, to unarm, disarm.
désarroi, *m.*, disorder.
désastre, *m.*, disaster.
descellé, -e, loose.
descendre, to descend, go down, carry down.
descente, *f.*, coming down, declivity.
désemparer, to disable.
désencombrer, to clear.
désespéré, -e, desperate.
désespoir, *m.*, despair.
déshabiller, to undress.
désigner, to point out, designate.
désordre, *m.*, disorder.
désormais, henceforth.
dessiner (se), to be outlined, drawn.
dessous, *m.*, lower part, under side; **en —**, underneath, below, inside.
dessous, below.
dessus, *m.*, upper hand, advantage.
dessus, on, above; **en —**, outside.

destin, *m.*, destiny.
désuétude, *f.*, disuse.
détacher, to detach, take down; **se —**, to get loose.
détail, *m.*, detail, particular.
détente, *f.*, trigger.
déterminer, to decide, determine.
détonation, *f.*, report (of arms).
détour, *m.*, circuitous way, detour.
détraquer, to put out of order, break.
détresse, *f.*, distress.
deux, two.
deuxième, second.
deuxièmement, secondly.
devant, before, in front of, ahead.
devenir, to become.
deviner, to guess.
devoir, must, ought, to owe.
devoir, *m.*, duty.
dévouement, *m.*, self-sacrifice, devotion.
dévouer (se), to devote oneself.
diable, *m.*, devil.
dialoguer, to converse, talk.
diamétral, -e, diametrical.
diaphragme, *m.*, diaphragm, partition, mid-riff.
Dieu, *m.*, God.
difficile, difficult, hard.
difforme, deformed, misshapen.
diffus, -e, diffuse.
dire, to say, tell; **c'est à —**, that is to say; **vouloir —**, to mean; **pour ainsi —**, so to speak; **se —**, to say to oneself, tell to one another.
diriger, to direct, lead, send; **se —**, to direct oneself, go.
discourtois, -e, discourteous.
discrétion, *f.*, discretion; **se rendre à —**, to surrender unconditionally.
discrétionnaire, discretionary.
disloquer, to disjoint.
disparaître, to disappear.
disparition, *f.*, disappearance.
disperser, to scatter, disperse; **se —**, to be scattered, scatter.
disposer, to dispose, arrange, place.
disproportionner, to make look disproportionate.
dissiper, to scatter.
distinctement, distinctly.
distinguer, to distinguish.
distraction, *f.*, diversion.
dix, ten.
dix-huit, eighteen.
dix-huitième, eighteenth.
doigt, *m.*, finger.
dominer, to look over, command.
dompter, to overcome, control.
donc, therefore, then.
donjon, *m.*, castle, dungeon, prison.
donner, to give, open.
dont, of which, whose, of whom.
doré, -e, gilded, gilt.
dormir, to sleep.
dos, *m.* back.
dossier, *m.*, bundle of papers.
doucement, slowly, sweetly, softly, gently.
douceur, *f.*, gentleness, mildness.
douleur, *f.*, pain.
doute, *m.*, doubt.
douteu-x, -se, doubtful.
dou-x, -ce, sweet, soft, gentle, mild.
douze, twelve.
drap, *m.*, cloth.
drapeau, *m.*, flag.
dresser, to set up, raise; **se —**, to stand, be erected, get up, rise again, raise oneself.
droit, -e, straight, right.
droite, *f.*, right.
droiture, *f.*, uprightness, honesty.
drosse, *f.*, truss, rope.
duc, *m.*, duke.
dune, *f.*, sand hill.
dur, -e, hard, harsh, sharp.

durement, harshly, rudely.
durer, to last.

E

eau, *f.*, water; **voie d'—**, leak; **filet d'—**, very small stream of water.
ébaucher (s'), to be sketched, begin.
éblouir, to dazzle.
éblouissement, *m.*, dazzling.
ébranlement, *m.*, emotion.
ébranler, to shake; **s'—**, to start.
ébrécher, to notch
écarlate, scarlet.
écart, *m.*, separation.
écarter, to push aside, pull aside, separate; **s'—**, to open.
échafaud, *m.*, scaffold, guillotine.
échalier, *m.*, fence made of tree branches. [be exchanged.
échanger, to exchange; **s'—**, to
échapper, to escape, get loose.
écharpe, *f.*, sash.
échec, *m.*, check; **tenir en —**, to keep in check.
échelle, *f.*, ladder; **— de sauvetage**, fire escape; rescuing ladder.
échelon, *m.*, round (of ladders).
échouer, to run aground.
éclair, *m.*, flash, flash of lightning.
éclairage, *m.*, light, illumination.
éclairer, to light up, illuminate.
éclaireur, *m.*, scout.
éclat, *m.*, loudness (of the voice).
éclatant, **-e**, bright, brilliant.
éclater, to explode, burst out, break out, sound; **— de rire**, to burst out laughing.
éclipser (s'), to be hidden.
école, *f.*, school.
écouler (s'), to elapse, pass.
écouter, to listen.
écouvillon, *m.*, sponge (of cannon).
écraser, to crush.
écrier (s'), to exclaim.
écrire, to write.
écritoire, *m.*, inkstand.
écriture, *f.*, hand writing.
écrouler (s'), to collapse.
écueil, *m.*, reef.
écuelle, *f.*, bowl.
écume, *f.*, foam.
édicter, to enact.
édifier, to build.
effacement, *m.*, effacement, effacing.
effacer (s'), to disappear.
effaré, **-e**, frightened.
effaroucher, to frighten.
efféminé, **-e**, effeminate.
effet, *m.*, effect, result; **en —**, in fact, in effect; **faire l'—**, to look like.
effondrer (s'), to collapse, fall in.
efforcer (s'), to endeavor, try.
effrayant, **-e**, frightful.
effrayer, to frighten.
effréné, **-e**, wild.
effroi, *m.*, fright.
effroyable, frightful.
effroyablement, frightfully.
égal, **-e**, equal; **c'est —**, just the same.
également, equally, also.
égalité, *f.*, equality.
égaré, **-e**, wild, insane.
égarement, *m.*, spell of mental alienation.
église, *f.*, church.
égratignure, *f.*, scratch.
élancer (s'), to dart, rush.
élargir (s'), to grow broader, larger.
élève, *m.*, pupil.
élevé, **-e**, elevated, high, lofty.
élever, to raise, lift; **s'—**, to arise, rise.
éloigner (s'), to go away.

émaner, to emanate.
embarcation, *f.*, small boat, craft.
embarquer, to embark.
embaumé, **-e**, perfumed.
embellir, to embellish, beautify.
emboîter, to clamp, fit, fit in; **s'—**, to fit, be fitted.
embouchure, *f.*, mouth (of rivers).
embranchement, *m.*, crossing, branching off.
embrasement, *m.*, conflagration, fire.
embrassement, *m.*, embrace.
embrasser, to kiss, embrace.
embrasure, *f.*, loop-hole, embrasure.
embuscade, *f.*, ambuscade.
embusqué, **-é**, in ambuscade.
émeraude, *f.*, emerald.
émigrer, to emigrate.
éminence, *f.*, hill, eminence.
emmener, to take away, lead away.
émoi, *m.*, excitement, emotion.
émousse, *f.*, dead hollow tree.
emparer (s'), to capture, get hold.
empêcher, to prevent, keep from.
emplacement, *m.*, site, place.
emplir, to fill.
empoigner, to grasp.
emporter, to take away, carry away, get the upper hand, carry.
empourprer, to purple, light up.
ému, **-e**, moved.
en, in, from there, of them, from it, from them, of it, in it.
encadrement, *m.*, frame.
encaissé, **-e**, embanked, hollow.
encens, *m.*, incense.
enchevêtrement, *m.*, entanglement, confusion.
enclos, *m.*, enclosure, enclose.
enclouer, to spike.
enclume, *f.*, anvil.
encolure, *f.*, neck and shoulders.
encombrer, to obstruct, incumber, fill up.
encore, again, still, yet; **et —!** even so!
encourager, to encourage.
endommager, to damage.
endormi, **-e**, asleep.
endormir (s'), to go to sleep.
endroit, *m.*, place, spot.
enfance, *f.*, childhood, infancy.
enfant, *m.*, child; **—trouvé**, foundling; **tout —**, when a young child.
enfer, *m.*, hell.
enfermer, to shut in, enclose.
enfin, at last, finally.
enfler, to swell, swell out, blow out.
enfoncer, to break in, drive; **s'—**, to sink, sink down, disappear, dive, bury oneself.
enfouir, to bury.
enfuir (s'), to run away, escape.
engager, to engage; **s'—**, to engage oneself, go, be started, start.
engouffrer (s'), to be engulfed, swallowed up.
enjambée, *f.*, stride.
enjamber, to stride over.
enlever, to capture, carry.
enliser (s'), to be swallowed up (by quick sands).
ennuyer, to worry, bother; **s'—**, to be lonesome.
énorme, enormous.
enraciné, **-e**, rooted.
ensemble, together.
ensuite, afterwards, then.
entaille, *f.*, cut.
entamer, to cut, break through.
entassement, *m.*, heap, pile.
entasser, to pile up; **s'—**, to be piled up.
entendre, to hear, mean; **s'—**, to be heard.

enterrer, to bury.
en-tête, *m.*, heading, head line.
entièrement, entirely.
entourer, to surround.
entrailles, *f. pl.*, entrails, bowels.
entraîner, to carry, cause.
entraver, to hinder, clog, impede.
entre, between, among.
entre-baîllé, -e, ajar, half open.
entrechoquer (s'), to clash.
entrecroisement, *m.*, crossing, entanglement.
entrée, *f.*, coming, entering, entrance, opening.
entre-heurter (s'), to knock each other.
entrepont, *m.*, between decks.
entrer, to enter.
entre-sol, *m.*, low second floor.
entretuer (s'), to kill each other.
entrevoir, to catch a glimpse of.
entr'ouvrir, to open partly.
envelopper, to wrap; **s'—**, to wrap oneself up.
envergure, *f.*, breadth (of mind).
envers, toward.
environ, about.
envolé, -e, blown.
envoler (s'), to fly away.
envoyer, to send; **— chercher**, to send for.
épais, -se, thick.
épaisseur, *f.*, thickness.
épanchement, *m.*, effusion.
épargner, to spare.
éparpillement, *m.*, scattering.
éparpiller (s'), to scatter.
épars, -e, scattered.
épaule, *f.*, shoulder; **hausser les —s**, to shrug one's shoulders.
épauler, to aim.
épée, *f.*, sword; **mettre l'— à la main**, to draw one's sword.
éperdu, -e, distracted, aghast, passionate, excited.
éperdument, passionately.
épier, to spy, watch.
épine, *f.* thorn.
épique, epic.
épopée, *f.*, epic poem.
époque, *f.*, time, epoch.
épouser, to wed, marry.
épouvantable, frightful.
épouvantail, *m.*, scarecrow.
épouvante, *f.*, fright.
éprouver, to feel.
épuiser, to exhaust.
équipage, *m.*, crew; **maître d'—**, boatswain.
errant, -e, wanderer.
errer, to wander.
erreur, *f.*, error, mistake.
escadre, *f.*, squadron.
escalade, *f.*, scaling a wall, escalade.
escalader, to climb over, escalade.
escalier, *m.*, stairway; **— en colimaçon**, winding stairway.
escalier-échelle, *m.*, ladder-like stairway.
escarpement, *m.*, escarpment, slope.
esclave, *m.*, slave.
escouade, *f.*, squad.
espace, *m.*, space.
espacer, to leave a space between.
Espagne, *f.*, Spain.
espèce, *f.*, species, kind, sort.
espérance, *f.*, hope.
espingole, *f.*, blunderbuss.
espion, -ne, spy.
esprit, *m.*, mind, intelligence.
essayer, to try.
essuyer, to bear, undergo.
estafette, *f.*, estafet, courrier.
estomper, to dim, stump.
estrade, *f.*, platform.
estropier, to cripple.
établir, to mount, put up, establish.
étage, *m.*, floor, story.
étalé, -e, unfolded.
étaler (s'), to be spread out.

état, *m.*, trade, state, condition, country; **homme d' —**, statesman.
été, *m.*, summer.
éteindre, to extinguish, put out; **s'—**, to be extinguished, go out (of fire).
étendre, to extend, stretch out; **s'—**, to extend, reach.
étendue, *f.*, extent.
étincelle, *f.*, spark.
étoile, *f.*, star.
étoilé, **-e**, starry. [stars.
étoiler (s'), to be studded with
étonnement, *m.*, astonishment.
étonner, to astonish.
étrange, strange.
étrang-er, **-ère**, stranger, foreigner.
étrave, *f.*, stem.
être, *m.*, being.
étreindre, to bind, tie up.
étrier, *m.*, stirrup; **à franc —**, at full speed.
étroit, **-e**, narrow.
étroitement, narrowly, tightly, closely.
eux, them, to them, they, themselves.
évadé, **-e**, escaped person.
évader, to escape; **s'—**, to escape.
évangile, *m.*, gospel.
évanoui, **-e**, in a faint, swoon.
évanouir (s'), to vanish.
évasé, **-e**, wide.
éveillé, **-e**, awake.
éveiller, to awake; **s'—**, to awake.
événement, *m.*, event.
éventrer, to rip up, disembowel.
évidemment, evidently.
éviter, to avoid.
évoluer, to turn, revolve.
exaspérer, to exasperate.
exécuter, to carry out, execute.
exemple, *m.*, example; **par —**, indeed, why, but.
exhaler, to give out, exhale.
exiger, to require, exact.
expédier, to send, ship.
expéditionnaire, expeditionary.
expliquer, to explain; **s'—**, to be explained, explain to oneself, understand.
exprès, *m.*, messenger; **par —**, not purposely.
exprimer, to express.
extase, *f.*, ecstasy.
extérieur, *m.*, outside.
extirper, to extirpate, cut out.

F

face, *f.*, face; **changer de —**, to take another aspect; **faire —**, to face.
facile, easy.
façon, *f.*, manner, way; **— de voir**, opinion, way of looking at things; **de —**, so that.
faction, *f.*, sentry duty.
faible, weak, feeble.
faim, *f.*, hunger; **avoir —**, to be hungry.
faire, to do, make; **tout fait**, already made; **faire —**, to have made; **se —**, to make to one another, be done, made, take place, become used.
faisceau, *m.*, cluster (of flags).
fait, *m.*, fact, **tout à —**, quite.
faîte, *m.*, top, summit.
falloir, to be necessary, must, ought, take.
famé, **-e**, famed; **mal —e**, with a bad character, bad reputation.
fameusement, very, very much, famously.
famille, *f.*, family.
fanatisme, *m.*, fanaticism.
fanfare, *f.*, flourish of trumpet.

fantaisie, *f.*, fancy.
fantôme, *m.*, phantom, ghost.
farouche, fierce.
fascine, *f.*, bundle, fagot.
fatigue, *f.*, hardship, fatigue, toil.
fauconneau, *m.*, falconet (*small* [*15th century cannon*).
faune, *m.*, faun.
faute, *f.*, fault, crime, mistake.
fauteuil, *m.*, arm-chair.
fauve, *m.*, wild animal.
fauve, tawny color, wild.
faux, *f.*, scythe.
fau-x, -sse, counterfeited, false.
faux-saulnier, contraband salt trader.
favoriser, to help, favor.
fêlé, -e, cracked.
femme, *f.*, woman, wife.
fendre, to split.
fenêtre, *f.*, window.
fente, *f.*, crack.
féodalité, *f.*, feudalism.
fer, *m.*, iron; — **battu**, wrought iron.
ferme, firm, strong, steady.
ferme, *f.*, farm house.
fermer, to close; lock; **se —**, to be closed, close oneself.
fermeture, *f.*, closing.
féroce, ferocious.
ferraille, *f.*, old iron.
feu, *m.*, fire; — **feu**, to fire, shoot; **prendre —**, to catch on fire; **mettre le —**, to set fire; **pot à —**, fire ball; **au —!** fire!
feuillage, *m.*, foliage.
feuille, *f.*, leaf.
feuilleter, to turn the leaves.
feutre, *m.*, felt hat.
ficelle, *f.*, string.
fidèlement, faithfully.
fi-er, -ère, high-spirited, proud, fierce.
fièrement, proudly.
fièvre, *f.*, fever.
figure, *f.*, face, figure.
figurer (se), to imagine.
fil, *m.*, thread.
file, *f.*, ligne.
filer, to go off.
filet, *m.*, string, stream; — **d'eau**, very small stream of water.
fille, *f.*, daughter, girl.
fils, *m.*, son.
fin, *f.*, end.
finesse, *f.*, smallness, fineness.
finir, to finish, finish up.
fissure, *f.*, crack.
fixe, fixed, settled.
fixement, fixedly.
fixer, to fix; **se —**, to be fixed.
fixité, *f.*, fixity, fixedness.
flamber, to flame.
flamboiement, *m.*, flame, flaming.
flamme, *f.*, flame.
flammèche, *f.*, flake of fire.
flanc, *m.*, side.
flaque, pool.
fléau, *m.*, plague.
flèche, *f.*, arrow.
fleur, *f.*, flower, bloom.
fleurdelisé, -e, marked with a fleur-de-lis.
fleuri, -e, flowery, blooming.
flot, *m.*, wave, crowd, flood.
flottaison, *f.*, water line.
flotte, *f.*, fleet.
flotter, to float.
flottible, *f.*, flotilla.
foi, *f.*, faith; **ma —**, upon my faith.
foin, *m.*, hay.
foire, *f.*, fair; **champ de —**, fair ground.
fois, *f.*, time; **à la —**, at the same time; **des —**, sometimes.
fond, *m.*, bottom, back-ground, back part, hollow; **porte du —**, back door; **faire — sur**, to depend on.
fondre, to melt.
fondrière, *f.*, abyss.

force, *f.*, strength, force; **de toutes mes —s**, with all my might; **un coup de vive —**, storming.
forcené, **-e**, mad, furious.
forcer, to compel, force, carry.
forme, *f.*, shape, crown (of hats).
formel, **-le**, formal, plain, precise.
former, to form; **se —**, to be formed.
fort, *m.*, greater part of a thing; **au plus — de la mêlée**, in the thickest of the fight.
fort, very, very much.
fort, **-e**, large, strong.
fosse, *f.*, grave.
fossé, *m.*, ditch, moat.
fou, **fol**, **-le**, mad, crazy, insane.
foudre, *f.*, thunder-clap, thunder-bolt.
foudroyer, to batter with cannon, crush, shoot dead.
fougasse, *f.*, fougade, mine.
fougère, *f.*, fern.
fouiller, to seek, search, dig.
foule, *f.*, crowd, lot, large number.
fouler, to tread.
fouloir, *m.*, rammer.
fourgon, *m.*, van, wagon.
fourmi, *f.*, ant.
fourmillement, *m.*, swarming, crowd.
fournaise, *f.*, furnace.
fournir, to furnish.
fourrage, *m.*, fodder, forage.
fourré, *m.*, thicket, grove.
fourrer (se), to creep in.
fourrier, *m.*, quarter-master.
foyer, *m.*, fire.
fracas, *m.*, roar, noise.
fracasser, to break to pieces.
fra-is, **-îche**, fresh, pure, cool.
frapper, to strike, hit.
fraternel, **-le**, brotherly, fraternal.
fraterniser, to fraternize.
frémissement, *m.*, shudder.
frénétiquement, frantically.
frère, *m.*, brother.
frisson, *m.*, shiver.
frissonner, to shiver, shudder.
froid, **-e**, cold.
froidement, coolly, coldly.
froissement, *m.*, rumpling, rustling.
froncement, *m.*, frowning, knitting (of eyebrows).
front, *m.*, forehead, front, line; **de —**, in front.
frontière, *f.*, frontier, boundary.
fronton, *m.*, fronton; **— de mire**, foresight.
frotter, to rub.
fuir, to flee.
fuite, *f.*, flight.
fumée, *f.*, smoke.
fumer, to smoke, emit vapor.
funèbre, funeral, mournful.
funeste, fatal.
fureur, *f.*, fury.
furie, *f.*, fury.
furieusement, furiously.
furieu-x, **-se**, furious.
furtivement, furtively.
fusil, *m.*, gun, rifle; **coup de —**, gun-shot.
fusiller, to shoot to death, shoot.
futaie, *f.*, forest of lofty trees.
futaille, *f.*, cask, keg.
fuyard, **-e**, runaway, fugitive.
gagner, to reach, gain, win.
gai, **-e**, gay, cheerful.
gaîne, *f.*, sheath.
galères, *f. pl.*, galleys.
galerie, *f.*, gallery.
galette, *f.*, cake.
galon, *m.*, lace, braid, stripe.
galonné, **-e**, with stripes, laced.
gamin, **-e**, frolicsome.
gamme, *f.*, gradation, scale.
ganse, *f.*, cord.
ganter, to glove.
garçon, *m.*, boy, man.

garde, *f.*, guard; **se tenir sur ses —s**, to be watchful, on guard; **prendre —**, to notice, pay attention, take care; **corps de —**, guard house.
garde, *m.*, guardsman.
garde-malade, *m.*, *f.*, nurse.
garder, to keep, watch.
garer, to shelter, put away.
gargousse, *f.*, cannon-cartridge.
garrotter, to bend, tie down.
gars, *m.*, boy, man.
gauche, *f.*, left.
gazouillement, *m.*, prattling.
géant, **-e**, giant.
gêner, to hinder, disturb.
généreu-x, **-se**, generous.
génie, *m.*, genius, spirit.
genou, *m.*, knee; **à —x**, on one's knees; **se mettre à —x**, to kneel down.
genre, *m.*, kind; **— humain**, mankind.
gens, *m. f. pl.*, people.
gentilhomme, *m.*, nobleman.
géométral, **-e**, geometrical.
gerbe, *f.*, sheaf.
gésir, to lie.
geste, *m.*, gesture.
giberne, *f.*, cartridge box.
gilet, *m.*, vest.
gisant, **-e**, lying.
gîte, *m.*, seat (of animals), home, lodging, resting-place, quarters.
glaive, *m.*, sword.
glas, *m.*, death knell.
glèbe, *f.*, bondage.
glissement, *m.*, crawling, sliding.
glisser, to slide, slip; **se —**, to creep, steal in.
gloire, *f.*, glory, halo.
godiche, foolish.
goémon, *m.*, sea-wrack.
gond, *m.*, hinge.
goudron, *m.*, tar.
gouffre, *m.*, gulf, abyss.
gousset, *m.*, vest pocket.
goût, *m.*, taste, liking.
goutte, in the least, at all; **n'y voir —**, not to see at all.
goutte, *f.*, drop.
grabat, *m.*, pallet.
grâce, *f.*, grace, pardon, thanks, favor; **faire —**, to pardon, have mercy; **— à**, thanks to.
grade, *m.*, grade; **monter en —**, to be promoted.
graine, *f.*, seed.
grand, **-e**, large, tall, great, noble, wide; **tout —**, wide.
grandeur, *f.*, grandeur, greatness.
grandiose, grand.
grandir, to grow, increase.
grand'mère, *f.*, grand-mother.
grand-oncle, *m.*, great-uncle.
grand-père, *m.*, grand-father.
grange, *f.*, barn.
gras, **-se**, greasy.
gratter, to scratch.
gravement, gravely.
gravir, to climb, go up.
greffier, *m.*, court clerk.
grenier, *m.*, garret.
grève, *f.*, strand.
grièvement, gravely.
grillage, *m.*, grating.
grimper, to clamber up, climb up.
grincement, *m.*, grinding, gnashing.
grincer, to grind, creak; **— des dents**, to grind one's teeth.
gris, **-e**, gray.
grommeler, to mutter, grumble.
grondement, *m.*, roaring.
gronder, to roar.
gros, *m.*, main body, large part.
gros, **-se**, big, large, heavy.
grossir, to swell, grow larger.
grossissement, *m.*, magnifying.
grouper, to group; **se —**, to be grouped, come together.
guère, hardly, scarcely.
guérir, to cure, recover.
guérison, *f.*, recovery, cure.

guérisseur, *m.*, healer.
guérite, *f.*, turret, watch-tower.
guerre, *f.*, war.
guet, *m.*, watch; **faire le —**, to watch.
guêtre, *f.*, garter, legging.
guetter, to watch.
guetteur, *m.*, watcher, watchman.
gueule, *f.*, mouth.
gueusard, *m.*, scoundrel, rogue.
guichet, *m.*, door, wicket, grating.
guise, *f.*, manner; **faire à sa —**, to do what pleases one.

H

[' indicates an aspirate initial *h*]

habile, skilful, clever.
habit, *m.*, coat, swallow-tail coat.
habitant, **-e**, inhabitant.
habiter, to inhabit, live in.
habits, *m. pl.*, clothing.
habituel, **-le**, usual, habitual.
'hache, *f.*, hatchet, axe.
'hacher (se), to cut each other to pieces.
'haie, *f.*, hedge, live hedge.
'haillon, *m.*, rag, tatter.
'haine, *f.*, hatred.
'haïr, to hate.
'hâle, *m.*, tan (caused by the sun and the sea).
haleine, *f.*, breath.
'haletant, **-e**, panting, breathless.
'halle, *f.*, market house.
'hallier, *m.*, thicket.
'hamac, *m.*, hammock.
'hameau, *m.*, hamlet.
'haquet, *m.*, dray.
'hardi, **-e**, bold.
'hardiesse, *f.*, boldness.
'harnacher, to harness.
'hasard, *m.*, hazard; **au —**, at random; **bon —**, good luck.
'hasarder, to risk, venture; **se —**, to venture.
'hâte, *f.*, haste; **en —**, hastily.
'hâter, to quicken, hasten; **se —**, to hasten.
'hausser, to raise; **— les épaules**, to shrug one's shoulders; **se —**, to be raised.
'haut, *m.*, top, upper part; **au —**, on the top; **du — en bas**, from top to bottom; **en —**, up, up stairs; **là —**, up there; **d'en —**, from above.
'haut, **-e**, tall, high, haughty, lofty, loud.
'hautain, **-e**, haughty.
'hautainement, haughtily.
'hauteur, *f.*, height.
hébraïque, Hebrew.
'hein, what, what is it.
'hennir, to neigh.
herbe, *f.*, grass, herb.
hercule, *m.*, Hercules.
'hérissé, **-e**, bristling.
héritage, *m.*, inheritance.
hériti-er, **-ère**, heir.
hésiter, to hesitate.
heure, *f.*, hour, time, o'clock; **tout à l'—**, after a while, a while ago.
heureusement, luckily, happily.
heureu-x, **-se**, happy, fortunate, lucky.
'heurter, to knock; **se —**, to knock each other, fight.
'hideu-x, **-se**, hideous.
hier, yesterday.
'hisser (se), to raise oneself up.
histoire, *f.*, story, history.
'hochement, *m.*, tossing, wagging (of the head).
'hocher, to shake (of the head).
homme, *m.*, man; **— politique**, politician.
'honte, *f.*, shame.
'hors, out, outside.
hôte, *m.*, guest, host.
'houle, *f.*, surge, swell (of the sea).
'huit, eight; **— jours**, a week.

'hure, *f.*, wild boar's head.
'hurlement, *m.*, howling.

I

ici, here; — **bas**, here below, down here.
ignorer, not to know, be ignorant of.
île, *f.*, island.
illimité, **-e**, unlimited, unbounded.
illuminer, to light up.
imaginer (s'), to fancy, think, imagine.
imbécile, fool.
immatriculer, to register, enter (of names), matriculate.
immédiatement, immediately.
immobile, motionless.
impétueu-x, **-se**, impetuous.
impie, impious.
impitoyable, pitiless.
importer, to matter, be important.
imprenable, impregnable.
imprévu, **-e**, unforeseen.
imprimer, to give, impress, print.
improviser, to improvise.
impudeur, *f.*, immodesty, wantonness.
impuissant, **-e**, powerless.
inabordable, inaccessible.
inarticulé, **-e**, inarticulate.
inattendu, *m.*, unexpected.
incarner, to embody, incarnate.
incendie, *m.*, fire.
incendié, **-e**, burning.
incendier, to set fire to; **s'—**, to be set on fire.
incliné, **-e**, inclined.
inconnue, **-e**, unknown.
inconscient, **-e**, unconscious.
inconvénient, *m.*, objection, inconvenience, drawback.
indescriptible, undescribable.
index, *m.*, forefinger.
indigné, **-e**, indignant.
indiquer, to indicate, show.
individu, *m.*, individual, person.
inébranlable, immovable.
inégal, **-e**, unequal.
inépuisable, inexhaustible.
inexorablement, inexorably.
inexprimablement, inexpressibly, unspeakably.
infamant, infamous.
infanterie, *f.*, infantry; — **de marine**, marines.
infatigable, indefatigable.
inférieur, **-e**, inferior, lower.
infernalement, infernally.
infini, *m.*, infinite.
infirme, invalid.
informe, shapeless.
informer (s'), to inquire.
infortuné, **-e**, unfortunate, unhappy.
infuser, to infuse, steep.
injecter, to inject.
inoculer, to inoculate.
inonder, to flood, inundate.
inouï, **-e**, unheard of.
inqui-et, **-ète**, anxious, disquieted.
inquiéter (s'), to be anxious, disturbed.
insaisissable, unseizable.
insensé, **-e**, mad, crazy.
insensiblement, gradually.
insister, to insist.
insondable, unfathomable.
inspirat-eur, **-rice**, inspirer.
installer, to instal; **s'—**, to instal oneself, be installed.
instant, *m.*, instant, moment; **par —**, at times.
insu (à l'), unknown to.
insurger, to cause to revolt, rise; **s'—**, to revolt.
interdit, **-e**, confused, abashed.
intérieur, *m.*, inside.
intérieur, **-e**, inner, interior.
intermittence, *f.*, intermission, cessation.

interrogatoire, *m.*, examination.
interroger, to ask questions, interrogate.
interrompre, to interrupt; **s'—**, to interrupt oneself, stop speaking.
intervertir, to change around.
intestins, *m. pl.*, intestines, bowels.
intime, intimate.
intimer, to give legal notice, notify.
intituler (s'), to call oneself.
intrépidement, intrepidly.
introuvable, undiscoverable, not to be found.
inutile, useless.
inutilement, uselessly.
inventer, to invent, find.
investir, to surround.
isoler, to isolate.
issue, *f.*, escape, egress, exit.
itinéraire, *m.*, itinerary.
ivre, intoxicated.
ivresse, *f.*, intoxication.

J

jabot, *m.*, frill (of shirts).
jadis, formerly.
jaillir, to spring, burst out.
jamais, never, ever.
jambe, *f.*, leg.
janvier, *m.*, January.
jarret, *m.*, hamstring, leg.
jaser, to prattle.
jaserie, *f.*, prattling.
jaune, yellow.
jet, *m.*, shoot, ray (of light), jet.
jeter, to throw, cast, utter; **— un cri**, to utter a cry; **se —**, to throw oneself, throw at each other.
jeune, young.
joie, *f.*, joy.
joindre (se), to join.
joint, *m.*, joint.
joli, -e, pretty; **-ment**, much, very much.
joue, *f.*, cheek; **coucher en —**, to aim at.
jouer, to play.
jour, *m.*, day, daylight, light; **huit —s**, a week; **faire —**, to be light; **quinze —s**, a fortnight; **tous les —s**, every day.
journée, *f.*, day.
joyeusement, joyfully.
joyeu-x, -se, joyful.
juge, *m.*, judge.
jugement, *m.*, trial, judgment.
juger, to judge, sentence; **se —**, to be judged.
juillet, *m.*, July.
juin, *m.*, June.
jurer, to swear.
jusque, to, until, to the point, even, as far as.

L

là, there; **par —**, that way; over there.
là-bas, over there, yonder.
laboureur, *m.*, farmer, plowman.
lâche, *m.*, coward.
lâcher, to let go, fire.
là-dessus, thereupon, about it.
laid, -e, ugly.
laine, *f.*, wool.
laisser, to leave, let, allow, permit; **se —**, to allow oneself, suffer oneself: **se — faire**, to allow oneself to be led, driven.
lait, *m.*, milk.
lame, *f.*, billow, wave, blade, sheet (of iron).
lancer, to send, dart.
langue, *f.*, tongue, language; **— du métier**, technically.
lapin, *m.*, rabbit.
large, *m.*, breadth; **au —**, at sea.
large, wide, broad.

largement, amply, fully, largely.
larme, *f.*, tear.
larve, *f.*, larva.
las, **-se**, tired.
laver, to wash.
lecture, *f.*, reading; **donner —**, to read.
légalement, legally.
lég-er, **-ère**, slight, light.
lent, **-e**, slow.
lentement, slowly.
lequel, **laquelle**, which, that, whom, what.
lettre, *f.*, type, letter.
lever, *m.*, rising.
lever, to raise, lift; **se —**, to rise, arise.
levier, *m.*, lever.
lèvre, *f.*, lip.
lézarde, *f.*, crack.
lézardé, **-e**, cracked (of walls).
libre, free, unhindered, open.
librement, freely.
lien, *m.*, band, rope.
lier, to bind, tie.
lieu, *m.*, place, spot, ground; **avoir —**, to take place; **au — de**, instead of; **y avoir —**, there to be reason, ground.
lieue, *f.*, league.
lieutenance, *f.*, commandment, lieutenancy.
ligne, *f.*, line.
linceul, *m.*, shroud.
linéament, *m.*, trace, lineament, feature.
linge, *m.*, linen.
lire, to read.
lisière, *f.*, edge.
lit, *m.*, bed.
littoral, *m.*, coast.
livre, *f.*, pound, franc.
livre, *m.*, book.
livrer, to deliver, give up, deliver up; **— une bataille**, to fight a battle.
logeable, inhabitable.
logis, *m.*, lodging place; **corps de —**, dwelling house, main building.
loi, *f.*, law.
loin, far; **de —**, from afar.
lointain, **-e**, distant.
long, *m.*, length; **le — de**, along.
longtemps, long, a long time.
longue-épine, *f.*, long thorn.
longuement, slowly, lengthily.
longueur, *f.*, length.
longue-vue, *f.*, marine-glass, field-glass.
lourd, **-e**, heavy.
lourdeur, *f.*, heaviness.
loyauté, *f.*, loyalty.
lueur, *f.*, light, glimmer.
lugubre, lugubrious, gloomy, awful.
lugubrement, lugubriously, gloomily.
lui-même, himself, oneself.
luisant, *m.*, bright spot.
lumière, *f.*, light.
lumineu-x, **-se**, luminous.
lune, *f.*, moon; **clair de —**, moonlight; **il y a de la —**, it is moonlight.
lutte, *f.*, struggle; **de haute —**, by main force.
lutter, to struggle.
luxe, *m.*, luxury.
lys, *m.*, lily.

M

mâcher, to chew.
machinal, **-e**, mechanical.
mâchoire, *f.*, jaw.
maçon, *m.*, mason.
magistral, **-e**, masterly.
magnanime, magnanimous.
mai, *m.*, May.
maigre, thin.
maillet, *m.*, mallet, hammer.
main, *f.*, hand; **battre des —s**, to clap one's hands, applaud; **sous —**, secretly.

main-forte, *f.*, assistance (to officers of the law).
maintenant, now.
maire, *m.*, mayor.
mairie, *f.*, city hall, town hall.
mais, but.
maison, *f.*, house; **grande —**, noble family.
maître, *m.*, master; **— d'équipage**, boatswain.
majestueusement, majestically.
mal, *m.*, harm, evil.
mal, badly.
malade, sick, ill.
maladroit, -e, awkward, unskilful.
malaisé, -e, hard, difficult.
malfaiteur, *m.*, evil-doer, robber.
malgré, in spite of.
malheur, *m.*, misfortune, catastrophe.
malheureu-x, -se, unfortunate, wretch, unhappy.
Manche, *f.*, British Channel.
manger, to eat.
maniable, easy to be handled, manageable, in good condition.
manier, to handle, work.
manière, *f.*, way, manner.
manquer, to miss, lack, fail.
mansarde, *f.*, attic window, attic.
manteau, *m.*, cloak, overcoat.
marbre, *m.*, marble.
marche, *f.*, gait, walk, march, step; **en pleine —**, at full speed; **se mettre en —**, to start walking.
marché, *m.*, bargain, market.
marcher, to walk, march, step, ride.
mare, *f.*, pool.
marée, *f.*, tide.
mari, *m.*, husband.
marier (se), to marry, be married.
marin, *m.*, sailor.
marin, -e, marine, sea-faring; **avoir le pied —**, to get one's sea-legs.
marine, *f.*, navy; **infanterie de —**, marines.
marquer, to mark, designate.
marteau, *m.*, hammer.
masquer, to mask, hide.
masser, to mass (of troops).
mastodonte, *m.*, mastodon.
masure, *f.*, hovel, shanty.
mât, *m.*, mast; **grand —**, main mast.
matelas, *m.*, mattress.
matelot, *m.*, sailor.
matériaux, *m. pl.*, materials, stuff.
maternel, -le, motherly.
matière, *f.*, matter.
matin, *m.*, morning, dawn.
maudit, -e, cursed.
mauvais, -e, bad.
me; **— voici**, here I am.
méchanceté, *f.*, wickedness.
mèche, *f.*, wick, fuse.
médecin, *m.*, physician.
méditer, to meditate.
médius, *m.*, middle finger.
meilleur, -e, better, best.
mêlée, *f.*, fight, conflict; **au plus fort de la —**, in the thickest of the fight.
mêler, to blend, mix; **se —**, to take a hand in, meddle, be mixed, be blended.
membrure, *f.*, timbers (of ships).
même, same, very, even.
mémoire, *f.*, memory.
menacer, to threaten, menace.
ménage, *m.*, house cleaning, house work.
ménager, to treat kindly, spare, use carefully.
mendiant, *m.*, beggar.
mendier, to beg.
mener, to lead, command.
mentalement, mentally.
mentir, to lie.
menton, *m.*, chin.
menuiserie, *f.*, joinery, joiner's work.
méplat, *m.*, flat, flat part.
mer, *f.*, sea; **pleine —**, open sea.

merci, *m.*, thanks, thanks to you.
merci, *f.*, mercy.
mère, *f.*, mother.
mesquin, **-e**, mean, shabby.
messe, *f.*, mass.
mesure, *f.*, measure; **à — que**, in proportion as.
mesuré, **-e**, cadenced, measured.
métairie, *f.*, farmhouse.
métier, *m.*, trade; **en langue du —**, technically.
mettre, to put, place, set; **se —**, to begin, put oneself, start.
meuble, *m.*, piece of furniture, furniture.
meubler, to furnish.
meurtrier, *m.*, murderer.
meurtri-er, **-ère**, murderous, deadly, murderer.
meurtrière, *f.*, loop-hole.
meurtrir, to hurt, bruise.
meute, *f.*, pack of dogs.
miche, *f.*, loaf (of bread).
midi, *m.*, noon, mid-day.
mien (le), **mienne** (la), **miens**, **miennes** (les), mine.
mieux, better; **de son —**, as well as he could.
milieu, *m.*, middle, midst, surrounding.
militaire, military.
mille, thousand.
milliaire, milestone; **pierre —**, milestone.
mince, thin.
mine, *f.*, appearance, mien, mine; **faire —**, to seem.
minuit, *m.*, midnight.
mioche, *m.*, *f.*, brat, little child.
mire, *f.*, aim; **point de —**, target; **fronton de —**, foresight.
miroir, *m.*, mirror.
mise, *f.*, placing; **la — hors la loi**, outlawing (any one).
misère, *f.*, misery, poverty.
miséricorde, *f.*, pity; **faire —**, to have mercy.
miséricordieu-x, **-se**, merciful.
mitraille, *f.*, grapeshot, canister shot; **boîte à —**, grapeshot box.
mitrailler, to riddle (with bullets); **se —**, to fire grapeshot at each other.
mobile, movable.
mode, *f.*, fashion.
mode, *m.*, way, manner.
modelé, *m.*, appearance.
modeler, to outline, model.
moduler, to modulate.
mœurs, *f. pl.*, manners.
moi-même, myself.
moindre, least.
moins, less; **du —**, at least; **à —**, unless.
mois, *m.*, month.
moitié, *f.*, half.
mollement, softly.
môme, *m.*, child.
moment, *m.*, time, moment; **par —s**, at times.
momentanément, temporarily.
monceau, *m.*, pile, heap.
monde, *m.*, world, people; **tout le —**, everybody; **peu de —**, but a few men.
montée, *f.*, acclivity, ascent, ascension.
monter, to be manned, ascend, mount, go up, bring up, carry up.
montre, *f.*, watch.
montrer, to show, teach; **se —**, to show oneself.
morceau, *m.*, piece.
mordre, to bite.
morne, mournful, gloomy.
mort, *f.*, death.
mort, **-e**, dead.
mot, *m.*, word.
mou, **mol**, **-le**, soft, easy.
mouchoir, *m.*, handkerchief.
moue, *f.*, wry face, pouting.
mourant, **-e**, dying.
mourir, to die.

mousquet, *m.*, musket.
mousqueterie, *f.*, volley of musketry.
mousqueton, *m.*, musketoon.
mousse, *f.*, moss.
mouton, *m.*, sheep.
mouvement, *m.*, motion, movement, commotion.
mouvoir (se), to move.
moyen, *m.*, means; **au — de**, by means of.
moyen, -ne, middle; **le — âge**, the middle ages.
muet, -te, mute, dumb, silent.
multiplier, to multiply.
munition, *f.*, ammunition; **pain de —**, ammunition bread.
mur, *m.*, wall.
muraille, *f.*, wall.
mûre, *f.*, blackberry.
murer, to wall.
mutiler, to mutilate.
myrtille, *f.*, bilberry.

N

naï-f, -ve, simple, naive.
nain, *m.*, dwarf.
naissance, *f.*, birth.
naître, to be born.
nankin, *m.*, nankeen.
nappe, *f.*, sheet, cloth.
naufrage, *m.*, shipwreck.
naufrager, to be shipwrecked.
naviguer, to sail, navigate.
navire, *m.*, ship.
ne . . . point, no, not, not at all; **— . . . que**, only.
né, -e, born.
neige, *f.*, snow.
nerveu-x, -se, nervous; **tic —**, nervous contraction.
nettement, plainly, neatly.
nettoyer, to clean.
neuf, nine.
neu-f, -ve, new.
neveu, *m.*, nephew.
nez, *m.*, nose.
ni . . . ni, neither . . . nor.
niaiserie, *f.*, silly thing, foolishness, nonsense.
nocturne, nocturnal, of the night.
nœud, *m.*, knot, bow; **— coulant**, noose.
noir, -e, black.
noirceur, *f.*, darkness, black.
noirci, -e, blackened, charred.
nom, *m.*, name.
nombre, *m.*, number.
nombreu-x, -se, numerous.
nommer, to name, call; **se —**, to be named, called.
nonne, *f.*, nun.
nord, *m.*, North.
nouer, to tie.
nourrir, to feed, nourish.
nourrisson, *f.*, baby, infant.
nourriture, *f.*, food.
nouveau, nouvel, -le, new; **du —**, something new; **de —**, anew, again.
nouvelle, *f.*, news.
noyer, to drown.
nu, -e, naked, bare.
nuage, *m.*, cloud.
nuance, *f.*, shade.
nuée, *f.*, cloud, shower.
nuire, to harm.
nuit, *f.*, night; **faire —**, to be [dark.
nul, -le, no, none, not any.
numéro, *m.*, number.

O

obéir, to obey.
obéissance, *f.*, obedience.
obliquement, obliquely.
obscur, -e, obscure, dark.
obstruer, to obstruct.
occuper, to occupy; **s'—**, to occupy oneself, be busy.
octogénaire, *m.*, octogenarian.
œil, *m.*, eye; **clin d'—**, the winking of an eye.

œuvre, *f.*, work.
offenser, to offend.
office, *m.*, duty.
offrir, to offer, present.
oiseau, *m.*, bird.
ombrager, to shade.
ombre, *f.*, shadow, darkness.
omoplate, *f.*, shoulder blade.
on, one, they, people.
ondulation, *f.*, undulation, waving.
onduler, to wave, undulate.
ongle, *m.*, finger nail.
onze, eleven.
opiner, to give one's opinion.
opiniâtre, *m.*, stubborn person.
opiniâtreté, *f.*, obstinacy, stubbornness.
opposé, **-e**, opposite, opposed, different.
or, *m.*, gold.
or, now, but.
orage, *m.*, storm.
ordinaire, ordinary.
ordonnat-eur, **-rice**, orderer, chief.
ordonner, to command, order.
oreille, *f.*, ear; **prêter l'—**, to listen attentively.
oriental, **-e**, eastern, East.
orienter (s'), to discover where one is.
ornière, *f.*, rut.
orphelin, **-e**, orphan.
orteil, *m.*, toe.
os, *m.*, bone.
oser, to dare.
ossature, *f.*, skeleton, osseous frame.
otage, *m.*, hostage.
ôter, to take, remove, take off, take away.
ou, or; **— . . . —**, either . . . or.
où, where, when.
oublier, to forget.
oubliette, *f.*, oubliettes, dungeon.
ouest, *m.*, West.
ouïr, to hear; **— parler de**, to hear of.
ouragan, *m.*, hurricane.
outre (en), besides, moreover.
ouverture, *f.*, opening.
ouvrier, *m.*, workman.
ouvrir, to open; **s'—**, to be opened, open oneself.

P

païen, **-ne**, heathen, pagan.
paille, *f.*, straw; **chaise de —**, straw bottomed chair.
pain, *m.*, bread; **— de munition**, ammunition bread.
pair, *m.*, peer.
paisiblement, quietly, peacefully.
paix, *f.*, peace.
pâleur, *f.*, paleness.
pâlir, to turn pale.
panache, *m.*, plume.
panier, *m.*, basket.
panneau, *m.*, panel.
panser, to dress (of wounds).
pantalon, *m.*, trousers, pantaloons.
pantoufle, *f.*, slipper.
papier, *m.*, paper.
par, by, through, per, with, on.
paradis, *m.*, paradise.
paraître, to appear, seem.
parapet, *m.*, breast wall, parapet.
parbleu (an expression of approval), of course, indeed.
parce que, because.
parcourir, to go over, travel over.
par-dessous, underneath.
par-dessus, above, over.
pareil, **-le**, similar, like.
parent, *m.*, relative; **—s**, parents.
parfaitement, perfectly.
parfois, sometimes.
parfum, *m.*, perfume.
parisien, **-ne**, Parisian.

parler, to speak, talk; **ouïr, entendre — de**, to hear of; **se —**, to speak to one another.
parmi, among.
paroisse, *f.*, parish.
parole, *f.*, word, speech, floor; **adresser la —**, to speak, address; **prendre la —**, to begin to speak; **avoir la —**, to have the floor.
parquet, *m.*, floor.
part, *f.*, share, side; **de — et d'autre**, on both sides; **de ma —**, in my name; **quelque —**, somewhere; **de — en —**, through, across.
partage, *m.*, division.
partager, to share, divide.
parti, *m.*, party, decision; **tirer tout le — possible**, to make the best; **prendre un —**, to make up one's mind.
particularité, *f.*, peculiarity, particular.
particuli-er, -ère, peculiar, particular; **en —**, specially.
partie, *f.*, part; **faire —**, to be part.
partir, to go, fire, depart, start, go off.
partout, everywhere.
parvenir, to attain, reach, succeed.
pas, no, not, not any.
pas, *m.*, step; **revenir sur ses —**, to resume one's steps.
passage, *m.*, passing, going through, passage; **livrer —**, to make way.
passag-er, -ère, passenger.
passant, -e, passer by.
passe, *f.*, passage.
passementer, to lace (of clothing).
passer, to pass, come up; **se —**, to take place, happen, occur.
passionément, passionately.
pathétique, pathetic.
patient, *m.*, culprit.
patrie, *f.*, country, fatherland.
patriote, *m.*, republican, patriot.
patron, *m.*, boat captain.
paupière, *f.*, eyelid.
pauvre, *m.*, *f.*, pauper.
pavé, *m.*, pavement, paving-stone.
pavillon, *m.*, flag.
pays, *m.*, country.
paysage, *m.*, landscape.
paysan, -ne, peasant, countryman, countrywoman; **à la —ne**, in the fashion of the country.
peau, *f.*, skin.
peindre, to paint.
peine, *f.*, trouble, penalty, punishment; **à —**, hardly, scarcely; **valoir la —**, to be worth while.
peloton, *m.*, platoon; **feux de —**, platoon fire.
pénal, -e, penal; **cave —**, cellar prison.
pencher, to lean; **se —**, to lean, lean over.
pendant, *m.*, counterpart; **faire —**, to be the counterpart.
pendant, during; **— que**, while.
pendre, to hang.
pénétrer, to penetrate, enter.
pénombre, *f.*, penumbra, semi-darkness.
pensée, *f.*, thought.
penser, to think.
pensi-f, -ve, thoughtful, pensive.
pente, *f.*, slope, declivity.
pénurie, *f.*, scarcity, penury.
percer, to cut, pierce.
percevoir, to perceive, hear.
perche, *f.*, pole.
perdition, *f.*, wreck; **de —**, fatal.
perdre, to lose; **se —**, to be lost, get lost.
père, *m.*, father.
péremptoire, peremptory.

périlleu-x, -se, perilous, dangerous.
périr, to perish, die.
perle, *f.*, pearl, bead.
perler, to bead.
permettre, to permit.
perron, *m.*, outside flight of steps.
personne, *f.*, person; **ne . . . —**, nobody.
perte, *f.*, loss; **à — de vue**, as far as one could see.
pertuisane, *f.*, halberd.
pesant, -e, heavy.
pesée, *f.*, breaking in.
peser, to weigh, weigh down, press down.
pétillement, *m.*, crackling.
petit, -e, little, small, little one.
petit-fils, *m.*, grandson.
petit-neveu, *m.*, grand-nephew.
pétrifier, to petrify.
peu, little; **— à —**, little by little.
peulven, *m.*, *ancient stone monumental pillar.*
peuple, *m.*, people, nation.
peur, *f.*, fear; **avoir —**, to be afraid; **faire —**, to frighten.
peut-être, perhaps.
phalange, *f.*, phalanx.
phare, *m.*, lighthouse.
piaffer, to paw the ground.
pic, *m.*, peak; **à —**, perpendicular; **situation à —**, perilous situation.
picorer, to peck.
pied, *m.*, foot; **avoir le — marin**, to have one's sea legs; **mettre — à terre**, to alight; **sur —**, in good condition; **à —**, on foot; **lâcher —**, to fall back, retreat.
piédestal, *m.*, pedestal.
piège, *m.*, trap, snare.
pierre, *f.*, stone.
pierreu-x, -se, stony, rocky.
piétiner, to stamp (of the feet).
pile, *f.*, pier (of bridges).
pilier, *m.*, pillar, column.
pinceau, *m.*, brush.
pincer (se), to pinch oneself.
pionnier, *m.*, pioneer.
piquer, to spur, prick, mark off, mark out, stick.
pire, worse.
pirouetter, to turn about.
pis, worse; **tant —**, so much the worse.
pistolet, *m.*, pistol; **— à deux coups**, double barrel pistol.
pitié, *f.*, pity.
pivot, *m.*, pivot, main hinge.
pivoter, to pivot, revolve.
placard, *m.*, bill.
placarder, to post (of bills).
place, *f.*, place, spot, roomy public square; **sur —**, on the spot; **à ma —**, in my stead.
placer, to place; **se —**, to place oneself.
plafond, *m.*, ceiling.
plaie, *f.*, wound.
plain, -e, even; **de —-pied**, level.
plaindre, to pity.
plaine, *f.*, a plain.
plaisir, *m.*, pleasure.
plan, *m.*, plane, ground.
planche, *f.*, board, plank.
plancher, *m.*, floor.
planter, to set, fix.
plaque, *f.*, spot.
plat, -e, flat.
plein, -e, full, complete; **en — air**, in the open air.
pleurer, to weep, cry.
pli, *m.*, fold, undulation, wrinkle; **ne pas faire un —**, to be a perfect fit.
plier, to fold.
plisser, to plait.
plonger, to plunge, pitch.
pluie, *f.*, rain.
plume, *f.*, pen.
plumet, *m.*, plume, feathers.
plupart, *f.*, greatest number.
plus, more; **ne . . . —**, no more,

no longer; **de — en —**, more and more.
plusieurs, several, many.
plutôt, rather.
pluvieu-x, -se, rainy.
poche, *f.*, pocket.
poids, *m.*, weight, burden.
poignant, -e, poignant, acute, keen.
poignard, *m.*, dagger.
poignée, *f.*, hilt, handle.
poil, *m.*, hair.
poindre, *m.*, to dawn, break out.
poing, *m.*, fist.
point, *m.*, spot, point, dot; **ne . . . —**, no, not, not at all.
pointe, *f.*, point, extremity.
pointer, to point (a cannon).
poitrine, *f.*, chest, breast, lung.
poli, -e, polite.
polisson, *m.*, rascal.
politesse, *f.*, politeness.
politique, political; **homme —**, politician.
pommeau, *m.*, butt end (of guns).
pont, *m.*, deck, bridge; **— châtelet**, arched bridge.
pont-levis, *m.*, draw-bridge.
pontonnier, *m.*, bridge (of boats)
porche, *m.*, gap, opening. [maker.
porque, *f.*, rider, iron brace.
portant, -e, bearing; **bien —**, in good health, in good condition.
porte, *f.*, door, gate.
portée, *f.*, range (of fire arms), reach; **à — de**, within reach; **à pleine, —**, within good
portefaix, *m.*, porter. [range.
portefeuille, *m.*, pocket-book, portfolio.
porter, to wear, bear, carry, strike, hit; **se —**, to be, do (of health).
porte-voix, *m.*, megaphone.
poser, to place, put up.
poste, *m.*, squad on guard, guard.
poster (se), to place oneself.
posture, *f.*, posture, attitude.
pot, *m.*, pot, pitcher; **— à feu**, fireball.
poteau, *m.*, post, pole.
pouce, *m.*, inch, thumb.
poudre, *f.*, gunpowder.
poudré, -e, powdered (cf the hair).
pouls, *m.*, pulse.
poumon, *m.*, lung.
pour, in order to, for.
pourparler, *m.*, parley.
pourpre, *f.*, purple.
pourquoi, why. [chase.
poursuivre, to go on, pursue,
pourtant, however, yet.
pourvoir, to provide.
pourvu, provided.
pousse, *f.*, sprout, shoot.
poussée, *f.*, pushing, push.
pousser, to carry, push, utter, give out, start on, urge on, drive.
poutre, *f.*, beam, rafter.
pouvoir, *m.*, power.
pouvoir, can, may, to be able.
pratiquer, to make, contrive.
pré, *m.*, meadow.
précédent, -e, preceding.
précéder, to precede.
précepteur, *m.*, private tutor, preceptor.
prêcher, to preach.
précipiter (se), to rush.
précisément, exactly, precisely.
préciser, to state precisely; **se —**, to become definite, precise.
préjugé, *m.*, prejudice.
premi-er, -ère, first.
premièrement, firstly.
prendre, to take, capture.
préoccupé, -e, preoccupied.
préparatif, *m.*, preparation.
préparer, to prepare; **se —**, to prepare oneself, get ready.
près, near, to; **à peu —**, almost; **tout —**, quite near.
présent, -e, present; **à —**, at present, now.

présenter, to present.
presque, almost.
presser, to press; **se —**, to crowd.
prêt, **-e**, ready.
prêter, to lend, loan; **— l'oreille**, to listen attentively.
prétoire, *m.*, courtroom, pretorium.
prêtre, *m.*, priest.
prévaloir, to prevail.
prévenir, to inform, warn, prevent.
prévoir, to foresee.
prière, *f.*, prayer.
princi-er, **-ère**, princely.
principe, *m.*, principle.
printemps, *m.*, spring.
prise, *f.*, hold; **lâcher —**, to let go one's hold.
prisonni-er, **-ère**, prisoner.
prix, *m.*, price, prize.
probablement, probably.
procédé, *m.*, manner, process.
procéder, to proceed.
proche, near.
produire, to produce.
profit, *m.*, profit, advantage.
profiter, to profit, take advantage.
profondément, profoundly, deeply.
profondeur, *f.*, depth.
proie, *f.*, prey.
projeter, to plan, project.
prolonger (se), to be prolonged, extend.
promener (se), to walk.
promettre, to promise.
promontoire, *m.*, projection, promontory.
prompt, **-e**, quick.
promptement, promptly.
promptitude, *f.*, rapidity, promptness, quickness, passion.
propager (se), to be propagated, diffused.
proportionner (se), to be proportioned, suit oneself.
propos, *m.*, talk; **à —**, opportunely, by the way.
propre, own, clean, peculiar, characteristic.
protéger, to protect.
proue, *f.*, prow.
prouver, to prove.
prunelle, *f.*, sloe, bullace, eye.
puis, then.
puisque, since.
puissamment, powerfully.
puissance, *f.*, power.
puissant, **-e**, powerful.
puits, *m.*, well, shaft.
punir, to punish.
pygmée, *m.*, pigmy.

Q

quand, when; **— même**, even if.
quant à, as to.
quarante, forty.
quart, *m.*, quarter, fourth.
quartier, *m.*, quarters, quarter, mercy; **— general**, headquarters; **faire —**, to have mercy.
quasi, almost.
quatre, four.
quatre-vingts, eighty.
Quatre-Vingt-Treize, Ninety-three.
quatrième, fourth.
que, that, whom, which, what; **ne . . . —**, only, but.
quel, **-le**, **quels**, **quelles**, what, which; **— . . . que**, whatever
quelconque, whatever, any, any whatsoever.
quelque, some, few, any.
quelquefois, sometimes.
quelqu'un, some one, somebody.
questionner, to ask questions, question.
quête, *f.*, search, quest, hunting.
qui, who, that, whom, which.

quiconque, whoever, whosoever.
quine, *m.*, two fives; **nous avons le —**, we win.
quinquet, *m.*, lamp.
quinze, fifteen; **— jours**, a fortnight.
quitter, to leave, take off, remove; **se —**, to part, be separated.
quoi, what; **de —**, enough; **sur —**, after which.
quoique, although.

R

rabaisser, to lower again, turn down, pull down again.
rabattre, to turn down.
raccommoder, to mend.
racine, *f.*, root.
rafale, *f.*, squall.
raffermir, to steady, make firm.
raide, steep.
rainure, *f.*, groove, slot.
raison, *f.*, reason; **avoir — de**, to conquer; **avoir —**, to be right, win.
raisonnable, reasonable.
ralentir, to slow down, slacken.
ramasser, to gather, get together, pick.
rame, *f.*, oar.
rameur, *m.*, rower, oarsman.
ramper, to crawl.
rang, *m.*, rank, line.
rangée, *f.*, row, line.
ranger, to arrange; **se —**, to get out of the way, get into line.
ranimer, to revive.
rapetissement, *m.*, inferiority, dwindling.
rapidement, rapidly.
rappeler (se), to remember.
rapport, *m.*, report; **sous ce —**, from that point of view.
rapprocher, to unite; **se —**, to come nearer and nearer.
ras, **-e**, flat, level.
rassemblement, *m.*, crowd, gathering.
rasseoir (se), to sit down again.
rassurer, to reassure; **se —**, to be reassured.
rattacher, to fasten, attach; **se —**, to be connected, connect, come to.
ravager, to ravage, lay waste.
raviser (se), to change one's mind.
raviver, to make a fire burn up, revive.
rayer, to cross, streak.
rayon, *m.*, spoke, ray.
réaliser, to realize.
rebelle, rebel, rebellious.
rebord, *m.*, ledge, brim.
recevoir, to receive.
recherche, *f.*, search, seek, pursuit.
réclamer, to call.
recoin, *m.*, out of the way corner.
recommencer, to begin again.
reconduire, to take back, conduct again.
reconnaître, to recognize, reconnoître, acknowledge; **se —**, to know each other, recognize each other.
recoudre, to stitch, sew again.
recouvert, **-e**, covered.
recueilli, **-e**, meditative, collected.
recul, *m.*, recoil.
reculer, to fall back, recoil.
redescendre, to come down again, descend again.
redevenir, to become again.
redonner, to give again, give back; **se —**, to give to oneself again.
redoubler, to redouble, increase.
redoutable, fearful, redoubtable.
redoute, *f.*, redoubt.
redouter, to redoubt, fear.
redresser, to raise again; **se —**,

to stand erect again, rise again.
réel, **-le**, real.
refaire, to do again; **se —**, to make oneself again, be made again.
refermer, to close again; **se —**, to close oneself again, be closed again.
réfléchi, **-e**, deliberate, considerate.
réfléchir, to reflect, think over.
reflet, *m.*, reflection.
refléter (se), to be reflected.
refouler, to push back, drive back.
réfugier (se), to take refuge.
regagner, to go back, return, reach again.
regard, *m.*, look, glance; **en —**, opposite.
regarder, to look, look upon, consider, concern; **se —**, to look at one another.
règle, *f.*, rule; **en —**, regular.
régler, to regulate.
regorger, to be glutted, be filled.
réguli-er, **-ère**, regular.
reine, *f.*, queen.
reins, *m. pl.*, back; **pousser quelqu'un l'épée aux —**, to pursue anyone close.
rejoindre, to join; **se —**, to join, come together.
rejointoyer, to rejoint.
relâcher, to release, let go.
relever, to raise again, turn up, raise.
relief, *m.*, relief; **mettre en —**, to set off.
relier, to connect, unite, join.
religieuse, *f.*, nun.
remarque, *f.*, observation, remark.
remarquer, to notice.
remercier, to thank.
remercîment, *m.*, thank.
remettre, to put again, hand, remit, hand over; **se —**, to begin again, start again.
remonter, to go up again.
remplaçant, **-e**, substitute.
remplacer, to replace, take the place.
remplir, to fill; **se —**, to be filled.
remuer, to move, stir.
rencontre, *f.*, encounter, meeting; **envoyer à la —**, to send to meet.
rencontrer, to meet, come across; **se —**, to meet, get together.
rendre, to return, give back, render, give out; **se —**, to surrender; **— à discrétion**, to surrender unconditionally.
renommée, *f.*, renown.
renoncer, to renounce, give up.
renouveler (se), to be renewed, be replaced.
renouvellement, *m.*, renewing, reviving.
rentrant, re-entering, hollow.
rentrer, to re-enter, enter again.
renverse (à la), backward.
renverser, to throw back; **se —**, to be upset.
répandre, to pour out, spread, shed; **se —**, to be spread, flow.
reparaître, to reappear, appear again.
réparer, to make up, repair.
repartir, to reply, answer.
répéter, to repeat.
répit, *m.*, respite.
replier, to fold; **se —**, to fall back.
réplique, *f.*, reply.
répliquer, to reply, talk back.
répondre, to answer.
repos, *m.*, rest, repose.
repousser, to repulse, drive back.
reprendre, to resume, answer, say, take up again, begin again.

représentant, *m.*, representative.
représenter, to represent.
réprimer, to keep down, repress.
requérir, to require, demand, summon.
requin, *m.*, shark.
requisitionner, to demand, summon, claim.
réseau, *m.*, network.
réserver (se), to reserve oneself.
résigner, to resign; **se —**, to resign oneself, be resigned.
résistant, unyielding, firm.
résister, to resist, withstand.
résolument, resolutely.
respirer, to breathe.
resplendir, to shine, be resplendent.
ressaisir, to seize again, grasp again.
ressemblant, resembling, like.
ressembler, to resemble.
ressentir, to feel.
ressort, *m.*, spring.
ressouder (se), to be soldered again.
ressusciter, to resuscitate, bring to life again.
reste, *m.*, rest, remnant; **de —**, left over, remaining; **du —**, in reality, moreover.
rester, to remain.
résultante, *f.*, consequence, result.
résumer, to sum up.
retard, *m.*, delay; **être en —**, to be late.
retarder, to delay, hinder.
retenir, to detain, keep, hold back.
retirade, *f.*, retirade.
retirer, to take, take out; **se —**, to withdraw, retreat.
retour, *m.*, return.
retourner, to go back, return; **se —**, to turn around, turn back.
retraite, *f.*, retreat.
retranchement, *m.*, intrenchment.
retrancher (se), to intrench oneself.
rétrécir (se), to grow smaller, narrower.
retrousser, to turn up.
retrouver, to find again; **se—**, to find oneself again, be found again.
réunir, to assemble, unite.
réussir, to succeed.
réussite, *f.*, success.
revanche, *f.*, revenge.
rêve, *m.*, dream.
revêche, harsh, sharp, rough.
réveil, *m.*, awakening.
réveiller, to awake, awake again; **se —**, to awake.
révéler, to reveal.
revenir, to come again, return; **— sur ses pas**, to resume one's steps; **— à soi**, to come to.
rêver, to dream.
revers, *m.*, reverse; **bottes à —**, top boots; **à —**, from behind.
revêtu, -e, covered, clothed.
rêveu-r, -se, thoughtful, pensive.
revoir, to see again; **au—**, good bye.
rez-de-chaussée, *m.*, ground floor.
ricocher, to ricochet, rebound.
ride, *f.*, wrinkle.
rien, nothing, anything.
rigueur, *f.*, rigor, severity, harshness.
riposter, to reply; **se—**, to reply to each other.
rire, *m.*, laugh, laughter.
rire, to laugh; **éclater de —**, to burst out laughing.
risque, *m.*, risk, adventure, danger.
risquer, to risk, endanger, venture; **se —**, to venture.
rivière, *f.*, river.

roc, *m.*, rock.
roche, *f.*, rock.
rocher, *m.*, rock.
rôder, to roam, rove.
roi, *m.*, king.
rôle, *m.*, part, rôle.
romain, **-e**, Roman.
rompre, to break.
ronce, *f.*, blackberry bush, bramble.
rondeur, *f.*, rotundity, roundness.
rondin, *m.*, round log, billet.
rosaire, *m.*, rosary, beads.
rose, pink, rose color.
roue, *f.*, wheel.
rouge, red.
rougeâtre, reddish.
rougeur, *f.*, redness, blush.
rougir, to redden.
rouleau, *m.*, roll.
roulement, *m.*, beating (of drums), rolling.
rouler, to roll.
roulis, *m.*, rolling.
route, *f.*, way, route, road; **en —**, on the way.
rouvrir, to open again; **se —**, to open again.
royauté, *f.*, monarchy, royalty.
ruban, *m.*, ribbon.
ruche, *f.*, bee hive.
rude, hard.
rue, *f.*, street.
ruelle, *f.*, lane.
ruer, to kick; **se —**, to rush.
rugissement, *m.*, roaring.
ruisseau, *m.*, brook, gutter, stream.
ruisseler, to stream.
rumeur, *f.*, rumor, noise.

S

sable, *m.*, sand.
sabord, *m.*, port.
sabordé, **-e**, riddled (of cannon balls and bullets).
sac, *m.*, sack, bag, knapsack.
saccade, *f.*, jerk, fit, start.
sacré, **-e**, sacred.
sacrifier, to sacrifice.
sagace, sagacious.
sage, wise, good.
saigner, to bleed.
saillant, **-e**, projecting, jutting out.
saillir, to stand out.
sain, **-e**, healthy.
Saint-Esprit, *m.*, Holy Ghost.
saisir, to seize, grasp, arrest; **se —**, to get hold.
salaire, *m.*, salary, reward.
salle, *f.*, room, hall.
salon, *m.*, parlor.
saluer, to salute, bow.
salut, *m.*, bow, salutation, salute.
sang, *m.*, blood; **injecté de —**, bloodshot; **tout en —**, bleeding, covered with blood.
sang-froid, *m.*, coolness.
sanglant, **-e**, bloody.
sanglier, *m.*, wild boar.
sanglot, *m.*, sob.
sangloter, to sob.
sanguinaire, bloodthirsty, sanguinary.
sans, without.
santé, *f.*, health.
sapeur, *m.*, sapper.
sapin, *m.*, pine.
sapristi, sure enough, certainly.
sarrasin, *m.*, buckwheat.
satisfaire, to satisfy.
sau-f, **-ve**, safe.
saut, *m.*, leap, jump.
sauter, to jump, leap; be thrown up; **faire —**, to blow up.
sauvage, savage, uncivilized, wild.
sauver, to save; **se —**, to run away, escape, save oneself.
sauvetage, *m.*, salvage, rescue: **échelle de —**, fire escape.
savamment, knowingly, cleverly.

savoir, to know, can.
sayon, *m.*, large coat, sayon.
sceau, *m.*, seal.
scélérat, *m.*, rascal.
sceller, to make fast.
scie, *f.*, saw.
sculpter, to carve, sculpture.
séance, *f.*, session.
séant, *m.*, sitting upright; **se dresser sur son —**, to sit up in bed.
seau, *m.*, bucket.
s-ec, -èche, dry.
sécher, to dry.
second, *m.*, mate, second story.
secouer, to shake.
secourir, to help, succor.
secours, *m.*, help, succor; **au —!** help!
secousse, *f.*, shaking, shake, shock.
secrètement, secretly.
seigle, *m.*, rye.
seigneur, *m.*, lord.
seigneurie, *f.*, estate, domain, nobility.
sein, *m.*, breast, bosom.
sellette, *f.*, seat of an accused person.
selon, according to, following.
semaine, *f.*, week.
sembler, to seem, look.
sens, *m.*, direction, sense.
sentier, *m.*, path.
sentir, to feel, understand; **se —**, to feel oneself. [part.
séparer, to separate; **se —**, to
sept, seven.
septième, seventh. [command.
sergent de bataille, officer in
serein, -e, serene, calm.
serpenter, to crawl, wind.
serre, *f.*, talon, claw.
serrer, to draw closely, press, put away, oppress; **se —**, to press; **— la main**, to shake hands.
serrure, *f.*, lock.
servir, to serve, handle; **se —**, to use.
serviteur, *m.*, servant.
seuil, *m.*, threshold.
seul, -e, alone, only.
seulement, only.
sevrer, to wean.
si, so, if, yes; **— ce n'est**, except; **— fait**, yes indeed.
siècle, *m.*, century.
siffler, to hiss, whistle.
sifflet, *m.*, whistle; **coup de —**, blowing of a whistle.
signalement, *m.*, description.
signer, to sign.
signifier, to mean, signify.
silencieu-x, -se, silent.
simple, *m.*, medicinal plant.
simplement, simply.
singuli-er, -ère, singular, peculiar.
sinon, if not.
sitôt, so soon, as soon.
situé, -e, situate; **bien —**, with a good standing.
sixième, sixth.
sobriquet, *m.*, nickname.
sœur, *f.*, sister.
soi, oneself.
soi-disant, self-styled.
soie, *f.*, silk.
soif, *f.*, thirst; **avoir —**, to be thirsty.
soigner, to treat, nurse, care for.
soi-même, oneself.
soin, *m.*, care, attention.
soir, *m.*, evening, night, darkness.
soixante, sixty.
sol, *m.*, ground.
soldat, *m.*, soldier.
soldatesque, soldier-like.
soleil, *m.*, sun; **— couché**, sunset.
solide, strong, solid.
solidement, strongly, solidly.
solive, *f.*, beam, joist.

sombre, dark, obscure, somber.
sombrer, to sink.
sommaire, *m.*, summary.
sommaire, concise, brief.
sommation, *f.*, summons.
somme, *f.*, sum; **en —**, summing up, after all.
sommeil, *m.*, sleep, slumber.
sommeiller, to doze, sleep.
sommet, *m.*, top, summit.
son, *m.*, sound.
sonder, to fathom, sound, probe.
songer, to think, dream, muse.
sonner, to sound, ring.
sonnerie, *f.*, sound of trumpet.
sorcier, *m.*, sorcerer.
sort, *m.*, fate, lot.
sorte, *f.*, sort, kind; **de — que**, so that; **en quelque —**, so to speak.
sortie, *f.*, departure, going out, leaving, sortie, exit.
sortir, to go out, leave, come out.
sou, *m.*, penny.
soubresaut, *m.*, start.
souci, *m.*, care.
soudain, suddenly.
souffle, *m.*, breath, breathing, wind, inspiration.
souffler, to blow.
souffrant, **-e**, suffering people.
souffrir, to suffer, permit.
soufré, **-e**, dipped in sulphur, sulphured.
soulever, to raise, lift; **se —**, to raise oneself up.
soulier, *m.*, shoe.
soumettre, to submit.
souper, *m.*, supper.
souper, to sup.
soupirail, *m.*, air hole.
soupirer, to sigh.
source, *f.*, spring.
sourcil, *m.*, eyebrow.
sourd, **-e**, secret, underhand, deaf.
souricière, *f.*, mouse trap.
sourire, *m.*, smile.
sourire, to smile.
souris, *f.*, mouse.
sous, under, by.
sous-officier, *m.*, non commissioned officer.
soustraire, to remove, take away; **se —**, to avoid, escape.
soutenir, to support, stand, sustain, bear.
souterrain, **-e**, subterranean.
souvenir, *m.*, remembrance.
souvenir (se), to remember.
souvent, often.
souverain, **-e**, sovereign.
spécialement, especially.
spectral, **-e**, ghostlike.
spirale, *f.*, spiral; **escalier en —**, winding stairway.
spontanément, spontaneously.
squelette, *m.*, skeleton.
stratégiquement, strategically.
stupéfait, **-e**, stupefied, astonished.
stupeur, *f.*, stupor, astonishment.
suaire, *m.*, shroud.
subit, **-e**, sudden.
subitement, suddenly.
succéder, to succeed; **se —**, to succeed each other.
sud, *m.*, South.
sueur, *f.*, sweat.
suffire, to suffice, be sufficient.
suffisant, **-e**, sufficient.
suif, *m.*, tallow.
suite, *f.*, continuation; **tout de —**, at once; **par —**, as a consequence.
suivre, to follow.
supérieur, **-e**, upper, superior.
supérieurement, superlatively well, in a superior manner.
superposer, to superpose.
suppléer, to make up.
suppliant, **-e**, beseeching, supplicating.

supplice, *m.*, torment, anguish.
supprimer, to do away with, suppress.
suprême, last.
sur, on, upon, over, with, above.
sûr, **-e**, safe, sure, certain; **à coup —**, with a sure aim.
surdité, *f.*, deafness.
surélever, to make higher.
sûreté, *f.*, safety.
surhumain, **-e**, superhuman.
surmonter, to surmount, crown.
surnaturel, **-le**, supernatural.
surnom, *m.*, nickname.
surnommer, to nickname, surname.
surprenant, **-e**, surprising.
surprendre, to surprise.
sursaut, *m.*, start; **en —**, with a start.
surtout, above all, especially.
surveiller, to watch, watch over.
survenir, to happen, come over.
survivance, *f.*, reversion (of offices).
survivant, **-e**, survivor.
survivre, to survive.
susnommé, **-e**, above-named.
suspect, **-e**, suspicious.
suspendre, to suspend, hang.
suspens (en), in suspense.
systématiquement, systematically.

T

tabatière, *f.*, snuff box.
tablette, *f.*, cake (of chocolate).
tabouret, *m.*, stool.
tâcher, to endeavor, try.
taille, *f.*, stature.
tailler, to cut, hew, carve.
taillis, *m.*, thicket.
taire (se), to become silent, remain silent.
talon, *m.*, heel.
talus, *m.*, embankment.
tambour, *m.*, drum.
tampon, *m.*, stopper, pad.
tandis que, while.
tangage, *m.*, pitching.
tanière, *m.*, den.
tant, so many, so much; **— que**, as long as; **— . . . que**, as well . . . as.
tantôt, presently, a while ago; **— . . . —**, now . . . then.
tapage, *m.*, noise, uproar, racket.
tard, late; **au plus —**, at the latest.
tarder, to delay, put off.
tas, *m.*, pile, heap.
tâter, to feel.
tel, **-le**, such.
tellement, so, so much, in such a manner.
témoin, *m.*, witness.
temps, *m.*, time, weather, moment, while; **de — en —**, from time to time, now and then; **dans les —**, of yore.
tenaille, *f.*, pincers.
tendre, to hand, extend, outstretch.
tendresse, *f.*, tenderness.
ténèbres, *f. pl.*, darkness.
ténébreu-x, **-se**, dark.
tenir, to care for, like, hold, stand one's ground; **— bon**, to resist; **— à**, to be caused by, be caused; **se —**, to hold oneself, stand.
tentative, *f.*, attempt.
terminer, to finish, terminate; **se —**, to be ended.
terrain, *m.*, ground.
terrasser, to knock down.
terre, *f.*, ground, land, earth; **par, à —**, on the ground, floor; **mettre pied à —**, to alight (from a horse).
terrifier, to terrify.
tête, *f.*, head; **en —**, ahead.
téter, to suck milk (from persons or animals).
tic, *m.*, ridiculous habit; **— nerveux**, nervous contraction.

tiède, mild, soft.
tige, *f.*, stem.
tinter, to toll.
tirer, to shoot, draw, fire.
tiroir, *m.*, drawer.
titanique, relating to Titan; Titan-like.
tocsin, *m.*, alarm-bell, tocsin.
toit, *m.*, roof.
toiture, *f.*, roof.
tombe, *f.*, grave, tomb.
tombeau, *m.*, grave, tomb.
tomber, to fall.
tombereau, *m.*, tumbrel, cart.
ton, *m.*, tone.
tonnant, -e, thundering.
tonne, *f.*, barrel, ton.
tonnerre, *m.*, thunderbolt, thunder.
torchère, *f.*, torch-holder.
tordre, to twist; **se —**, to writhe, wring, twist.
torse, *m.*, trunk (of a person).
tort, *m.*, wrong; **avoir —**, to be wrong.
tortueu-x, -se, winding, crooked.
toucher, to touch, confine; **se —**, to touch one another.
toujours, always, still.
tour, *m.*, turn; **à son —**, in his turn, in her turn.
tour, *f.*, tower.
tourbillon, *m.*, whirlwind.
tournant, *m.*, turning, curve.
tourner, to turn, revolve, swing around, wind; **se —**, to turn around, turn.
tourniquet, *m.*, turnstile.
tournoiement, *m.*, turning, wheeling around.
tournoyer, to whirl.
tout, very, quite; **— en**, while.
tout, -e, **tous**, **toutes**, all.
trace, *f.*, trace, remains.
tracer, to trace, form; **se —**, to make for oneself.
traduire, to arraign, indict.
trahison, *f.*, treason.
train, *m.*, train; **en — de**, in the action of.
trainée, *f.*, train (of gun powder).
traîner, to drag; **se —**, to drag oneself.
traiter, to treat, come to terms, negotiate.
traître, *m.*, traitor.
trajet, *m.*, way.
tranchée, *f.*, trench.
trancher, to cut.
transfigurer, to transfigure; **se —**, to be transfigured.
transformer, to transform.
transversalement, transversely.
traquer, to track, ferret out, bring to a stand.
travailler, to work.
travers (à), across, through.
traverse, *f.*, crosspiece.
traversée, *f.*, crossing, sea voyage.
traverser, to cross, come across, traverse.
trébucher, to stagger.
tremblement, *m.*, trembling.
trembler, to tremble.
trempe, *f.*, stamp, character.
tremper, to dip, soak.
trente, thirty.
trépigner, to stamp (of feet).
très, very, very much.
tressaillement, *m.*, start, starting.
tressaillir, to give a start.
tréteau, *m.*, trestle.
tribord, *m.*, starboard.
tricorne, *m.*, three-cornered hat.
trier, to pick, pick out.
triste, sad.
tristesse, *f.*, sadness.
trois, three.
troisième, third.
trombe, *f.*, water-spout.
tromblon, *m.*, blunderbuss.
trompe, *f.*, trumpet, horn.
tromper (se), to be mistaken.

tronçon, *m.*, portion, fragment, part, piece.
trop, too, too much, too many.
trou, *m.*, hole.
trouble, dim.
troubler, to disturb.
trouée, *f.*, gap, large hole.
trouer, to make a hole.
troupeau, *m.*, troop, crowd, flock.
troupier, *m.*, trooper.
trousse, *f.*, case of instruments.
trouver, to find; **se —**, to find oneself, be.
tuer, to kill.
tumultueu-x, -se, tumultuous.
tutoyer, to thee and thou some one.

U

unanime, unanimous.
unique, unique; only.
unir, to unite.
usage, *m.*, use.
user, to use, wear out, use up.
usifer, to use.
utile, useful.
utiliser, to utilize.

V

vacarme, *m.*, hubbub, uproar.
va-et-vient, *m.*, walking up and down.
vague, *f.*, wave.
vaguement, vaguely.
vaillamment, valiantly.
vaincre, to conquer.
vaincu, -e, conquered, vanquished.
vainqueur, *m.*, conqueror, victor.
vaisseau, *m.*, vessel, ship.
vallon, *m.*, valley.
valoir, to be worth; **— mieux**, to be better; **— la peine**, to be worth while.
vanter (se), to boast, brag.
va-nu-pieds, *m.*, tatterdemalion, ragged rascal.
vapeur, *f.*, vapor, haze.
varech, *m.*, varec, sea-wrack.
vareuse, *f.*, blouse, coat.
vasselage, *m.*, vassalage.
vaste, broad, vast.
vedette, *f.*, scout, sentry, vedette.
veille, *f.*, eve, day before.
veiller, to watch, look over, nurse.
velléité, *f.*, velleity, slight desire.
velu, -e, hairy.
vénéneu-x, -se, venomous, poisonous.
venger, to avenge; **se —**, to revenge oneself.
venir, to come; **— de**, to have just.
vent, *m.*, wind.
ventre, *m.*, abdomen, belly; **à plat —**, flat on one's stomach.
venue, *f.*, coming.
vergue, *f.*, yard.
véritable, real, true.
vermeil, -le, red.
vérole, *f.*, pox; **petite —**, small pox.
verre, *m.*, glass.
verrou, *m.*, bolt.
vers, towards.
verser, to pour, shed.
vert, -e, green.
vertigineu-x, -se, lofty, dizzy.
vertu, *f.*, virtue.
veste, *f.*, coat, round jacket.
vêtement, *m.*, clothing.
vêtu, -e, clothed, clad.
veuve, *f.*, widow.
viande, *f.*, meat.
vicomte, *m.*, viscount.
victoire, *f.*, victory.
victorieu-x, -se, victorious.
vide, empty.
vider, to empty.
vie, *f.*, life.